

Brigade Mondaine
[224] – Les
coulisses du
pouvoir

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LES COULISSES DU POUVOIR

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°224)

LES COULISSES DU POUVOIR



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Attachée à son lit de torture, Aurore de Carvelaire hurlait de douleur.

Debout à ses côtés, spectateur attentif de son clavaire, Huber de Joubart suivait les opérations d'un œil passionné. Aurore était de cette race de femme dont il raffolait : celles qu'on soumet et qui en redemandent. En quelques semaines, il était devenu bien plus que son amant : il était son maître absolu. La prochaine étape de ce dressage implacable ? Un petit sourire étira ses lèvres minces : oui, pourquoi pas la prostituer ?

Ce faisant, il prenait des risques énormes bien sûr : il mettait en jeu, non seulement sa carrière de haut fonctionnaire au ministère de la culture, mais aussi son avenir politique au sein du MDVF, un jeune parti crédité pourtant de confortables intentions aux prochaines législatives.

Car, avant d'être sa maîtresse, Aurore était d'abord l'épouse légitime du marquis Xavier-Amédée de Carvelaire, fondateur et chef historique de ce Mouvement pour le Défense des Valeurs Fondamentales, dont le slogan de campagne était "Ordre et Vertu".

Tout un programme...

CHAPITRE PREMIER



Alexandrine Montessier gagnait son pain à la sueur de son front et ce n'était pas une expression en l'air. Chaque fois qu'elle recevait un client, elle avait l'impression de perdre cinq kilos tellement elle se donnait à fond.

Longue, puissante, impressionnante, elle avait un genre de beauté qui mettait hors d'eux les trois quarts des hommes. Son épaisse crinière de cheveux noirs aux reflets presque bleus sous certains éclairages ne passait pas inaperçue. Quant à son corps, admirablement galbé et entretenu par des exercices de gymnastique quotidiens, il aurait eu de quoi faire rêver un sculpteur. Dans la vie normale, elle s'habillait avec discrétion, presque avec austérité, et cela aussi mettait les hommes dans tous leurs états. La provocation qui étincelait dans ses grands yeux bleus était bien plus excitante et bien plus prometteuse que toutes les exhibitions de peau nue des autres femmes, elle ne l'ignorait pas.

Chez elle, dans son « donjon », quand elle travaillait, elle s'affublait d'une curieuse combinaison de vinyle noir qui la masquait des pieds à la tête et qu'elle avait fait faire sur mesure à partir des croquis d'un dessinateur célèbre spécialisé dans la bande dessinée de science-fiction. Le casque qui recouvrait presque totalement son visage était surmonté d'une sorte de crête noire également en vinyle. Dans le dos, sa combinaison se hérissait d'une étrange épine dorsale en dents de scie qui semblait empruntée à quelque animal préhistorique. L'épine se prolongeait par une longue queue en vinyle noire qui traînait jusqu'au sol. Telle quelle, elle ressemblait à une étrange créature surgie des marais, un monstre de film fantastique, une sorte de Godzilla fraîchement débarquée pour semer la terreur partout sur son passage.

Sauf que c'était bel et bien une femme, et qu'il était impossible de l'oublier, notamment à deux détails bien précis. D'abord les ouvertures sur sa poitrine, pratiquées dans le vinyle, par où jaillissaient ses seins superbes, droits, pleins et fermes comme des ogives, et prolongés par de longs bouts

durs et brun sombre perpétuellement en érection. Ensuite à cause d'une autre ouverture, plus bas, sous son ventre, un « hublot » en triangle d'où s'échappait la touffe épaisse et noire de son pubis. L'ouverture se prolongeait entre ses cuisses, dégageant ses lèvres intimes parfaitement ourlées et rouges, et remontait par derrière le long de sa croupe jusqu'à la taille, libérant la raie de ses fesses.

Alexandrine Montessier respirait très fort, avec un drôle de bruit de gorge un peu rauque. Sous le vinyle, elle transpirait. Son visage ruisselait de sueur. Elle recula un peu, reprit son élan et, une nouvelle fois, de sa longue main gantée de noir, abattit l'épaisse gerbe d'orties qu'elle maniait comme une cravache. Immédiatement les cuisses de l'homme, déjà rougies de cloques, s'auréolèrent de quelques marques supplémentaires. Et il cria tandis que son sexe, coincé entre deux grosses pinces en bois, tressautait de plaisir.

Malaquis. Il s'appelait Malaquis. Des parents peu charitables l'avaient prénommé Fabien. Résultat, durant toute son enfance passée dans un petit village du Jura où vivaient ses grands-parents, les autres gamins de son âge l'appelaient systématiquement Ne-Profite-Jamais. Il en était résulté des bagarres homériques style *Guerre des boutons* auxquelles il ne pensait jamais sans attendrissement. À l'époque, pourtant, il avait souffert de la désinvolture de ses parents qui devait le poursuivre toute sa vie. Mais ses parents étaient morts depuis très longtemps, à présent, et il ne leur en voulait plus, paix à leur âme.

Il préférait se souvenir des bonnes choses. Notamment ces bagarres avec les autres gosses du village au cours desquelles, une fois, ils l'avaient coincé dans un champ, ils l'avaient déculotté et ils l'avaient fouetté avec des orties. Il avait eu horriblement mal, bien entendu, mais pas seulement mal. Cette correction sauvage l'avait aussi troublé beaucoup plus qu'il n'avait pu le comprendre sur le moment. Lorsqu'il s'était relevé, il s'était aperçu que son sexe était en érection. Il ne connaissait pas ce mot, mais il avait tout de suite compris qu'il se passait en lui quelque chose de pas ordinaire, et sans doute aussi de capital. Par la suite, comme disent les « psys », il avait refoulé cette sensation et ce souvenir. Jusqu'à ce que, bien des années plus tard, ils refassent surface. Et que sa sexualité se condense, se focalise là-dessus presque exclusivement..

Maintenant, il payait à prix d'or une dominatrice pour qu'elle ressuscite en le fouettant avec des orties ses troublantes impressions d'enfance. À part ça, Fabien Malaquis avait cinquante-quatre ans et on pouvait dire qu'il avait pris une sacrée revanche sur la vie et sur le hasard qui l'avaient fait venir au monde dans une famille modeste. Armé au départ d'un simple CAP de tôlier-fondeur, il avait racheté au culot, pratiquement sans le moindre sou, une PME artisanale et l'avait transformée en une entreprise hautement technologique, prospère et surtout exportatrice.

Rebaptisée Cyberverre et installée dans le Lubéron, près d'Apt,

l'entreprise en question était aujourd'hui la seule représentante en France d'un secteur aussi rare qu'insolite : la mosaïque en pâte de verre. Très tôt, Fabien Malaquis avait compris la nécessité de ne pas s'enfermer dans l'Hexagone, de connaître un maximum de langues étrangères et de considérer le monde en général comme son marché. Résultat, on lui passait des commandes de partout, des palais du Golfe comme de Russie et même de Chine où les « nouveaux capitalistes » pullulent désormais, avides d'étaler les symboles de leur puissance toute neuve dans le décor de leurs somptueuses demeures.

Cyberverre, comme son nom l'indiquait, était entièrement informatisée. De n'importe où sur le globe, ses clients lui envoyaient par Internet leurs *desiderata* : dimensions des espaces à « habiller », couleurs souhaitées, et même parfois les motifs à reproduire. En quelques minutes, le produit était visualisé sur écran et le devis établi. Puis le projet, numérisé, était ensuite composé par une machine robotisée qui le convertissait en plaques numérotées en un temps record.

Depuis quelques années, les plus gros clients de Fabien Malaquis étaient les mosquées du monde arabe.

C'était fou ce que l'on pouvait raffoler des mosaïques dans ces pays-là. Dernièrement, il lui avait fallu moins de quinze jours pour livrer en Syrie les onze cents mètres carrés de décor d'une mosquée en construction.

À présent, il visait le marché américain, *via* la mise *on line* de ses produits. Là-bas, il y avait des millions d'internautes qui ne demandaient qu'à se découvrir une passion pour la pâte de verre colorée. Car la pâte de verre est une passion bien davantage qu'une industrie. Comme il aimait à le répéter : « La mosaïque relève du désir, d'un rêve, bien plus que de techniques artisanales. »

En bref Malaquis, à cinquante-quatre ans, voyait plutôt l'avenir en rose. Il avait une femme ravissante, trois enfants et une grande et somptueuse maison sur les contreforts du Lubéron, près de Gordes. Marie-Anne, son épouse depuis quinze ans, dirigeait pour sa part un cabinet immobilier prospère à Avignon. Ses affaires étaient même florissantes et elle conseillait souvent à Fabien de laisser tomber ses propres activités et de vivre tranquillement à ses crochets. Mais il n'y pensait pas un seul instant. D'abord, il avait besoin de s'activer. Et puis surtout, il lui fallait le prétexte de son boulot pour venir tous les quinze jours à Paris, où il avait conservé un appartement dans le XV^e arrondissement, rue Saint-Charles.

Par le plus grand des hasards, le « donjon » où régnait Alexandrine Montessier était situé à deux pas du domicile parisien de Fabien Malaquis, au dernier étage d'un des immeubles du front de Seine, sur le quai de Grenelle. De chez elle, par-delà le fleuve et le pont de Bir-Hakeim, on apercevait une grande partie de Paris, jusqu'au Sacré-Cœur. La plupart du temps, néanmoins, on ne voyait rien pour la bonne raison que la jeune femme officiait tous rideaux fermés.

Elle avait loué, deux ans auparavant, cinq très vastes pièces dont chacune était dévolue à une ou plusieurs activités particulières. Le décor était moderne, un peu froid, impersonnel, avec des murs blancs, des meubles en verre ou en bois, et des moquettes de couleurs diverses mais toujours dans des nuances pastel. Alexandrine Montessier savait toutefois faire régner sur ces lieux une atmosphère intime. Il lui suffisait, quand elle travaillait, de tamiser les lumières presque à la limite de l'obscurité. Son accoutrement de Godzilla en skaï noir, avec crête d'alien et queue de tyrannosaure, faisait le reste pour créer une atmosphère. En créature infernale surgie d'un cauchemar de bande dessinée, elle n'avait pas son pareil. Mais ce n'était pas son seul déguisement. Elle en avait pour tous les goûts et, comme tous les goûts sont dans la nature, elle en avait beaucoup. Presque autant que de noms, dans son carnet d'adresses... Des noms très chics, pour la plupart. Des noms connus. Du gratin. Rien que la « nomenklatura », comme on dit pour désigner l'élite dirigeante du pays : directeurs de chaînes, célébrités médiatiques, politiciens en vue, dirigeants de multinationales et ainsi de suite.

Malaquis était son cinquième client de la journée et elle commençait à fatiguer. De taille moyenne, très brun, il se dégarnissait sur le haut du crâne et avait un début d'estomac qui lui donnait bien des soucis. Il trouvait aussi que son visage devenait de plus en plus rond et cela lui déplaisait souverainement. Surtout qu'au milieu de ce visage rond, il y avait son nez, un nez qu'il avait toujours jugé trop petit, qu'il trouvait ridicule et puéril, un nez de poupée comme il pensait lui-même, absolument pas en accord avec son véritable caractère de meneur d'hommes et de brasseur d'affaires.

Marie-Anne avait beau lui répéter qu'elle l'adorait, ce petit nez de poupée, ça ne le réconciliait pas avec son appendice nasal. Qu'est-ce que Marie-Anne, d'ailleurs, n'aimait pas chez lui ? Rien. Après tant d'années de mariage, elle avait gardé pour lui l'amour des commencements. Est-ce qu'elle aurait vu les choses de manière différente si elle avait su ce qu'il fabriquait à son insu chaque fois qu'il venait à Paris ? Peut-être même pas. Elle avait pour ses pires défauts des trésors d'indulgence. Sans doute lui aurait-elle trouvé des circonstances atténuantes si elle avait découvert ses penchants secrets pour le masochisme. Il préférait toutefois ne pas risquer le coup. De nombreuses expériences dans des domaines divers lui avaient appris que la sincérité faisait souvent plus de mal que de bien.

Tous les quinze jours, d'Avignon, il montait à Paris pour y satisfaire des fantasmes que personne ne connaissait et qui étaient nécessaires, se disait-il, à son équilibre psychologique et moral. Il avait essayé plusieurs dominatrices avant de découvrir Alexandrine. Depuis, il nageait dans le bonheur. En véritable professionnelle, la jeune femme n'avait pas tiqué lorsqu'il lui avait expliqué ce qu'il attendait d'elle, notamment ces corrections avec des orties. Par chance, Alexandrine possédait une maison près d'Auxerre où elle se rendait régulièrement. Il y avait, au fond du jardin, à l'ombre des haies qui le clôturaient, de fort beaux buissons de ces plantes herbacées dont les poils

secrètent un liquide âcre contenant de l'acide formique aux effets particulièrement urticants. La veille ou l'avant-veille du jour où Malaquis devait venir chez elle, elle se rendait à sa propriété et y ramassait des brassées d'orties bien fraîches. Le voyage, évidemment, s'ajoutait au tarif de sa prestation.

Depuis un bon quart d'heure, le P-DG de Cyberverre était nu, les yeux masqués par un loup de cuir clouté, et allongé sur une longue table en acier glacé qui faisait terriblement penser à celles dont se servent les médecins légistes pour disséquer les cadavres à la morgue. D'énormes bracelets de fer emprisonnaient ses poignets et ses chevilles. Un lourd collier, en fer également, entourait son cou. Ce collier était relié par des chaînes aux bracelets de ses poignets et de ses chevilles. Deux lanières de cuir croisées sur sa poitrine achevaient de l'immobiliser.

Dernier détail : le sexe de Fabien Malaquis, un gros sexe rouge et palpitant, était coincé par des pinces à linge en bois qui l'empêchaient de se dilater. Évidemment, le P-DG bandait sous les coups de la dominatrice. Son sexe durcissait, enflait, mais ne parvenait pas jusqu'à érection complète à cause de ces pinces. Ça lui faisait un mal de chien et il trouvait ça délicieux.

Alexandrine Montessier était debout au-dessus de lui, gerbe d'orties dans sa main gantée, et elle n'arrêtait pas de le cravacher en le traitant de tous les noms. L'homme poussait des couinements de supplicié et chaque coup allongeait son sexe d'un ou deux centimètres supplémentaires. Tandis que son ventre et sa poitrine se marquaient de brûlures d'orties de plus en plus intolérables.

— Saloperie ! Ordure ! hurlait la dominatrice. Tu vas payer pour toutes les filles que tu as encore violées la semaine dernière !

Ça faisait partie du jeu. Chez Alexandrine, le très respectable Malaquis devenait un maniaque sexuel, un immonde agresseur de femmes, coupable de viols multiples et bien sûr toujours impunis. Évidemment, dans l'existence normale, le P-DG n'aurait jamais agressé personne, ni cherché à obtenir de force les faveurs d'une femme. Il s'agissait là de fantasmes purs et simples. Le sadomasochisme est aussi le monde du théâtre, de la mise en scène, du simulacre de l'imaginaire débridé. Une façon de se purger de toutes les passions qu'on porte dans son inconscient. Une compensation, également, à toutes les contraintes de la vie en société. Après ce genre de séance, Fabien Malaquis se sentait lavé, en paix avec lui-même. Comme d'autres après une heure de yoga ou une visite à leur psychanalyste. Les tarifs d'Alexandrine n'avaient d'ailleurs rien à envier à ceux de certains praticiens haut de gamme.

Schlack ! La brassée d'orties s'abattait à nouveau sur les cuisses du gros homme. Alexandrine Montessier transpirait. Tout son corps, sous le vinyle, était en eau, ses aisselles étaient trempées. Malaquis hurlait, délicieusement brûlé, démangé par les orties.

Aucun danger pourtant qu'on l'entende depuis les appartements voisins.

Celui de la dominatrice était parfaitement insonorisé. Pour plus de sûreté, elle avait même fait poser des faux planchers. Discrètement, elle épia la montre au poignet de Malaquis. Encore un quart d'heure et on passerait au client suivant.

Dehors, la nuit devait être tombée depuis déjà une bonne heure. Une nuit froide et pluvieuse de décembre.

Une nuit venteuse aussi. Depuis deux jours, on entendait siffler des bourrasques de plus en plus puissantes. La météo n'était pas réjouissante. Elle annonçait que le mauvais temps allait s'étendre à l'ensemble de la France et à une partie de l'Europe, et qu'une tempête analogue à celle de décembre 1999, demeurée dans toutes les mémoires, n'était pas à exclure.

Tout en continuant de fouetter le gros P-DG, Alexandrine se prit à rêver qu'elle était dans son lit, sous sa couette, tout au bout de l'appartement, et qu'elle écoutait les éléments se déchaîner, le vent mugir et la pluie s'abattre. De là où elle habitait, au dernier étage de cet immeuble ultra moderne tout en verre et en acier, on était aux premières loges quand il se passait quelque chose du genre vent de panique et catastrophe nationale.

De nouveau, la gerbe d'orties s'abattant sur lui arracha à Fabien Malaquis de nouvelles contorsions et des cris de douleur suraigus. Alexandrine se rapprocha et vint se placer entre ses cuisses ouvertes, sans cesser de l'insulter et de le frapper. Son pubis mis à nu par une « fenêtre » triangulaire de la combinaison de vinyle effleurait maintenant l'extrémité du sexe de l'homme mis à la torture par les pinces à linge. Le membre prenait des proportions fantastiques, se dilatant, entre les mâchoires de bois, comme un gros boudin congestionné. Elle se rapprocha encore. Ses poils noirs et frisés se frottèrent contre le gland tuméfié du P-DG qui, à ce contact, se mit à trembler d'excitation de la tête au pied.

— Salaud, gronda la jeune femme, je vais te tuer, tu vas payer toutes tes cochonneries. Tu as trompé ta femme, tu m'as trompée, tu as violé des filles, tu les a sodomisées...

Brusquement, et sans le moindre ménagement, Alexandrine arracha les grosses pinces à linge et le membre du patron de Cyberverre se mit à bondir en l'air comme un jeune chien plein de vitalité qu'on vient de libérer de sa chaîne. La fourrure du pubis d'Alexandrine était tout près du sexe de l'homme. Celui-ci, par des coups de reins désespérés dont sa situation rendait l'efficacité parfaitement nulle, fit mine de foncer à la recherche de l'ouverture du ventre de la dominatrice.

Ce n'était là qu'un simulacre de plus et elle le savait pertinemment. Il était d'ailleurs rarissime que ses clients, les « soumis » comme elle disait, lui demandent d'avoir avec eux un véritable rapport sexuel. Leur plaisir ne se situait pas là. Le sien non plus. À la plupart, elle interdisait même de nourrir des « mauvaises pensées » à son égard, comme elle disait. Chez Alexandrine Montessier, on ne mélangeait pas les torchons et les serviettes, ni le sadomasochisme avec le coït proprement dit.

Elle recula de nouveau. Et, cette fois, elle abattit le paquet d'orties juste sur le sexe du P-DG. Le visage de celui-ci changea de couleur. Il se mit à haleter. Elle frappa de nouveau au bon endroit. Veines du front gonflées, bouche ouverte sur un cri muet, Malaquis suffoquait de douleur. Ses lèvres étaient violettes. Les veines de son cou palpaient comme des câbles. « Ça vient, se dit Alexandrine avec soulagement. C'est pas trop tôt... » Ça venait toujours de cette manière avec Malaquis, elle l'avait découvert dès les premières séances. Il fallait, pour qu'il jouisse, qu'elle attaque son membre avec les orties. Ça lui faisait un mal de chien, et le sexe, déjà gonflé de désir, se boursoufflait instantanément de cloques rouges. Mais c'était comme ça qu'il atteignait l'orgasme. Jamais autrement.

Et brusquement, en effet, il se mit à jouir. Secoué de soubresauts, il se répandit longuement, par jets lourds, inondant d'abord la table sur laquelle il était attaché, puis giclant à l'aveuglette sur la forêt pubienne de la jeune femme. Qui reçut la semence du client sans broncher.

Elle attendit qu'il ait fini de se délivrer, puis le libéra de ses liens et lui ôta le loup de cuir clouté qui l'aveuglait. Fabien Malaquis papillota des paupières. Il reprenait conscience, les ailes des narines dilatées, sa bouche ouverte aspirant l'oxygène à pleins poumons. Quand il fut sur son séant, Alexandrine commanda :

— Nettoie. Avec la langue.

Le PDG de Cyberverre se précipita à genoux et, langue tirée, se mit à lécher consciencieusement l'abondante fourrure pubienne de la « maîtresse », la nettoyant de toute trace de semence. Au passage, langue pointée, il tenta de s'introduire dans sa fente intime. Mais ce n'était pas prévu au programme. Elle le repoussa sans ménagement et il chavira en arrière.

— Ça va, dit-elle. Dégage maintenant.

Debout, cuisses écartées, elle avait déjà la tête ailleurs. Cette séance était finie. À la suivante ! Elle fouilla dans sa mémoire, se souvint qu'elle avait encore plusieurs visites avant la fin de journée. Elle eut brusquement très envie de prendre une douche et de s'offrir un remontant, un verre de whisky par exemple. D'autant que la prochaine séance n'était pas de celles qui lui plaisaient le plus. Elle ne pouvait pourtant pas y couper. Elle n'avait pas le choix. Ceux entre les mains de qui Franckie se trouvait coincé n'étaient, affirmait-il, ni des tendres ni des rigolos.

Malaquis, toujours prosterné, essayait encore de revenir à la charge avec la langue. Elle le repoussa une seconde fois.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ? Tu dégages.

L'autre la regarda avec des yeux de chien battu.

— Maîtresse... fit-il d'une voix suppliante.

Elle le releva avec douceur.

— Écoute, soupira-t-elle, je suis fatiguée maintenant, il faut me laisser.

Elle lui parlait gentiment, tout à coup, comme chaque fois que la séance était terminée et que les relations redevenaient normales. Elle n'avait pas d'hostilité pour ses clients, d'ailleurs. Bien au contraire. Plutôt une sorte de respect pour ces types déboussolés qui lui racontaient des choses qu'ils n'auraient jamais confiées à leur femme, ni à leurs maîtresses. C'était des complices, en un sens, presque des amis.

S'efforçant de garder l'œil froid et professionnel, Alexandrine Montessier examinait la mince jeune femme blonde qui se tenait devant elle. Une bourgeoise. Une grande bourgeoise avec l'air prude, à peine maquillée et les cheveux retenus en chignon sur la nuque. Tailleur feuille morte et chemisier mauve. Avec, aux poignets et au cou, pas mal de bijoux cliquetants et dorés qui ne devaient pas être en toc. Elle gardait obstinément les yeux baissés comme si elle sortait du Couvent des Oiseaux.

Alexandrine connaissait assez la vie pour savoir que c'était dans cette catégorie de créatures qu'on se dévergondait le plus vite et qu'on débitait les pires obscénités quand on se faisait sauter.

— Comme je vous l'ai expliqué par téléphone, attaqua l'homme qui accompagnait la blonde, ma femme a besoin d'un petit traitement...

Il disait ma femme, mais Alexandrine savait que c'était un mensonge. L'avant-veille, quand Frankie lui avait expliqué qu'il allait une fois de plus avoir besoin qu'elle lui rende un petit service, il lui avait un peu exposé le topo général. Sans entrer dans les détails. Moins Alexandrine en saurait, mieux ça irait pour elle, disait toujours Franckie Bordoni. N'empêche qu'elle n'aimait pas trop rendre ce genre de petits services à Frankie. Elle avait horreur de sortir de sa spécialité. Malheureusement, elle ne savait pas non plus dire non à Frankie. Il avait des « arguments » devant lesquels toutes ses défenses s'effondraient en un clin d'œil.

— Chérie, veux-tu te déshabiller ? reprit l'homme en s'adressant à la jeune femme blonde.

Il était grand, mince, avec un nez en bec d'aigle et des cheveux bruns collés à la gominette. Par-derrière, ses cheveux rebiquaient et bouclaient curieusement sur la nuque, ce qui lui donnait un vague air négligé et un peu artiste qui contrastait avec le reste de sa personne. À part ça cravate, costume trois-pièces anthracite, pardessus admirablement coupé. L'air du parfait haut fonctionnaire qu'Hubert de Joubart était effectivement. Après des études d'architecture, une agrégation d'histoire et un doctorat de droit, il avait intégré le ministère de la Culture depuis une dizaine d'années. Plus récemment, il s'était lancé dans la politique et avait gravi très vite les échelons hiérarchiques dans l'organigramme d'un parti qui venait de se fonder, le MDVF

(Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales). Comme son nom l'indiquait, le MDVF se promettait, dès qu'il accèderait au pouvoir, de rétablir la moralité publique et de faire à nouveau régner l'ordre et la vertu dans la société. Le MDVF avait pour fondateur et chef « historique » un authentique descendant des Croisés, le marquis Xavier-Amédée de Carvelaire. La famille d'Hubert de Joubart, à la différence de celle de Carvelaire, n'avait été anoblée que sous l'Empire. Hubert de Joubart en ressentait toujours, vis-à-vis du fondateur du MDVF, un très vague « complexe de classe ». Dont il commençait d'ailleurs à se débarrasser à vitesse grand V depuis qu'il s'envoyait Aurore, qui était précisément la femme tout ce qu'il y a de plus légitime de Carvelaire.

— Tu entends, chérie ? reprit-il. On te demande de te mettre à poil.

Il ne dédaignait pas d'être grossier, voire brutal à l'occasion, avec sa maîtresse. Elle aimait ça et il aimait ça aussi. Ah, il avait bien fait de rester célibataire, après un premier mariage raté et un divorce ! Les femmes des autres, il n'y a que ça de vrai. Sa première épouse, Florence, s'était révélée être une emmerdeuse totale, dont les talents dans ce domaine le disputait à une pruderie d'adolescente mal dans sa peau qui trouvait même « dégradant » de le prendre dans sa bouche.

Après avoir réussi à s'en débarrasser, il n'avait plus eu que des aventures rapides et éphémères. Jusqu'à ce qu'il fasse la connaissance d'Aurore de Carvelaire. Tout de suite, entre eux, dès le premier regard, ça avait fait tilt. Le coup de foudre intégral. Par prudence, il avait pourtant attendu six bons mois avant de pousser son avantage. La chose s'était faite un soir de septembre, au cours d'une « Université d'été » du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales qui se tenait dans un château des environs de Vaison-la-Romaine. Tandis que son Xavier-Amédée de mari pérorait à la tribune, Hubert de Joubart, sans rien dire, avait entraîné sa femme dans le parc. Et l'avait culbutée carrément, à la hussarde, derrière un buisson. Vite fait bien fait, sans préliminaires ni afféterie.

Tout de suite, il avait compris qu'il avait touché le gros lot. Tandis qu'Aurore se rajustait, il lui avait donné l'ordre de le rejoindre, la nuit même, dans sa chambre.

— Je ne sais pas si je pourrai, avait-elle hésité. Xavier-Amédée a le sommeil léger...

Dans l'ombre, avant même qu'elle l'ait vu approcher, elle avait senti claquer sur sa joue la main d'Hubert.

— Tu pourras, avait-il dit en même temps d'une voix sans réplique.

Aurore avait passé des doigts tremblants sur sa joue. Et, d'une voix étranglée, elle avait murmuré :

— Je t'aime...

La même nuit, elle avait passé avec lui trois heures tumultueuses.

Oui, Hubert de Joubart avait touché le gros lot. Avec ses airs de sainte Nitouche, Aurore, qui était l'unique héritière d'un empire viticole dans le Bordelais, cachait un tempérament de feu. Par-dessus le marché, elle était de cette race de femmes dont Hubert raffolait : celles qu'on dresse. Celles qu'on soumet. Et qui en redemandent.

La prochaine étape, quand il aurait achevé de l'« assouplir » de partout, comme il disait, ce serait la prostitution. Si possible dans des endroits sordides. Et avec lui pour unique spectateur.

Mais on n'en était pas encore là, et il n'avait pas encore soufflé mot de ce brillant projet à la jeune femme. Chaque chose en son temps. Chaque plaisir aussi.

— À poil, répéta-t-il.

CHAPITRE II



Docilement, Aurore de Carvelaire achevait de se dévêtir. D'abord sa veste de tailleur. Puis le corsage. Puis la jupe.

Tout le temps que dura son strip-tease, le silence régna dans la pièce. Alexandrine Montessier observait la cliente. Pour cette nouvelle séance, elle s'était changée, bien sûr. Elle avait remisé dans un placard sa combinaison de dominatrice de science-fiction en vinyle et elle avait passé une jupe de soie noire et un chemisier également noir. Bas noirs et jarretelles noires par-

dessous. Pas de slip. Sous sa jupe étroite et serrée aux hanches, elle savait que le buisson de son pubis bombait un peu. Elle savait aussi que le sillon de sa croupe, par-derrrière, était parfaitement perceptible sous le fin tissu noir. Les vrais hommes repèrent ce genre de truc. Hubert de Joubart en était un. Elle avait surpris, tout à l'heure, son regard qui s'allumait en effleurant sa silhouette à hauteur du bas-ventre.

Dans la pièce où elle les recevait, on était comme hors du temps. Murs tendus de velours crème, moquette blanche au sol. Au milieu de la pièce, creusée dans l'épaisseur du plancher et du plafond de l'étage inférieur, une sorte de mini-piscine ronde en marbre noir et pourvue d'un jacuzzi. Certains clients demandaient à ce qu'Alexandrine les « noie ». Elle n'aimait pas tellement ça. Une fois, elle avait prolongé le jeu trop longtemps et il avait fallu appeler le SAMU. Elle n'aimait pas trop non plus le jeu du cercueil qu'exigeaient certains « soumis » particulièrement malades du ciboulot. Ce jeu consistait à les faire allonger dans un authentique cercueil qu'Alexandrine devait ensuite remplir entièrement de ciment à prise rapide. Le client, quant à lui, respirait à l'aide d'un tuyau qui seul émergeait du ciment. Au bout d'un quart d'heure, il fallait casser à coups de pioche la gangue durcie qui remplissait le cercueil. À chaque fois, Alexandrine se demandait si elle n'allait pas retrouver un macchabée sous le ciment. Jusqu'ici, il n'y avait jamais eu de drame, mais elle avait quand même des appréhensions. Heureusement qu'elle se faisait payer les yeux de la tête pour ce genre de séance, ça compensait...

Le cercueil était dans une pièce voisine, ainsi que le lit-cage, muni d'authentiques barreaux de fer. Il y avait aussi dans d'autres pièces une croix de Saint-André fixée contre un mur, une table gynécologique, des suspensoirs, des chaînes et toute la panoplie de masques, fouets, pinces, poids, aiguilles et ceintures de chasteté qui constituaient les outils de travail habituels de la jeune femme.

Dominatrice « polyvalente », Alexandrine pratiquait toutes les spécialités possibles et imaginables, du piercing à l'épilation intégrale en passant par le bondage, la bébéphilie et tous les « jeux de rôle » auxquels ses clients souhaitaient se plier. Cela faisait cinq ans qu'elle exerçait ce curieux métier et son compte en banque commençait à s'arrondir de façon plus que confortable. Un de ces jours, elle se retirerait des affaires et jouirait d'un repos bien mérité. Dans trois ou quatre ans, se disait-elle, elle aurait assez d'argent pour vivre de ses rentes.

Ici, dans la pièce où elle avait introduit Hubert de Joubart et sa prétendue épouse, trônait un drôle de meuble qui ressemblait à un instrument de tortures. Ça tenait du trépied de sorcières et du fauteuil de dentiste, mais à l'envers. Il était muni d'accoudoirs et d'un appuie-tête en skaï blanc et, par-dessus, un grand éclairage circulaire qui déversait sur le curieux meuble une lumière d'un blanc cru.

Mais le plus étrange, c'était, au milieu du pseudo fauteuil, l'espèce de selle de vélo en cuir blanc d'où émergeait un énorme pieu de plastique rouge sombre fait à l'imitation d'un sexe d'homme. Dressé de toute sa hauteur, il était, par-dessous, relié à plusieurs fils électriques.

Le déshabillage d'Aurore de Carvelaire était presque terminé. Elle se libéra de son soutien-gorge, révélant deux obus de chair élastique, puis fit glisser son minuscule slip noir sur une belle toison pubienne d'un blond roux presque doré. Elle ne garda sur elle que ses bijoux, bracelets, collier et boucles d'oreilles. Ainsi qu'une fine chaîne d'or passée autour de sa taille.

Hubert de Joubart, bras droit du fondateur du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales et amant de l'épouse de ce dernier, claqua dans ses doigts.

— Tourne-toi, chérie, commanda-t-il, et montre ton cul à la dame.

Tandis qu'elle obéissait docilement, comme hypnotisée, il se rapprocha et ouvrit les fesses de la jeune femme. Celle-ci se pencha un peu en avant pour mieux s'exhiber.

— On m'a dit que vous étiez experte en dilatations anales, fit-il à Alexandrine.

— Dilatations anales ou vaginales, compléta la dominatrice. Oui, c'est une de mes spécialités...

— Voyez-vous, reprit le haut fonctionnaire, ma femme est un peu étroite de par là.

Il eut un petit rire sec.

— Il faut dire qu'avant moi elle n'a connu que des hommes qui la « respectaient » ! Quelle idée ! Il était vraiment temps que j'intervienne.

Alexandrine Montessier daigna sourire tandis qu'il recommençait à pérorer.

— Enfin bref, je voudrais qu'elle soit à la fois plus musclée et plus ouverte de ce côté-là, vous comprenez ?

La dominatrice hocha la tête.

— Pas de problème, dit-elle, mais il faudra plusieurs séances, et ça vous coûtera à chaque fois...

Elle énonça un chiffre. Impressionnant, même en euros. Mais Hubert de Joubart ne cilla pas. De toute façon, c'est Aurore qui allait raquer. Et en liquide encore. Sur son argent personnel. Pour la beauté de la chose, le haut fonctionnaire aurait préféré que ce soit Carvelaire qui paye, à son propre insu bien entendu, la « dilatation » de sa digne et légitime épouse, mais puisque Aurore avait de l'argent à ne savoir qu'en faire et qu'elle avait proposé de financer l'opération, il ne pouvait pas faire la fine bouche.

— Allez vous installer là-bas, dit Alexandrine à la jeune femme blonde. Oui, comme ça, à genoux.

Sur le siège qu'on lui désignait, Aurore de Carvelaire ne pouvait se tenir qu'accroupie, inclinée en avant à quarante-cinq degrés et tournant le dos aux deux autres. Dans cette posture, ses fesses très ouvertes effleuraient l'énorme pieu de plastique rouge qui émergeait de la « selle de vélo » et dardait vers elle, menaçant l'un et l'autre de ses orifices secrets. Un grand miroir lui faisait face, courant du sol au plafond. Un autre miroir, sur le mur opposé, reflétait son superbe postérieur.

— C'est très simple, expliqua Alexandrine au prétendu mari d'Aurore, votre femme va s'asseoir sur le membre de plastique que vous voyez là. Puis je vais presser le bouton de commande qui le met en mouvement. À partir de cet instant, et selon un rythme croissant, le membre va se gonfler et se dégonfler alternativement. Quand il se gonflera, votre femme aura mal. D'instinct, elle contractera ses muscles. Puis elle les desserrera quand le membre se dégonflera. Elle les resserrera de nouveau sous l'effet d'une nouvelle dilatation et d'une nouvelle douleur. Et ainsi de suite. Vous comprenez ?

— Très bien, fit Hubert de Joubart. Et au bout de combien de séances...

— Une dizaine. Peut-être plus. Tout dépend des sujets, vous savez. Et de la résistance des muscles. Mais je vous garantis un résultat qui ne vous décevra pas.

Elle se rapprocha de la patiente qui offrait toujours sa croupe sous la lumière blanche de l'éclairage circulaire. Elle avança la main mais prit soin de se tenir légèrement en retrait, sur la droite. Franckie Bordoni le lui avait répété dix fois, il ne fallait pas qu'elle lui cache la « cible » sur laquelle il était en train d'opérer, à ce moment même, de derrière l'un ou l'autre des miroirs sans tain qui couvraient deux des murs de la pièce et encadraient le pseudo fauteuil de tortures.

Cette « cible » qui n'était autre, bien entendu, que le postérieur ouvert et offert de M^{me} de Carvelaire...

Alexandrine avança encore la main et, à deux doigts, explora l'anneau de muscles qui palpitait au fond du sillon moite des fesses de la jeune femme. Celle-ci se tordit en gémissant.

— Elle est effectivement assez serrée, apprécia la dominatrice à l'intention d'Hubert de Joubart. Il va falloir plus de séances que je ne croyais.

— L'argent n'est pas un problème, fit le haut fonctionnaire. C'est le résultat qui compte.

— Bien, murmura Alexandrine.

Doucement, elle saisit Aurore par les hanches et l'aida à descendre et à s'empaler progressivement sur le membre de plastique. Comme toujours, pour la première séance, celui-ci était réglé à un diamètre très modeste. Par-dessus le marché, il était enduit sur toute sa longueur d'une crème qui facilitait grandement la pénétration.

Lorsque son extrémité eût pénétré la croupe d'Aurore, avant d'aller plus loin la dominatrice l'attacha par les chevilles avec des bracelets de cuir. Elle en fit de même avec ses poignets. Prosternée, accroupie, fesses en l'air, Aurore n'avait plus d'autre choix que de se soumettre à l'envahissement du pal de plastique. En relevant un peu la tête, elle se vit dans la glace qui lui faisait face. Cette glace reflétait aussi l'autre miroir qui était derrière elle, de sorte qu'elle avait en même temps le spectacle de son visage et celui de ses fesses profanées par le membre artificiel. Jamais elle ne s'était encore vue de cette façon.

Un frisson de jouissance violente la parcourut comme une décharge électrique. Qu'est-ce que c'était bon, la vie, depuis qu'elle connaissait Hubert de Joubart ! Qu'est-ce que c'était merveilleux l'humiliation permanente dans laquelle il la plongeait ! Une fois de plus, elle se dit qu'elle allait quitter son mari, divorcer, pour être toute entière à son amant. C'était un désir qui, chez elle, revenait de plus en plus souvent à la surface.

Alexandrine Montessier, à présent, avait fait complètement descendre la croupe d'Aurore sur le membre. Celui-ci, si on pouvait s'exprimer ainsi, était entré comme dans du beurre. Elle pressa une commande incorporée au siège de tortures. Aussitôt, un très léger ronflement électrique se fit entendre.

L'instant d'après, Aurore hurlait.

Hubert de Joubart, furieux, se précipita pour la gifler. Mais la dominatrice arrêta son geste.

— Laissez-la s'extérioriser, dit-elle, de toute façon elle peut crier autant qu'elle veut, les murs et les vitrages sont parfaitement insonorisés.

Et puis, songea-t-elle aussi, Franckie Bordoni serait ravi de pouvoir prendre des photos du visage convulsé de M^{me} de Carvelaire en train de crier de douleur parce qu'un gode en plastique lui martyrisait les muscles intimes.

La pièce où ils se trouvaient était longée par un couloir circulaire dans lequel Franckie pouvait se balader comme il le voulait avec tout son matériel photo et réaliser aussi bien des prises de vue de la « patiente » sur son côté pile que sur son côté face. Comme ça, il y en aurait pour tous les goûts et tout le monde serait content. Enfin, tout le monde... Pas Hubert de Joubart, bien sûr. Ni M^{me} Carvelaire. Et encore moins sans doute son très digne et très vertueux époux. Mais quelle importance ? Les états d'âme de ce trio diabolique étaient le cadet de ses soucis, à Franckie...

Quant à Alexandrine, de toute façon, elle n'avait pas le choix. Elle tenait à son amant comme une dingue et il menaçait de la larguer chaque fois qu'elle regimbait. De fil en aiguille, comme ça, elle avait fini par devenir sa complice dans des tas de coups plus fourrés les uns que les autres. Ce que les photos que Franckie Bordoni prenait chez elle allaient devenir ensuite, elle n'en savait rien, elle préférait de très loin continuer à l'ignorer éternellement. Tout ce qu'elle savait c'est que Franckie lui-même pétait de trouille à chaque fois, à

croire que sa peau était en jeu s'il ne fournissait pas les clichés voulus à ses mystérieux commanditaires. Quand elle lui demandait des explications, il lui disait seulement :

— Mon petit bonhomme, je n'y peux rien. Tu reçois chez toi des gens huppés, du gratin, et les secrets du gratin, ça intéresse des tas de gens.

Il n'y avait pas qu'Alexandrine que Franckie appelait « mon petit bonhomme ». À vrai dire, il appelait tout le monde ainsi, hommes et femmes indistinctement.

La dominatrice fit prendre une autre position à la commande électrique. Aurore hurla de plus belle. Dans le chemin de ses reins, le membre de plastique avait encore gonflé. À croire qu'il allait la déchirer. Puis la douleur s'apaisa brusquement parce qu'Alexandrine avait encore changé la position de la commande. Puis la douleur éclata de nouveau. Et ainsi de suite.

Des larmes ravinaient le beau visage de madone d'Aurore de Carvelaire. Elle se cabrait, ruait, criait à chaque nouveau gonflement du pal. Puis elle se calmait encore. Hubert de Joubart suivait l'opération d'un regard passionné. Tout en se disant une fois de plus qu'il avait rudement bien fait de culbuter la femme du patron, une nuit, dans les buissons. Il s'en serait voulu toute sa vie de ne pas avoir osé. Évidemment, maintenant, il risquait gros. Sa carrière politique pour commencer. Si Xavier-Amédée découvrait un jour qu'il était l'amant de sa femme, il serait grillé partout, carbonisé. Plus question de se présenter aux prochaines élections législatives qui devaient avoir lieu dans six mois et où tous les sondages prédisaient au MDVF un score plus que respectable.

Les risques étaient d'autant plus énormes qu'il n'était pas seulement l'amant d'Aurore. Il était bien plus que ça. Ou pire. Il était son maître. Son tortionnaire adoré. Son bourreau irremplaçable. Il l'avait révélée à elle-même, et maintenant il avait résolu de la refaçonner à sa convenance. De partout.

Car ces séances de dilatation anale n'étaient qu'un début. Il songeait aussi à lui faire mettre des implants mammaires. Il envisageait également quelques interventions de chirurgie esthétique du genre gonflement des lèvres, retroussement du nez et transformation du menton qu'elle avait un peu trop proéminent à son goût. Déjà elle avait changé sa couleur de cheveux. À l'origine elle était châtain et maintenant, sur son ordre, elle était devenue blonde. Il avait exigé aussi qu'elle cesse de se raser sous les aisselles, comme elle en avait l'habitude. « Je n'aime que les pilosités naturelles », avait-il décrété. Elle s'était pliée à cette nouvelle volonté et, jusqu'à présent le fondateur du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales n'y voyait que du feu ! Il ne se rendait même pas compte que sa femme se transformait progressivement, qu'un autre homme la *recréait*, pour ainsi dire, à son insu. Et, par là même, la possédait à sa place.

Un de ces jours, pour bien imprimer sur elle sa marque de propriété, il lui ferait tatouer quelque chose sur les fesses et piercer le clitoris. De toute façon,

le sien, elle l'avait un peu trop court selon lui. Il allait aussi falloir le lui allonger. Il savait que ça se faisait dans certaines cliniques, à prix d'or évidemment, mais c'était elle qui paierait comme toujours. Elle ressortirait des mains du chirurgien avec un clitoris gros comme un cigare. Enfin comme une extrémité de cigare.

À propos de cigares, il eut brusquement envie de fumer. Il se fouilla.

— Je peux ? interrogea-t-il la dominatrice en sortant d'une des poches de sa veste une boîte de cigarillos.

— Si vous m'en offrez un, je ne dis pas non, fit Alexandrine.

Il lui en offrit un et l'alluma. Puis il alluma le sien.

Ensuite, ils restèrent quelques minutes silencieux, bercés par les cris et les gémissements d'Aurore et tirant sur leurs cigares respectifs.

— Si vous voulez la remodeler complètement, dit soudain Alexandrine, je peux vous donner des adresses.

L'homme sursauta, étonné qu'elle ait, semblait-il, pu lire dans ses pensées.

— Hein ? fit-il bêtement.

Elle le scruta de ses grands yeux bleus.

— Pour les pointes de seins, pour les lèvres du sexe, pour le clitoris, dit-elle, il y a des spécialistes très efficaces maintenant. J'ai des clientes qui sont passées par là. Je les ai connues avant et après, et je vous assure que c'est spectaculaire.

Elle se rapprocha d'Aurore de Carvelaire et glissa la main droite entre ses cuisses. Rapidement, elle fouilla son ventre, cherchant le clitoris sous la toison. Elle le pinça un peu, entre pouce et index, pour le faire saillir.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-elle en éjectant une volute de fumée de cigare en l'air. Trop petit. Pas assez gonflé. Croyez-moi, un clitoris gros comme un pouce d'homme, ça change beaucoup de choses.

Elle esquissa une moue.

— Je lui trouve aussi les seins un peu petits, reprit-elle. Je ne veux pas vous influencer, mais à votre place je ferais quelque chose...

Elle ajouta à voix beaucoup plus basse, de manière à ce qu'Aurore n'entende pas :

— Surtout si vous voulez qu'elle tapine...

Les yeux d'Hubert de Joubart se mirent à étinceler.

— Evidemment que je veux, souffla-t-il d'une même voix presque inaudible. Mais comment avez-vous deviné ?

Elle haussa les épaules.

— L'habitude. Ça tombe sous le sens de toute façon. Une fille comme elle, belle, riche, bourgeoise jusqu'au bout des ongles et soumise corps et

âme, ça ne peut que donner envie d'aller plus loin, toujours plus loin, non ?

— Oui, avoua le haut fonctionnaire du ministère de la Culture. Toujours plus loin.

Elle se rapprocha de lui et chuchota à son oreille :

— Je vous conseille les Arabes et les Noirs, dit-elle. Ce sont eux qui vous donneront le plus de satisfaction.

Il approuva.

— J'y avais pensé aussi. Je me disais qu'il y a des chantiers un peu partout, dans la région parisienne, où ça devrait être très agréable de la prostituer aux ouvriers. J'ai même songé à acheter un camping-car pour la trimballer de chantier en chantier...

— Bonne idée.

— J'ai pensé aussi aux éboueurs, quand ils ont fini leur nuit de travail...

— Excellent.

Ils discutèrent encore à voix basse pendant dix bonnes minutes, comme de vieux amis, faisant gaiement des projets d'avenir pour M^{me} de Carvelaire, tandis que celle-ci tressautait et criait au rythme des caprices du membre artificiel qui changeait sans cesse de dimensions en largeur comme en longueur.

Chargé comme un baudet de ses appareils photos de professionnel, Frankie Bordoni cavalcad sans cesse d'un poste d'observation à l'autre, se déplaçant dans l'obscurité tout au long du couloir circulaire, allant d'une glace sans tain à l'autre et fredonnant entre ses dents un refrain de Bobby Lapointe qu'il n'arrivait pas à se sortir de l'esprit depuis deux ou trois jours :

*La maman des poissons A les yeux tout ronds
Elle fronce pas les sourcils Elle est très gentille*

Aucun danger qu'on l'entende. D'abord il s'était déchaussé. Et puis la moquette était épaisse, très épaisse. Par ailleurs, la fille blonde au cul martyrisé faisait assez de bruit pour concentrer toute l'attention de celui qui s'était présenté comme son « mari ».

Cela faisait déjà un bon quart d'heure que Franckie mitraillait la blonde côté pile et côté face. Ses commanditaires en auraient pour leur argent, se disait-il. Sale boulot quand même... Et dire qu'il n'aurait jamais été obligé de s'y livrer s'il n'avait pas raté le reportage sur J-G Prazer ! Enfin raté... C'est ce que son patron avait considéré. Lui, dans son for intérieur, il se regardait plutôt comme une victime des événements. N'empêche qu'il avait perdu son

job de paparazzi par la même occasion, et que pour retrouver une activité aussi juteuse il allait falloir qu'il se lève de bonne heure.

Il vissa un nouvel objectif à son appareil et, à travers la vitre sans tain, recommença à mitrailler la blonde. De face cette fois. Elle gémissait, criait, se tordait de douleur et les larmes ruisselaient sur son beau visage. Et elle prenait son pied, par-dessus le marché ! Il soupira. L'humanité, décidément, resterait éternellement pour lui un mystère. Voilà une bonne femme qui avait tout pour elle, à commencer par le fric en veux-tu en voilà, mais ça ne lui suffisait pas pour être heureuse, il lui fallait en plus venir ici se faire défoncer par un membre en plastique ! Avec la langue, il émit un petit clappement de désapprobation. Puis, bercé par le cliquetis de son appareil photo, il recommença à chanter entre ses dents :

*La maman des poissons A les yeux tout ronds
Elle fronce pas les sourcils Elle est très gentille*

Il avait fait comme il faisait toujours et elle ne savait pas résister à ce geste qu'elle trouvait d'une vulgarité abominable.

Abominable et délicieuse.

Il avait avancé l'index, l'avait un peu recroquevillé et avait dit :

— Allez, viens. À quatre pattes.

En même temps, Franckie Bordoni s'envoyait tranquillement un bourbon. Sans eau, comme toujours, et avec beaucoup de glaçons.

Jupe relevée à la taille, dégageant ses belles fesses rebondies et fendues profond, Alexandrine Montessier crapahutait sur la moquette en direction du photographe affalé sur le lit, jambes écartées et pendantes dans le vide.

Comme toujours, d'office, il s'était rendu dans la chambre de la dominatrice. Pas question d'essayer les autres pièces, avec leurs « accessoires à la con » comme il disait sans le moindre respect pour le gagne-pain de son amie.

Il répétait aussi que tous ces trucs-là, ces tables, ces croix, ces cages, ces suspensoirs, ces chaînes et ces fouets, c'était bon pour les « caves ». Lui, il n'avait pas besoin de ça pour prendre son pied. Il lui suffisait d'une belle bouche rouge de femme bien ouverte autour de son membre. Une bouche experte avec une langue agile et qui savait y faire.

Or, pour savoir y faire, Alexandrine savait y faire. Tous deux se connaissaient depuis l'enfance ou presque, qu'ils avaient passée dans une banlieue pourrie, du côté d'Asnières. Par la suite, la vie les avait séparés mille fois, mais ils s'étaient aussi retrouvés mille fois, comme dans la chanson.

Et, quand Frankie était entré comme photographe à *C'est par là !*, le magazine à scandales que lançait à grand fracas un énorme groupe de presse britannique, il avait, plus souvent qu'à son tour, rendu pas mal de services à son amie. Il lui reflait des secrets de stars, lui communiquait des confidences ramassées ici ou là sur les habitudes intimes de telle ou telle vedette et sur ses partenaires du moment.

Alexandrine en faisait autant, bien entendu, si l'occasion s'en présentait. Bref, ils formaient une véritable équipe, à leur manière. Et à présent que Frankie était « dans la merde » selon sa vigoureuse expression, elle l'aidait à sa façon à s'en sortir. En espérant quand même que tout ça ne lui retomberait pas un jour sur le nez. Ce qui n'était pas tout à fait à exclure, vu que Frankie semblait évoluer dans de drôles d'eaux sacrément polluées. Alexandrine n'était pas tombée de la dernière pluie. Elle se doutait bien que les photos qu'il prenait chez elle, à l'insu de certains de ses clients, n'étaient pas destinées à remplir son album de famille. Il devait y avoir là-dessous de sordides histoires de chantage qu'elle préférait ignorer...

Pour le moment, ses longs doigts s'escrimaient à déboutonner le paparazzi. C'était difficile vu la monstruosité du membre déjà gonflé sous le tissu et qui tirait sur les boutons à les faire sauter. Elle réussit enfin à l'extraire de son pantalon de jean. Et, comme d'habitude, elle recula un peu, effarée. Chaque fois ça lui faisait le même choc cette massue faramineuse. Alexandrine en avait pourtant connu de toutes les couleurs au cours de sa carrière, mais lui c'était autre chose. Les plus membrés des Noirs n'étaient pas montés de cette façon.

Franckie Bordoni, quoique maigre et sec, et plutôt petit, avec des cheveux bouclés presque crépus et une impressionnante moquette de poils sur la poitrine, avait été doté par la nature d'un vrai sexe d'âne, une espèce de tuyau brun gigantesque qui arborait une grosse tête rouge bien dressée dont la teinte tournait au violacé dès qu'une bouche féminine s'en approchait.

Heureusement, Alexandrine avait une bouche très grande. Elle se pencha et, fermant les yeux, plongeait. Aussitôt, son visage s'inonda de larmes.

— Mon petit bonhomme, grogna le paparazzi, tu as une façon de me sucer qui me rend dingue.

Il l'avait attrapée par la nuque et il la pressait contre lui, l'obligeant à s'empaler jusqu'au fond de la gorge. Ensuite, il fallait repartir en arrière puis revenir. Et sortir la langue et lécher l'épieu sur toute sa longueur en commençant par en-dessous, là où roulaient les deux grosses boules de chair, puis le reprendre en bouche et l'aspirer jusqu'au fond de la gorge.

— Mon petit bonhomme... Mon petit bonhomme... haletait le paparazzi.

Elle lui faisait le grand jeu et il se tordait maintenant, renversé sur le lit, bafouillant des cochonneries diverses et variées.

Finalement, il explosa avec une telle violence qu'il la souleva presque de

terre dans son coup de reins. Il la secoua longtemps, comme ça, au rythme saccadé où il se vidait en elle. Comme toujours, elle prit soin de l'avalé par petits coups. Il était si abondant, si lourd, si épais, qu'elle avait l'impression qu'elle n'en finirait jamais de le déglutir.

Quand ce fut fini il se reboutonna, commanda à Alexandrine de lui préparer un autre bourbon et ajouta dans la foulée qu'il allait falloir qu'il parte.

— J'ai un rendez-vous, avait-il seulement indiqué.

La dominatrice ne l'était qu'avec les autres. Avec Frankie, c'était différent. Elle l'avait dans la peau. Il aurait même pu la battre, ou la jeter sur le trottoir, elle n'aurait sans doute pas dit non. Il se contentait de lui donner des ordres sans importance, comme d'aller lui chercher un bourbon. Elle regrettait parfois qu'il n'aille pas plus loin.

Quand il eut fini son second verre, il enfila son blouson de cuir et chargea sur l'épaule droite le gros sac qui contenait ses appareils photo. Elle aurait bien fait l'amour, maintenant qu'elle l'avait avalé. Mais elle n'osa pas le lui demander. Elle hasarda seulement un timide :

— Je te revois quand ?

Il avait esquissé une moue évasive.

— Mon petit bonhomme, ça dépend du boulot. Ces prochaines semaines, j'ai l'impression que je vais être très pris.

Il avait ajouté d'une voix bizarre :

— Au fait, si jamais il m'arrivait quelque chose...

Mais il s'était aussitôt repris :

— Excuse-moi, je dis des conneries.

Il avait déposé un baiser sur ses lèvres puis il s'était mis à dévaler les escaliers en sifflant la chanson de Bobby Lapointe qu'il n'arrivait pas à s'extirper des neurones :

*La maman des poissons A les yeux tout ronds
Elle fronce pas les sourcils Elle est très gentille*

C'était un air léger sur des paroles plutôt rigolotes, mais il savait que si ce truc-là lui courait dans la tête, c'était pour masquer son angoisse. Et comme il le savait, cela ne faisait que l'aggraver.

Aurore de Carvelaire avait abominablement mal aux reins, jusqu'au tréfonds des reins même, à grimacer de douleur quand elle s'était assise au volant de son coupé Mercedes noir, mais ce n'était pas ça le pire, loin de là. C'était même agréable, en un sens. Comme était agréable aussi, à sa façon, l'énorme godemiché qu'elle portait à l'instant même et qui était planté dans

son intimité la plus secrète. Un engin qu'Alexandrine Montessier avait prescrit, à la fin de la séance, et dont elle recommandait le port permanent afin, assurait-elle, que ses muscles s'habituent et s'assouplissent. C'était un membre en caoutchouc que la dominatrice avait elle-même enfoncé dans les reins d'Aurore et dont elle avait fixé les ceintures autour de sa taille et entre ses cuisses.

Non, le pire c'était qu'Hubert lui manquait déjà atrocement. À en avoir le ventre tordu.

Comme toujours lorsqu'ils se voyaient, elle laissait sa voiture dans le parking souterrain dont l'entrée se trouve boulevard Anatole-France, une des artères les plus cossues de Boulogne-Billancourt, et elle retrouvait le bras droit de son mari chez lui, dans le superbe duplex qu'il occupait au second étage d'un immeuble moderne en pierre de taille de ce même boulevard Anatole-France.

La plupart du temps, ils restaient chez lui à faire l'amour. Mais quand ils avaient, comme aujourd'hui, à se déplacer à travers Paris, ils prenaient toujours la voiture d'Hubert de Joubart, une X5, un 4x4 BMW ultra-luxeux équipé d'un moteur surpuissant et de fauteuils tendus de cuir pleine fleur. Ensuite, celui-ci la raccompagnait jusqu'au parking.

Ce qu'il avait fait ce soir, comme d'habitude. Non sans qu'Aurore se pendre à son cou et le supplie, comme d'habitude aussi, de la garder encore un peu avec lui. Ce qu'il avait refusé impitoyablement. Il appréciait à sa juste valeur l'épouse du président du MDVF, mais il aimait bien aussi être seul et d'ailleurs, il avait horreur des femmes collantes...

Moteur ronflant imperceptiblement, le coupé Mercedes glissait dans l'obscurité, grimpant le long de la rampe qui le ramenait à la surface. Aurore de Carvelaire se mordait les lèvres. Malgré ses cris et ses larmes, elle avait presque tout entendu de ce qu'Hubert avait murmuré à la dominatrice, tandis qu'elle souffrait le martyre sous les assauts d'un engin dilateur. Elle avait tout entendu et elle était d'accord pour tout. D'accord pour les ouvriers de chantier qui la culbuteraient dans un camping-car. D'accord pour les éboueurs qui se la refileraient après avoir tripoté des poubelles pendant toute la nuit. Oh oui, d'accord pour tout. À condition qu'Hubert ne la quitte jamais. Plus jamais.

Elle savait bien qu'elle faisait une bêtise, mais elle ne put s'empêcher, tout en abordant la dernière rampe, juste après avoir passé le péage, d'attraper son téléphone portable et de composer le numéro d'Hubert de Joubart. Comme elle le redoutait, celui-ci était sur messagerie. Elle laissa un message pleurnichant, s'en voulut de l'avoir fait et coupa la communication.

À ce moment précis, il se produisit un événement qui donna à la blonde et indigne épouse du fondateur du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales l'impression que le ciel lui tombait sur la tête.

Comme surgie du néant, une forme sombre et nerveuse bondit de la banquette arrière de la Mercedes et atterrit sur le siège avant côté passager.

Il faisait sombre et tout se passa si vite qu'elle n'eut pas le temps de crier. Elle n'eut d'ailleurs pas plus le temps de réagir qu'elle se trouva face à un inconnu, à peine plus grand qu'un gamin de treize ou quatorze ans, qui se mit à glapir quelque chose dans une langue à laquelle elle ne comprenait rien tout en lui agitant sous le nez un objet qu'elle n'identifia pas immédiatement. Elle avait ralenti, mais elle continuait tout de même à grimper la rampe conduisant à la surface. En arrivant en haut, près de la sortie, l'éclairage au néon tomba sur l'objet qu'il brandissait. Ses yeux s'agrandirent de stupeur. Elle ignorait, bien sûr, qu'il s'agissait d'un Colt Government calibre 45, mais quelle qu'elle fût, elle en savait assez pour reconnaître une arme extrêmement impressionnante. D'autant plus que le canon était dardé dans sa direction.

Le petit homme glapit encore quelque chose et, cette fois, de terreur, elle stoppa la voiture. Il y eut aussitôt deux sinistres claquements métalliques. Des menottes s'étaient refermées autour de ses poignets !

— Mais qu'est-ce que... gémit-elle, complètement dépassée par les événements.

Elle ne put pas en dire plus. Avec une force incroyable par rapport à sa taille, il la souleva de son siège, la fit passer côté passager et prit sa place au volant. L'opération avait duré moins de six secondes. Avec un rugissement, la voiture bondit en avant pour émerger du parking souterrain, sur le boulevard Anatole-France.

Menottée et paniquée, Aurore avait l'impression de se débattre dans un affreux cauchemar. Brusquement, à deux mains, elle saisit la poignée de la portière, parvint à l'abaisser et, tandis que la Mercedes commençait à prendre de la vitesse, se jeta dans le vide. Non sans déclencher de la part du conducteur un rugissement de rage. Lâchant le volant et sans même stopper la voiture celui-ci sauta également en marche, roula à terre, se releva doucement et, les yeux étincelants de fureur, se précipita vers sa proie.

Livrée à elle-même, la voiture continuait sur sa lancée. Portières ouvertes, elle s'arrêta après avoir percuté une borne en lisière du trottoir. Sous le choc, les deux portières se refermèrent et se verrouillèrent automatiquement.

L'agresseur, qui ne s'était pas encore rendu compte qu'il avait déjà perdu le contrôle des opérations, s'était précipité sur Aurore et, après l'avoir assommée de coups de poings sur la figure, l'avait jetée sur son épaule droite. C'est lorsqu'il regagna la Mercedes, avec son fardeau, qu'il réalisa le pétrin dans lequel il s'était fourré : les portières étaient hermétiquement closes et la clé de contact était restée sur le tableau de bord ! Accessoirement, le Colt Government calibre 45 y était aussi enfermé !

Il avait prévu d'agir le plus vite possible et de liquider cette bonne femme proprement, mais apparemment, c'était raté ! En plus, cette idiote reprenait

conscience et commençait à gueuler ; alors, pris de panique, il sortit de sous sa veste un impressionnant couteau de chasse avec l'intention de l'égorger. Mais, là encore, rien ne se passa comme prévu. La fille bougea la tête et la pointe du couteau s'enfonça dans son œil droit. Aussitôt, ses cris redoublèrent et son visage se couvrit d'une humeur sanguinolente lorsqu'il retira la lame d'un geste sec. Exaspéré, il se mit à jurer, s'insultant parce qu'il avait horreur du travail dégueulassé, et frappa de nouveau sa victime avec son couteau de chasse, mais cette fois en pleine gorge. Les hurlements s'éteignirent aussitôt et la femme glissa à terre au milieu d'une large mare de sang. Morte.

Ouf ! Une bonne chose de faite, se dit-il. Sauf que la Mercedes était verrouillée et qu'il ne pouvait pas y embarquer sa victime. À l'origine, sa mission comportait la disparition du cadavre dans une forêt qu'on lui avait indiquée, aux environs de Senlis. Il avait même sur lui un plan extrêmement soigné de l'itinéraire qu'il devait emprunter pour s'y rendre. Mais maintenant c'était foutu.

Alors ? Qu'est-ce qu'il allait faire ? Charger cette pétasse sur son épaule et la transporter à pied jusqu'à Senlis ? Faire du stop avec le cadavre de sa victime ? Appeler un taxi ? Fatigué de faire de l'humour sans public, il décida de laisser tomber. Une opération foutue est une opération foutue et ça ne se rattrape pas.

Qu'est-ce qu'il abandonnait sur place, au fond ? Rien qu'un Colt Government calibre 45 dont on lui avait garanti, en le lui confiant, qu'il était « propre », c'est-à-dire qu'il ne permettrait pas aux flics de remonter jusqu'à lui ni à ses commanditaires ni à personne. Et aussi une nana dont il ne savait rien, dont il ne voulait rien savoir, qu'il avait vue ce soir pour la première fois et qu'il oublierait dès qu'il aurait tourné le coin de la rue. Il se pencha tout de même sur elle, et se fouilla à la recherche de la clé qui permettrait de lui enlever les menottes. Puis il se ravisa. Tout bien pesé, il préférait les lui laisser. Ça donnerait l'occasion aux flics de gamberger. Peut-être même qu'avec un peu de chance ils iraient s'embourber dans l'hypothèse d'un crime sadomaso.

Ce qui ne serait d'ailleurs pas très éloigné de la réalité, étant donné le lieu d'où elle venait... se dit-il aussi.

Il s'éloignait à grands pas dans la nuit, courbé contre le vent qui avait recommencé à siffler, lorsque tout se détraqua à nouveau. Un type lui courait après en lui demandant s'il n'avait pas un téléphone mobile !

Le tueur comprenait assez mal le français. D'origine roumaine, il s'appelait Mircea Badescu et, depuis qu'il était à Paris, il ne parvenait pas à saisir pourquoi les gens se gondolaient quand il leur disait son nom. Il en savait assez, néanmoins, pour saisir que l'autre imbécile qui lui collait au train lui suppliait de lui prêter son portable s'il en avait un.

Il se retourna, serrant dans son poing droit le couteau de chasse.

L'autre se rapprochait, hors d'haleine et les yeux exorbités. Il se nommait Jean-Yves Levert, il avait trente ans, il était employé dans une agence immobilière, domicilié à Sevran, en Seine-Saint-Denis, et il ne savait pas encore qu'il allait payer de sa vie le fait d'être venu ce soir dîner chez des amis qui habitaient en lisière du bois de Boulogne. Il rejoignait sa voiture, stationnée un peu plus loin sur le boulevard Anatole-France, quand il était tombé sur Aurore de Carvelaire atrocement défigurée et baignant dans son sang. Pas une seconde il n'avait établi le moindre rapport entre le petit homme brun qui s'éloignait au milieu des rafales de vent et cette femme qui gisait à terre.

— Il faut appeler la police, n'arrêtait-il pas de répéter. Vous avez un portable ?

Il répéta aussi à plusieurs reprises que la batterie du sien était vide.

Puis il ne dit plus rien. Il était assez près du tueur, maintenant, pour voir le sang qui maculait sa veste et sa chemise. Et le long couteau de chasse que l'homme brandissait.

Il stoppa net au milieu du trottoir. Plus ahuri encore qu'horrifié.

L'autre se précipita sur lui à une vitesse stupéfiante, son couteau en avant.

— Mais... fit bêtement Jean-Yves Levert.

La lame visait sa poitrine mais il fit un pas de côté, un tout petit pas, et elle siffla dans le vide.

Le Roumain s'était attendu à tout sauf à devoir affronter un type aussi agile et rapide que lui.

Il ne s'attendait pas non plus à la transformation soudaine de l'inconnu en projectile humain, en obus de chair et de muscles, qui plongea brusquement sur lui et lui balança son poing sur l'arête du nez. Mircea Badescu poussa une exclamation de douleur suivi par un chapelet d'injures qui se bloquèrent au fond de sa gorge, assailli qu'il était par un nouveau déluge de coups frénétiques qui s'abattaient sur lui. Il sentit les os de sa pommette gauche qui éclataient et lâcha un nouveau hurlement. D'autres coups le firent encore reculer. Puis il bascula et alla valser sur les pavés, que sa tête heurta durement.

À moitié étourdi, il trouva pourtant assez d'énergie pour se relever. Et encaissa aussitôt un direct à la base du cou qui rata de peu sa carotide. Trois fois, il parvint à éviter le poing redoutable de son adversaire, qui voltigeait autour de lui, cherchant les endroits vulnérables, la fontanelle, les orbites, le menton, le creux de l'estomac ou le bas-ventre.

La quatrième fois, la main du jeune agent immobilier, rabattue en arc de cercle, vint frapper du tranchant ses vertèbres cervicales. Le tueur se sentit envahi d'une violente nausée. De nouveau, la douleur irradiait en lui. Le sang lui battait les tempes. Il vacilla. Déjà, l'autre revenait à l'attaque, cherchant à le cueillir au menton.

Dans un semi brouillard, il réalisa que ce type déchaîné devait être champion de karaté et que, si ça continuait, il allait se faire massacrer. Entre deux esquives, il parvint à recouvrer suffisamment de sang-froid pour affermir sa main droite autour du manche du couteau de chasse. Mais ce diable d'homme était encore revenu à la charge et le martelait de ses poings ; il avait l'impression d'être bombardé par des blocs de béton. Alors, il se dit qu'il n'avait plus le choix et lança le bras en avant.

Ruisselant de sueur, Jean-Yves Levert ressentit à cet instant une violente douleur qui lui traversa la poitrine, mais il continua encore à taper pendant près d'une minute. Puis la douleur fut la plus forte. Elle naissait sous son sein gauche et irradiait dans tout son torse. Bientôt un vertige l'envahit. Il baissa les yeux et découvrit, sortant de sa poitrine, le manche sombre du couteau dont la lame était entièrement enfoncée en lui.

Il ouvrit la bouche.

— Mais je... commença-t-il.

Et il s'effondra sur le dos. Son visage était livide et ses yeux grands ouverts. Une mousse rose lui perlait aux commissures des lèvres. Il ne respirait déjà presque plus que par saccades désordonnées. Il voulut encore dire quelque chose. Puis il mourut.

Mircea Badescu attendit encore quelques instants, histoire de s'assurer que ce fou furieux était bien mort. Puis il tourna les talons et se mit à marcher, dans la nuit, en direction de l'avenue de la porte d'Auteuil.

À un moment, au coin de la rue Gambetta, il passa dans une zone violemment éclairée et s'y arrêta quelques instants parce que le feu était au vert.

Puis il repartit. Mais il était demeuré immobile assez longtemps pour être observé avec attention par une prostituée qui se faisait appeler Léna de Gracia.

Elle avait été alertée par les cris de Jean-Yves Levert quand il courait derrière le tueur. Et, si elle n'avait rien vu de l'assassinat d'Aurore de Carvelaire, elle s'était au contraire trouvée aux premières loges quand Mircea Badescu avait massacré le jeune agent immobilier. Ensuite, planquée dans un porche d'immeuble, elle avait regardé passer le tueur.

Dans une autre vie, Léna de Gracia s'était appelée Antonio et avait été physionomiste dans des boîtes de nuit de Porto Alegre. Rien ne lui échappait d'un visage ni d'une silhouette. Les traits de Mircea Badescu s'étaient donc gravés dans son esprit d'une manière indélébile.

Dix minutes plus tard, des hommes de la brigade criminelle alertés par un autre témoin, une riveraine qui rentrait chez elle et qui avait découvert les deux cadavres, rappliquaient boulevard Anatole-France. Léna de Gracia, après une brève hésitation, décida de se faire connaître des policiers et de leur livrer

le signalement du tueur.

Elle leur en fit une description si précise qu'ils auraient pu, sur-le-champ, en dresser le portrait-robot.

Mais c'est à l'Institut médico-légal, quelques heures plus tard, que les enquêteurs de la brigade criminelle devaient avoir la surprise de leur vie en apprenant de la bouche du médecin légiste que l'une des victimes du tueur encore inconnu, celle que l'on avait retrouvée menottée, portait sur elle, au moment de sa mort, un objet des plus insolites.

Un godemiché enfoncé profondément à l'endroit où hommes et femmes présentent la même particularité physique.

Quelques instants, cette révélation leur coupa la parole et les rendit pensifs.

Il y avait de quoi.

Surtout quand on savait que la personne en question s'appelait Aurore de Carvelaire et qu'elle était l'épouse d'un homme politique dont le programme tenait en deux maîtres-mots : Ordre et Vertu.

Du coup l'affaire, déjà spectaculaire par elle-même, prenait de toutes autres dimensions.

CHAPITRE III



La fille était magnifique, même si elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour avoir encore plus l'air d'une pute qu'elle ne l'était réellement.

Grande, avec d'épais cheveux frisés et blond platine, elle souriait de toutes ses dents, écartant des lèvres charnues dont le maquillage soulignait outrageusement la sensualité.

Au premier coup de sonnette, elle s'était précipitée pour ouvrir et son visage s'était tout de suite éclairé. Il faut dire que le client qui venait d'apparaître était du genre à ne pas avoir besoin de payer pour s'offrir tous les massages possibles et imaginables, asiatiques, africains et autres. Athlétique, cheveux noirs bouclés, yeux de braise et épaules trapézoïdales, on se demandait vraiment pourquoi son regard s'était posé sur une de ces innombrables petites annonces qu'on trouve dans les journaux gratuits. Celle-là était libellée ainsi :

Sophie, Natacha, Léa, Chloé, Maïa et les autres vous attendent au *Théodora Hammam Club*.

Une heure de détente et de sensualité !

Découvrez l'art subtil du massage thaï ! Body-body, exploration des points sensibles, découvertes sensationnelles à deux, quatre, six mains ou plus !

Le *Théodora Hammam Club* n'était vraiment pas facile à trouver, mais on n'était pas déçu quand on le découvrait enfin, c'est la première chose qu'avait dit le client quand elle avait ouvert. C'était, au fin fond de la banlieue parisienne, au cœur de la zone industrielle de Champigny, en lisière de Villiers-sur-Marne, un bâtiment bas en préfabriqué cerné par des magasins Tousalon, Mobalpa, Monsieur Meuble et autres Mondial Discount. Le *Théodora Hammam Club* proprement dit était tout au bout du bâtiment en préfabriqué, au numéro 82 de la rue de la Baltique. Un nom approprié au temps polaire qu'il faisait, ce matin-là, et au vent qui continuait à souffler en rafales, chassant à toute allure à travers le ciel de grosses nuées de très mauvais aloi et couleur de plomb.

— Entre vite, avait dit la blonde platinée, le tutoyant d'office.

Pratiquement nue, plus nue que nue, savamment déshabillée dans une guêpière noire lacée par-devant qui soutenait ses seins plutôt qu'elle ne les cachait, elle avait gardé des bas noirs et des jarretelles de même couleur. Quant à sa culotte en dentelle blanche, elle était quasi transparente. Grâce à quoi on pouvait vérifier, s'il y avait jamais eu le moindre doute, qu'il s'agissait d'une fausse blonde. Avec même une superbe toison brune, dense comme du crin, une fourrure luisante, épilée dans la longueur pour pouvoir porter les slips de bain les plus échancrés.

La porte refermée, on était dans un autre monde. Tiède, intime, chaleureux. Tapisseries de velours rouge sombre sur les murs de l'entrée et du

couloir. Lueurs sourdes des lanternes chinoises posées sur des meubles bas. Musique lente et ondulante de flûte indienne.

— Natacha ? interrogea le client.

Au téléphone, son interlocutrice lui avait dit s'appeler Natacha, mais sa réponse avait fusé avec une seconde d'hésitation, une brève seconde mais suffisamment longue pour qu'il se rende compte qu'elle aurait pu aussi bien dire n'importe quel autre prénom. Elle avait d'ailleurs tout de suite embrayé sur un tas de trucs roucoulants comme en lâchent les filles qui turbinent par l'intermédiaire des services téléphoniques de rencontres galantes.

Plus concrètement, au-delà de ses déclarations enflammées et de son désir déclaré de faire plein de chose avec lui, elle demandait deux cents euros, soit 1311,91 francs du temps jadis, pour une demi-heure en tête à tête. Une prestation qui pouvait doubler et même tripler pour des pratiques sadomasochistes. Quant aux découvertes sensationnelles à quatre ou six mains, il fallait compter entre trois cents et six cents euros.

Avant même de répondre à la question du nouveau venu, elle l'avait attrapé par le cou, l'entourant de ses beaux bras nus, effleurant ses lèvres, pressant contre lui ses seins ondulants, et elle lui avait murmuré à l'oreille :

— Je m'appelle comme tu veux, chéri. Sophie, Natacha, Léa, Chloé, Maïa...

Ce n'était pas la fille contrariante, en somme...

Puis elle l'avait entraîné dans une des chambres du fond, tout au bout du couloir. Les murs étaient recouverts de tissu rose, la lumière y était tamisée et une table de massage en cuir rouge recouverte d'une serviette de bain en tissu éponge trônait au milieu de la pièce. Au fond, la porte entrouverte baillait sur une minuscule salle de douche. Une petite fenêtre devait donner sur un parking, à l'arrière du bâtiment.

Tandis qu'ils traversaient le couloir, ils avaient croisé deux autres filles. L'une était une superbe Maghrébine presque totalement nue, hormis un string blanc. L'autre était une Noire et elle se trouvait, elle, dans le plus simple appareil.

— Il n'y a pas d'Asiatiques, ici ? avait interrogé le client.

La blonde platinée avait haussé les épaules.

— Tu sais, le massage thaïlandais et le body-body, on le fait aussi bien qu'elles !

Elle avait ajouté en refermant la porte que les filles d'origine asiatique travaillaient plutôt dans des appartements privés à destination exclusive de clients asiatiques eux aussi.

Mais ça, le grand client brun aux cheveux bouclés le savait déjà.

La lueur rose qui filtrait d'un petit abat-jour, à la tête de la table de massage, ourlait la silhouette de la blonde d'une lumière très douce.

Elle l'avait fait payer d'avance. Une demi-heure d'abord de tête à tête, puis une « découverte sensationnelle » à quatre mains. Ensuite, elle lui avait demandé de se déshabiller et de s'allonger sur la table de massage.

Nu comme un ver maintenant, étendu à plat ventre, il se laissait aller. Ce que lui faisait la fille, après lui avoir enduit le corps d'huile d'amandes douces, n'était pas désagréable, mais ça ne valait certainement pas le nombre faramineux d'euros qu'elle lui avait fait cracher.

Comme prévu, ça sentait l'arnaque, et ça aussi il le savait d'avance.

D'une voix tout sucre et tout miel, elle lui demanda de se retourner. Il obéit. Elle l'enduisit encore d'huile d'amandes douces. Ses mains allaient et venaient avec agilité. Bientôt il se retrouva en érection. Parfaitement droit et dur. Mais elle semblait ne pas s'en apercevoir, virevoltant des mains tout en parvenant à éviter le centre névralgique de l'anatomie de son client. Lequel paraissait au supplice.

Ses attouchements parurent se vouloir plus précis lorsqu'elle s'attaqua à l'intérieur de ses cuisses. Mais, là encore, elle le caressait toujours sans toucher à son membre qui battait éperdument la chamade.

Il y avait un quart d'heure que cette comédie durait lorsqu'elle se décida, d'un geste vif, à ôter son slip transparent, libérant sa luxuriante toison de fausse blonde.

« Enfin ! » se dit le client.

Mais c'était encore de la frime. Elle s'était accroupie au-dessus de lui, jambes écartées, exhibant le beau fruit fendu de son sexe, pourtant elle n'esquissait pas le moindre mouvement pour mettre celui-ci en contact avec l'impressionnante massue de chair qui s'érigait.

Au contraire, elle repoussa rudement la main du client quand il voulut la hasarder jusqu'à son ventre.

— Pas touche, dit-elle d'une voix brutale, presque hargneuse.

L'instant d'après, elle changeait de ton et recommençait à roucouler de son autre voix, sa voix d'hôtesse de l'air, débitant des obscénités en chapelet.

— Laisse faire ta petite femme, elle va te les vider comme jamais on ne te l'a encore fait, disait-elle par exemple.

Et elle se mit à le manipuler d'une main vive et sans chaleur.

De toute évidence, elle escomptait un dénouement rapide. Mais au bout de cinq minutes de va-et-vient manuel, rien ne s'était encore produit. Elle accéléra le rythme. Il comprit qu'elle s'énervait.

— Tu me fais mal, dit-il.

Elle fit semblant de ne pas avoir entendu.

Il ajouta presque timidement :

— Peut-être qu'avec la bouche...

Elle le regarda. Elle avait les yeux qui brillaient. Mais ce n'était pas d'excitation. C'était d'une colère qu'elle arrivait mal à cacher.

— Comme peine-à-jour, siffla-t-elle avec vulgarité, tu te poses un peu là, toi alors !

Il lui fit remarquer qu'elle avait été payée et qu'elle était tenue à une obligation de résultats. D'ailleurs, ajouta-t-il, il n'était que temps de passer à la phase « découverte sensationnelle » à quatre mains.

Elle le regarda de nouveau sans aménité.

— Si tu veux ma bouche ou le quatre mains, il va falloir envisager une rallonge, dit-elle.

Il insista en lui faisant de nouveau observer qu'il avait déjà payé. Il ajouta que de toute façon il n'avait plus de liquide.

— Tu as bien une carte de crédit, non ?

Sans attendre une réponse, elle quitta la table de massage et se dirigea vers le tas de vêtements qu'il avait laissés à terre. Elle se mit à fouiller carrément dedans, à la recherche de son portefeuille.

— Hé, laisse ça tranquille ! fit-il en sautant lui aussi à terre.

Il la repoussa et attrapa ses vêtements. Par gestes rapides il se rhabillait.

— La comédie est terminée, dit-il.

Il avait renfilé son pantalon, sa chemise. Il passa son blouson.

— Rends-moi mon argent, demanda-t-il encore.

— Prends-moi pour une conne, jeta-t-elle, en même temps qu'elle pressait un bouton, juste à côté de l'abat-jour rose.

L'instant d'après, la porte de la chambre s'ouvrait sur un grand type aux cheveux roux noués en catogan et qui brandissait une impressionnante batte de baseball. Il referma la porte et la verrouilla.

— Cet enculé ne veut pas me filer sa carte de crédit, indiqua la blonde en toute simplicité.

On n'était plus du tout dans les massages de charme, le body-body et les « découvertes sensationnelles à quatre mains ».

— Passe-moi ta carte gentiment et tire-toi, gronda le grand type roux.

Il remuait doucement sa batte de base-ball d'avant en arrière comme un balancier.

Le client brun ne paraissait pas outre mesure surpris de ce changement d'atmosphère. Plutôt soulagé, même. Tandis que la blonde, visage brusquement déformé par la haine, glapissait qu'il ferait mieux de filer sa carte de crédit s'il ne voulait pas prendre un coup de batte en pleine tronche, le client, toujours aussi calme, glissa la main dans son blouson de cuir comme pour y prendre ce qui lui était réclamé si gentiment.

Quand sa main ressortit de sous le blouson, ce n'était pas son portefeuille

qu'il tenait mais une plaque barrée de tricolore.

Une plaque de police.

— Ça vous dit quelque chose ? interrogea-t-il.

— Fumier ! siffla la blonde.

— Ordure ! fit en écho le type roux.

Insensible à ces compliments, l'homme brun prononça :

— Vous êtes en état d'arrestation.

Et il se tourna vers le type roux :

— Toi tu as intérêt à lâcher ça, dit-il en montrant la batte de base-ball.

— Provocation policière ! glapit la fille. J'ai un avocat ! Quand il saura que tu voulais que je te suce, il...

Le grand flic brun la coupa.

— Je te signale que là-dessous, dit-il en montrant son blouson, il y a un micro-émetteur qui retransmet en direct tout ce qui se passe ici à des collègues installés dehors. Votre petit bordel est cerné, ce serait bête d'essayer de résister. Enfin je dis ça pour vous...

Le roux paraissait tétanisé. Il se décida à lâcher sa batte de base-ball. Elle tomba à terre en faisant un bruit mat. Presque aussitôt, on entendit le bruit d'une cavalcade dans le couloir du *Théodora Hammam Club* ainsi que des cris. La cavalcade, c'était celle des policiers du commissariat de Champigny qui investissaient les lieux, flanqués du capitaine de police Aimé Brichot. Les cris, c'étaient ceux des filles plus ou moins nues que les flics découvraient avec des clients en ouvrant successivement les portes des chambres.

La fausse blonde et le type roux étaient toujours tétanisés. Tandis que deux policiers enfonçaient la porte de la chambre, leur soi-disant client ramassa la batte de base-ball. Alors, comprenant que c'était fini de frimer en Marilyn de supermarchés, la fille arracha sa perruque platinée. Dessous, elle avait des cheveux courts et châtain foncé coupés à la garçonne. Elle était d'ailleurs bien plus jolie comme ça, mais évidemment elle faisait beaucoup moins pute.

Il y eut deux clic-clac rapides et elle et son complice se retrouvèrent avec des jolis bracelets métalliques autour des poignets. L'opération n'avait pas duré plus d'une minute. Tout était déjà terminé.

— Ça me fait mal, gémit la blonde, dont la guêpière, les bas et l'exhibition pubienne avaient à présent quelque chose de saugrenu.

— C'est pas fait pour faire du bien, souffla doucement le commandant de police Boris Corentin en allumant une Gitane blonde.

Il alla tout de même chercher dans la salle de douche un peignoir qu'il avait repéré tout à l'heure et le tendit à la fille.

— Mets ça, dit-il presque gentiment.

Puis il réalisa qu'avec ses menottes elle ne pouvait pas s'habiller. Il les lui déverrouilla. Quand elle eut passé le peignoir, il les referma à nouveau sur ses poignets.

— Au fait, tu t'appelles comment ? interrogea-t-il.

— Sylvette, dit-elle piteusement. Sylvette Davergue.

— Et qui est le patron ? interrogea Corentin.

Elle eut un geste du menton.

— Lui, dit-elle en désignant le type roux.

— Ah bon ? Et alors Théodora c'est qui ?

— Quelle Théodora ?

— Celle du *Hammam Club* ?

Sylvette Davergue haussa les épaules.

— Théodora n'existe pas. Théodora était une impératrice de Byzance. C'était juste un nom comme ça, pour faire joli. Je l'avais choisi parce qu'avant d'être l'épouse de l'empereur Justinien on raconte que Théodora était pute...

Elle leva vers Boris Corentin des yeux un peu embués.

— Avant de me recycler dans le massage, j'ai fait des études d'histoire, dit-elle comme pour s'excuser.

Corentin grimaça.

— Tu aurais dû continuer.

— Ça ne rapportait pas.

Aimé Brichot venait d'apparaître.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il à Boris. On embarque tout le monde pour interrogatoire ?

— Oui. Pour les gardes à vue, on verra là-bas.

L'ex-blonde devint tout à coup très pâle.

— Qu'est-ce qu'on risque ? balbutia-t-elle.

Boris Corentin fit mine de réfléchir.

— Aucune jurisprudence n'existe pour l'instant, finit-il par lâcher, et chaque tribunal a ses critères. Dernièrement, la directrice d'un salon de massage du Haut-Rhin a été condamnée par le tribunal correctionnel de Mulhouse à un an de prison avec sursis, mise à l'épreuve de trois ans et interdiction d'exploiter un établissement accueillant du public.

Il tira une bouffée de sa Gitane blonde.

— La peine normalement encourue pour proxénétisme aggravé est de dix ans et cinq millions de francs d'amende, soit plus de sept cent mille euros. Article 225-10 du code pénal.

La fausse blonde se mordait les lèvres. Il ajouta :

— Mais le schéma classique c'est dix ans encourus, trois ans requis, un an prononcé et six mois effectués.

Dans le silence qui s'installa alors, il soupira, savourant le sentiment du devoir accompli et l'espèce de paix que lui procurait toujours la fin d'une enquête.

Tout avait commencé par des petites annonces dans des journaux gratuits et surtout par quelques plaintes de clients dévalisés de tout ce qu'ils possédaient, argent liquide et cartes de crédit.

À l'évidence, pour une plainte enregistrée, il devait y avoir eu cinquante autres arnaques dont les victimes avaient préféré se taire. La plupart parce qu'il s'agissait de types mariés, par crainte du scandale, par peur du ridicule. Mais d'autres, en revanche, plus libres de leurs mouvements sans doute, avaient porté plainte. Jusqu'au jour où les dossiers, à force de s'accumuler, avaient formé une telle montagne qu'on s'était décidé en haut lieu à envoyer des policiers mettre leur nez dans ces « instituts de massage » très spéciaux où aucune fille n'avait de diplôme de masseuse, bien entendu, et qui abritaient tout simplement des maisons de prostitution à peine camouflées.

On avait donc mis des policiers sur cette affaire, mais pas n'importe lesquels. On avait choisi des as, des vedettes, des surdoués. Et quand on parlait de surdoués au 36 quai des Orfèvres, tout le monde savait qu'il s'agissait d'un synonyme pour Boris Corentin et Aimé Brichot, les deux stars des Affaires Recommandées, la section reine de la BSP (Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme), autrement dit la section à coups durs et à enquêtes tordues de la Brigade Mondaine. Le top du top en quelque sorte.

L'affaire avait des dimensions impressionnantes, en effet. Des salons de massage ouvraient un peu partout dans l'Hexagone et des tas de filles généralement originaires d'Afrique du Nord ou des DOM-TOM, qui racolaient avant dans la rue, y offraient leurs services. Des services coûteux, entre parenthèses. Les prétendues masseuses se faisaient payer au minimum cent cinquante euros pour une demi-heure. Elles touchaient généralement un salaire fixe, plus des primes selon leur activité. Résultat pour une fille qui se débrouillait bien : environ deux mille trois cents euros par mois. Non déclarés, bien sûr. C'était tout de même plus avantageux que de galérer dans la rue, notamment sur les boulevards des Maréchaux, où la concurrence était rude aujourd'hui avec les kyrielles de tapineuses originaires des Balkans ou d'Afrique noire qui se faisaient payer vingt-cinq euros pour trois minutes de gâterie buccale.

Le client aussi y trouvait son compte dans la mesure où « l'aventure » n'avait pas le côté glauque d'un accouplement à la sauvette sur le siège arrière d'une voiture dans une allée du bois de Vincennes. Sauf que les arnaques pullulaient. Certes, elles ne prenaient pas toujours les dimensions de ce qui se passait au *Théodora Hammam Club*, mais elles y ressemblaient de très près.

On faisait miroiter au client monts et merveilles et, au bout de vingt

minutes, quand il n'avait toujours rien obtenu de « concret », on lui demandait une rallonge substantielle ou, s'il était à court de liquide, on exigeait qu'il revînt un peu plus tard avec sa carte de crédit. En jouant sur la culpabilité des types et leur réticence à assumer ce genre d'escroquerie, l'arnaque pouvait continuer ainsi pendant un certain temps. À la limite du proxénétisme, bien sûr, donc très difficilement condamnable : car, pour qu'il y ait proxénétisme, il faut établir l'activité de prostitution, définie comme une relation sexuelle rémunérée. Mais où commence la relation sexuelle ? Quand il y a pénétration, pas de problème. Mais quand les pratiques tournent autour de gestes sensuels et suggestifs avec une fille plus ou moins nue ? C'est alors le brouillard total et les affaires sont laissées à l'appréciation des tribunaux. Qui jugent plus ou moins au petit bonheur la chance...

Boris Corentin se tourna vers celui qui était son coéquipier, en même temps que son meilleur ami, depuis des années.

— Tout est prêt ? demanda-t-il.

— Prêt, opina Aimé Brichot. Les collègues ont embarqué les filles. Il ne reste plus que ces deux-là.

Il montrait Sylvette Davergue et le patron du *Théodora Hammam Club*. Qui faisaient des mines de trois kilomètres de long.

— Eh bien on y va, fit Boris en les invitant à les suivre.

Sur le seuil de la chambre, Brichot arrêta Corentin.

— Je viens de trouver sur mon portable un message de Sylvaine, fit-il, évoquant Sylvaine Morland, la secrétaire de Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef de la Brigade Mondaine, leur patron à tous les deux. Il paraît que Baba veut nous voir au plus vite.

Il murmura plus bas :

— À propos d'une affaire qui pue, a-t-il même précisé.

Boris soupira. Dans leur branche d'activité, il était rare que les affaires sentent la rose...

CHAPITRE IV



En arrivant au pied de l'escalier, 36 quai des Orfèvres, Boris Corentin observa un temps d'arrêt. Pas parce qu'il était fatigué. Pour se préparer au choc.

— On y va, soupira-t-il ensuite.

Une minute plus tard, il était dans l'antichambre du bureau directorial, couvé du regard par Sylvaine Morland, la secrétaire de Charlie Badolini. Au passage, Boris envoya un léger baiser à la jeune femme, histoire de lui rappeler qu'il se souvenait parfaitement des quelques nuits qu'ils avaient passées ensemble, il y avait pourtant déjà un certain temps. Et de lui faire comprendre qu'il n'était pas contre la perspective de remettre ça à la première occasion.

Sylvette baissa les yeux. Un peu rougissante.

— Monsieur le commissaire divisionnaire vous attend, lâcha-t-elle en faisant un gros effort pour mettre le plus de neutralité possible dans sa voix.

Boris retint sa respiration puis frappa à la double porte capitonnée derrière laquelle résonnait la toux sèche de grand fumeur de Badolini. Dès que celui-ci lui eut crié d'entrer, il poussa la porte.

— Corentin, attaqua aussitôt le chef de la Brigade Mondaine dès qu'il vit apparaître la haute silhouette athlétique de son flic préféré, comme vous vous en doutez, il y a un sale dossier qui nous tombe dessus ! Et de très haut ! Ministère de l'Intérieur, préfet de Police... enfin, vous connaissez le circuit.

Le bureau de Badolini flottait dans un brouillard à découper à la hache. Le tabagisme du patron ne s'arrangeait pas. Son cendrier était déjà rempli de

cadavres de Job Spéciales, les cigarettes corses ultra fortes qu'il se faisait envoyer par cartouches entières via les bons offices de collègues de l'île de Beauté. Des formes émergeaient de cette brume nicotinisée : deux fauteuils et le bureau Empire du Mobilier National, une vieille chaise de repos en tubulures d'acier et, bien sûr, le patron lui-même, dont le buste maigre apparaissait derrière son bureau, indistinct, tel celui d'une divinité environnée de vapeurs d'encens.

Boris rebroussa sa courte chevelure noire trempée de pluie. Depuis un quart d'heure, un véritable déluge s'était abattu sur Paris, propulsé par un vent qui avait de plus en plus des allures d'ouragan.

— De quoi s'agit-il, patron ? interrogea-t-il.

Badolini alluma une nouvelle Job Spéciale. Boris l'imita, sortant d'une poche de son blouson un paquet de Gitanes blondes.

— D'un truc énorme qui s'est passé la nuit dernière et sur lequel les médias vont se jeter comme des chacals ! Je vois déjà les gros titres de demain !

À ce moment, on frappa à la porte. Badolini cria d'entrer. La silhouette familière d'Aimé Brichot avec sa calvitie, sa moustache blonde en brosse et ses lunettes de myope apparut dans l'entrebâillement.

— Désolé, murmura-t-il, mais j'étais en train de mettre au courant Rabert et Tardet...

Il évoquait l'autre équipe de policiers des Affaires Recommandées. À vrai dire, Boris et Aimé n'avaient pas été trop fâchés de devoir confier la suite des opérations, en ce qui concernait l'affaire des salons de massage, à leurs collègues. Les arrestations réalisées, qu'est-ce qui les attendait maintenant ? La paperasse, les rapports de synthèse, bref la routine administrative qui suit toutes les enquêtes, c'est-à-dire rien de bien grisant, il fallait bien le reconnaître.

— Asseyez-vous, jeta le chef de la Brigade Mondaine à Aimé Brichot. J'étais en train de commencer à parler à Corentin de la mort de M^{me} de Carvelaire...

Boris sursauta imperceptiblement.

— De Carvelaire ? Vous avez bien dit de Carvelaire ? Comme le fondateur du Mouvement pour la Défense...

— ... des Valeurs Fondamentales, acheva Badolini, regardant admirativement Boris Corentin dont il avait toujours envié la légendaire mémoire. Il s'agit bien d'Aurore de Carvelaire, l'épouse de Xavier-Amédée du même nom. On le prétend ministrable si, comme le prévoient les sondages, les prochaines élections législatives provoquent à la Chambre l'arrivée d'une nouvelle majorité. Une nouvelle majorité où le Mouvement de de Carvelaire risque bien de se retrouver en position de force, sinon d'arbitre.

Boris rêva un instant, essayant de se souvenir de ce qu'il savait du fondateur du MDVF. Un pur produit de la technocratie française. Inspecteur des finances, gestionnaire de plusieurs entreprises, directeur de cabinet de trois ministres, présentement P-DG d'une des plus grosses compagnies d'assurances d'Europe, il était aussi, de par sa famille d'industriels du Nord, l'héritier d'une énorme fortune. Hôtel particulier à Montmartre. Villas dans le Midi et en Sardaigne. Chalet à Saint-Moritz. On le disait aussi à la tête d'une collection de tableaux hollandais du XVII^e siècle absolument fabuleuse.

En bref il était riche à en crever. Mais une seule chose l'intéressait : la politique. Et son programme politique. Qui se résumait à deux mots devenus slogan : Ordre et Vertu.

En ces temps d'insécurité, ses discours contre la décadence des mœurs faisaient fureur et il était bien possible, en effet, que son parti crée la surprise aux prochaines élections.

Badolini effleura le dossier qu'il avait devant lui, sur son bureau.

— Il y a là-dedans des photos terribles, soupira-t-il. Des photos d'Aurore de Carvelaire...

Il tapa du plat de la main sur le dossier.

— Des photos que personne ne verra jamais en dehors de nous, reprit-il. Des photos capables de changer la face des choses et le cours des événements politiques si elles étaient connues, mais nous ne sommes pas là pour influencer sur la vie politique, nous sommes là pour rechercher des criminels...

Il reprit son souffle. Puis il résuma l'affaire telle qu'elle se présentait. D'abord la découverte, la nuit dernière, du cadavre de M^{me} de Carvelaire dans une rue de Boulogne. Celle aussi d'un autre homme poignardé, un certain Jean-Yves Levert, dont on ne savait pas grand-chose. Quel lien y avait-il entre la jeune femme et ce Levert ? Mystère et boule de gomme. Il s'attarda ensuite sur les circonstances de la mort d'Aurore de Carvelaire et sur la façon sauvage dont elle avait été tuée. L'autopsie parlait d'un coup de poignard dans l'œil droit qui avait atteint son cerveau. Jean-Yves Levert, pour sa part, avait été touché en plein cœur.

— Mais le plus spectaculaire est encore ailleurs, fit Badolini.

Il avala quelques bouffées de nicotine.

— Le plus spectaculaire, c'est ce que le médecin légiste a trouvé lorsqu'il a déshabillé la victime pour autopsier son cadavre...

Et il évoqua le godemiché que la femme du fondateur du MDVF portait profondément enfoncé dans le chemin de ses reins.

Il y eut un silence. Tous trois se regardaient. Assis côte à côte dans leur fauteuil Empire, le commandant de police Boris Corentin, un mètre quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-cinq kilos de muscles, et le capitaine de police Aimé Brichot, coéquipier du premier depuis la nuit des temps, chauve comme un

œuf, moustache blonde en brosse et lunettes de myope. Face à eux, Charlie Badolini qui continuait à tirer comme un forcené sur sa cigarette.

Boris réfléchit.

— On dirait un truc sadomaso, dit-il enfin.

Badolini feuilleta rapidement le dossier qu'il avait devant lui.

— En effet, acquiesça-t-il. Et vous avouerez que ça la fiche assez mal quand on est l'épouse de M. Ordre-et-Vertu...

Car c'était ainsi que certains médias avaient baptisé le marquis de Carvelaire. D'autres l'appelaient plus sobrement M. Propre.

— Il est au courant de ce que... de ce qu'on a trouvé sur elle ? interrogea Brichot.

— Oui, fit le patron de la Brigade Mondaine. Dès qu'il a été prévenu, il est accouru à l'Institut médico-légal et il a exigé toute la vérité. Il est convaincu que c'est un attentat politique, qu'on a voulu l'atteindre, lui, à travers le meurtre de sa femme. Il est également persuadé qu'elle ne portait pas ce... ce machin de son plein gré... qu'on l'a obligée à le mettre, d'une façon ou d'une autre... ou encore qu'on le lui a mis après l'avoir tuée... Pour lui nuire à lui...

De l'index, Brichot releva ses lunettes sur l'arête de son nez.

— L'autopsie a-t-elle pu déterminer si elle avait subi des violences sexuelles ?

Badolini esquissa une moue.

— Elle a eu des rapports sexuels peu avant de mourir, en effet, et c'est une certitude. Mais a-t-elle été violée ou non ? Mystère.

Il réfléchit.

— Le vol ne semble pas pouvoir être retenu comme motif du crime. M^{me} de Carvelaire portait sur elle des bijoux de valeur qui ne lui ont pas été dérobés.

Il toussota.

— En revanche, elle était menottée, ce qui aurait tendance à conforter la piste sadomaso. Ah, j'oubliais : on a retrouvé une arme dans la Mercedes de la victime. Un Colt Government calibre 45. Bien entendu il est déjà au labo, et si on peut en tirer quelque chose...

Boris avala nerveusement une bouffée de sa Gitane blonde.

— La Criminelle a l'affaire en main, je suppose ?

Badolini grilla d'une aspiration un tiers de sa Job Spéciale.

— Oui. Mais en haut lieu on tient à mettre le paquet sur cette affaire. Et à arrêter le tueur le plus vite possible. Alors on a pensé à vous. Rançon du succès, que voulez-vous...

Bien entendu, à la PJ comme au ministère de l'Intérieur, on avait donné

des consignes pour maintenir un black-out complet vis-à-vis des médias en ce qui concernait la présence de l'« objet incongru » dans le corps de M^{me} de Carvelaire.

Ça durerait ce que ça durerait, il ne fallait pas rêver, mais ça ferait toujours quelques jours de gagnés pour les enquêteurs.

Sur le cuir fauve de son bureau, Badolini fit glisser vers Boris et Aimé le dossier du crime de Boulogne-Billancourt.

Boris l'ouvrit, surmontant sa répugnance, et examina la série de photos du cadavre de la jeune femme.

— À voir le système assez compliqué de courroies qui retenait le godemiché autour de la taille et entre les cuisses de la victime, je doute qu'on l'ait installé après sa mort. Le crime a eu lieu en pleine rue, n'est-ce pas ? Or un tel dispositif demande du temps. Et, de toute évidence, le tueur n'en avait pas.

Il se cala entre les accoudoirs de son fauteuil.

— Conclusion, M^{me} de Carvelaire avait une existence parallèle qu'ignorait son mari. Conclusion provisoire, bien entendu.

Brichot jouait de l'index dans sa moustache.

— Il va falloir essayer de « faire parler » ce godemiché, dit-il. Et de voir auprès des sadomasos de notre connaissance si l'engin leur dit quelque chose...

Boris hocha la tête.

— On n'en est pas là, murmura-t-il. De toute façon, pour le moment, on va commencer par enquêter sur les victimes. Il y a aussi ce type, Jean-Yves Levert...

Il regarda Badolini.

— Mais je propose que l'on démarre par la femme de de Carvelaire et qu'ensuite seulement, on s'occupera de l'autre victime...

Badolini toussota.

— Les enjeux de cette affaire sont gigantesques, inutile de vous le dire. Et totalement politiques, bien entendu, même si la malheureuse a été tuée pour une toute autre raison. D'où l'intérêt que prennent à l'enquête certains services, notamment les hommes des RG ou ceux du SDECE...

Il renifla.

— C'est une morte qui intéresse énormément de monde.

Boris referma le dossier pour échapper à la vision des photos d'Aurore de Carvelaire.

— Au fait, on ne sait rien sur le tueur ? interrogea-t-il.

Badolini remua des mâchoires.

— Mais si. J'allais y venir. Il y a même eu un témoignage extrêmement

précis, celui d'un travelo d'origine brésilienne, un certain... enfin, une certaine Léna de Gracia qui tapinait dans le coin et qui dit l'avoir vu. On a même ébauché, d'après sa description, un premier portrait-robot. Il vaut ce qu'il vaut mais il se trouve dans le dossier que je vous ai remis...

Boris rouvrit le dossier et chercha le document en question. Quand il l'eut trouvé, il l'examina quelques instants, sourcils en accents circonflexes.

— Marrant... fit-il au bout d'un moment.

Il tendit le feuillet à son coéquipier.

— Regarde, Mémé. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Brichot prit le dessin puis, hochant la tête, le rendit à sa flèche avant de laisser tomber :

— Badescu.

Boris sourit.

— Surnommé « Bas-du-cul » ou « Baduc » par les malveillants, complétait-il. Et si ce n'est pas lui c'est son sosie, son frère jumeau, son clone...

— Vous le connaissez ? jeta Badolini, buste en avant.

— Plutôt ! fit Boris.

Ce portrait, développa-t-il, était criant de vérité. Même front bas, mêmes sourcils noirs en broussaille, même nez mince, mêmes oreilles dont les lobes étaient curieusement retroussés vers le haut. Ne manquait même pas le gros grain de beauté de Mircea Badescu, sur la tempe gauche.

— La seule chose qui m'étonne, continua-t-il, c'est qu'il soit passé à l'acte. Jusqu'ici, du moins sur le territoire français et à ma connaissance, il n'avait jamais tué. On l'a serré plusieurs fois par le passé parce qu'il organisait des soirées un peu spéciales à l'intention de riches étrangers, du genre à avoir les poches bourrées de pétrodollars si vous voyez ce que je veux dire... Mais de là à se transformer en assassin...

Il ferma à demi les yeux et récita comme s'il avait une fiche devant lui :

— Mircea Badescu, sujet roumano-hongrois. La trentaine. Débarqué à Paris il y a cinq ou six ans. À réussi à y obtenir on ne sait trop comment le statut de réfugié politique, tout à fait abusif dans son cas. À vécu de combines tordues, d'escroqueries, de trafics divers. Sans profession.

Il referma le dossier et se leva.

— Vous êtes vraiment sûr que c'est lui ? interrogea Badolini.

— Pas le moindre doute, firent en chœur Brichot et Corentin.

Boris ajouta qu'ils allaient commencer par lui et essayer de le retrouver au plus vite. Ça ne devrait pas être trop difficile. Si ses souvenirs étaient bons, Mircea Badescu, ces derniers temps, avait fréquenté de très près deux vieilles connaissances à lui. Il disait « vieilles connaissances », mais les deux personnes auxquelles il pensait ne devaient pourtant pas additionner, à elles

deux, un demi-siècle...

Brichot s'était levé aussi. Une fois de plus, pour lui et Boris, la chasse recommençait. La chasse au fauve. À la bête enragée.

— On vous ramènera son scalp, je vous le promets, patron, grinça encore Corentin entre ses dents. On va le découvrir, je vous le jure, et le mettre hors d'état de nuire.

Mentalement, Aimé Brichot et lui croisèrent les doigts.

CHAPITRE V



Pour Frankie Bordoni, ex-photographe, ex-paparazzi au magazine *C'est par là !*, les choses recommençaient exactement comme le premier soir, huit jours auparavant, quand ce type à la grosse bouche tombante et aux petits yeux fureteurs s'était approché de lui, dans les salons confortables et ouatés du bar du *Lutetia*, rue de Sèvres, où il était en train de noyer ses déconvenues à coups de verres de gin. Sans eau mais avec beaucoup de glaçons.

Viré, liquidé, anéanti, il était, Frankie, ce soir-là, après avoir été littéralement chassé à coups de pied dans les fesses des locaux ultra-modernes de *C'est par là !* par Bazaille, le chef des informations du magazine...

Balancé en cinq minutes ! Carbonisé !

Et tout ça parce qu'il avait raté les photos de J-G Prazer, le célébritissime

joueur de football américain, une star internationale, un Noir gigantesque d'un mètre quatre-vingt-quinze pour cent quinze kilos, âgé de quarante-six ans, l'un des champions les plus populaires des Etats-Unis, un type dont même trois inculpations pour viol n'avaient pas réussi à détruire la réputation !

J-G Prazer ! Plus qu'un champion. Un symbole. L'incarnation même du rêve américain. Né dans un ghetto noir de San Francisco. Remarqué très jeune pour ses talents sportifs. Devenu en quelques années la vedette incontestée de l'équipe de foot de Buffalo. Adulé par le public. Marié successivement avec quatre beautés blondes qui n'avaient jamais plus de dix-huit ans au moment des noces et pas plus de vingt-deux lors du divorce. Propriétaire d'une villa de cinq millions de dollars en Californie et d'un ranch au Texas évalué à deux millions.

Un des rois du monde, en somme.

L'affaire avait été pourtant menée de main de maître et Franckie, même en examinant à la loupe le déroulé des opérations, ne pouvait pas se faire le moindre reproche. Apprenant que J-G Prazer se trouvait en France, sur un yacht ancré dans la baie de Saint-Tropez, Bazaille avait expédié sur le coup le meilleur de ses chasseurs d'images – enfin le meilleur de l'époque ! – avec mission de ramener assez de photos croustillantes pour en tirer une épopée. Aucun problème avec les procès. *C'est par là !* disposait pour ce genre de choses d'un budget quasi illimité.

Franckie Bordonni s'était adjoint pour l'expédition les services d'une blonde de choc, une nommée Vanessa avec des jambes de trois kilomètres de long et des seins comme les pyramides d'Égypte (moins les arêtes...). C'était un reportage qui pouvait facilement rapporter quatre millions et demi d'euros au bas mot. Il en avait promis un à Natacha si elle jouait son rôle comme il fallait.

Et elle l'avait joué, nom d'un chien, elle l'avait joué à la perfection. Elle avait dragué Prazer dès le premier soir, dans un restaurant de la place des Lices, et elle s'était fait illico inviter sur son yacht.

Ce qui s'était passé après, Franckie préférait ne pas trop y penser. Quand il faisait l'amour Prazer avait l'habitude, disait-on, de tabasser quelque peu les filles qui lui tombaient entre les mains. Une manière assez spéciale de prouver son affection. Toujours est-il que Vanessa avait réussi, le troisième jour, à lui faire quitter son bateau et à entraîner le géant noir dans une petite crique déserte qu'ils avaient repérée, Bordonni et elle, préalablement. Bordonni s'y trouvait embusqué derrière une dune et une haie de tamaris avec tous son matos, ses appareils photos et ses téléobjectifs longs comme des lunettes d'astronomie.

Tout était parfait, le ciel était admirablement bleu, la luminosité impeccable, la chaleur presque estivale et la mer éblouissante. Le yacht loué par Prazer se balançait à quelques encablures et le champion était là, sur la plage, avec sa blonde conquête. Oui, tout se déroulait comme un rêve. Prazer

avait dénoué son peignoir et il était apparu nu, gigantesque, une véritable statue de bronze, et dressant vers les deux un membre interminable, couleur chocolat et gros comme un biceps de catcheur.

Franckie en avait eu mal partout pour Vanessa, mais il n'était pas là pour faire du sentiment.

Et la séance avait commencé. D'abord quelques claques, des coups de poing dans la figure de la blonde, des coups de pied aussi. Du tout venant. Un peu d'exercice pour se mettre en train. Franckie mitraillait. Les cliquetis saccadés de ses appareils le berçaient. Quelle douce musique ! À chaque fois, il avait l'impression de voir les billets de banque qui pleuvaient autour de lui.

Puis la fille s'était mise à genoux et, tant bien que mal, elle avait avalé l'énormité du champion.

Puis il l'avait disposée à quatre pattes et avait entrepris de la posséder en levrette.

Puis...

Puis rien.

C'était là, en effet, que le film avait brusquement dérapé et que la belle épopée avait sombré dans le cauchemar.

Bordoni avait eu l'impression que des blocs de parpaing lui dégringolaient sur la figure et il avait perdu connaissance.

Quand il s'était réveillé, il avait la bouche en sang, il lui manquait une dent et son matos de travail gisait autour de lui en petit morceaux. Une fortune transformée en confettis !

Et trois grands types le regardaient calmement. Trois malabars en costumes noirs, cravates noires, lunettes noires et crânes rasés.

Trois Blancs à peine moins impressionnants, comme gabarit, que J-G Prazer lui-même. La garde rapprochée du champion. Ses gorilles.

— Mais... Vous avez tout cassé... J'ai plus rien, avait chevroté bêtement Franckie en songeant à ses appareils photo.

Ils n'avaient pas répondu parce qu'ils étaient Américains et qu'ils ne connaissaient pas un mot de français.

Il était en train d'essayer de se mettre debout quand le cauchemar en personne était arrivé. Prazer soi-même, toujours nu, qui cavalcade dans leur direction à travers les dunes et dont le sexe de cheval se balançait à chaque mouvement, battant alternativement l'une et l'autre de ses cuisses un peu au-dessus du genou.

Franckie Bordoni avait alors eu la peur de sa vie. Il s'était vraiment vu mort, la tête éclatée, la boîte crânienne giclant en petits morceaux comme ses appareils photos.

Le gigantesque champion se précipitait sur lui en grognant avec des grâces de trente-tonnes dont les freins auraient lâché.

Heureusement, les trois gorilles cravatés n'étaient pas seulement là pour le protéger des paparazzis. Ils étaient également payés pour le dissuader de faire de trop grosses conneries. Comme par exemple d'envoyer au cimetière un photographe de presse.

Ils s'étaient donc jetés entre le champion et Franckie. Ils n'avaient pas été trop de trois pour bloquer l'élan de J-G Prazer qui, frustré, crachait de la fumée par les naseaux et raclait furieusement le sol comme un taureau bourré d'amphétamines.

Tandis qu'ils le retenaient tant bien que mal, ils avaient crié à Bordoni de se casser vite fait. Il ne s'était pas fait prier. Au galop, il avait rejoint sa bagnole de location, planqué à un kilomètre de là. Ça l'embêtait un peu de laisser tomber Vanessa mais, dans la débâcle, c'est chacun pour soi.

Ils s'étaient retrouvés quelques heures plus tard à l'aéroport d'Hyères et il s'était platement excusé.

— Mon petit bonhomme, avait-il dit, je t'ai entraînée dans une sale aventure...

Elle l'avait interrompu. Elle ne lui en voulait pas vraiment, c'étaient les risques du métier et elle en avait vu d'autres.

— De toute façon, avait-elle dit, au moment où il a décidé de te faire la peau, il était en train d'essayer de me sodomiser. Alors tu vois j'ai au moins coupé à ça.

Sur le yacht, avait-elle confié à Franckie, elle avait tout de même trouvé le moyen de chouraver à J-G Prazer une superbe Rolex en or. Elle allait la revendre et lui avait même proposé de partager l'argent. Il avait refusé.

N'empêche qu'ils avaient tout perdu, surtout lui. Et plus encore qu'il ne croyait. En débarquant à la rédaction de *C'est par là !*, dont les locaux ultra-modernes se trouvaient à Issy-les-Moulineaux, juste à côté de l'héliport de Paris, à deux pas du périphérique, Bazaille était déjà au courant de tout. Et il lui avait fait préparer son chèque de licenciement.

Viré, liquidé, anéanti, carbonisé !

Tout le matériel photo lui appartenait et il n'était pas assuré. Et son chèque d'indemnités ne couvrait même pas le tiers des dégâts.

Mais ce n'était pas encore le pire. Le pire, pour Franckie Bordoni, c'est qu'il était joueur. Et qu'il avait perdu au poker, ces derniers temps, des sommes astronomiques. Il ne s'en était pas trop inquiété parce qu'à *C'est par là !* ça marchait du tonnerre et qu'il roulait sur l'or. Et puis il y avait aussi Versilov. Ce bon Arkadi Versilov ! Officiellement promoteur immobilier, mais surtout grand habitué des cercles de jeu, il prêtait tout l'argent dont on avait besoin. Versilov lui avait avancé des sommes importantes. Sept mille euros par-ci, cinq mille par-là. Aujourd'hui, qu'est-ce que Franckie Bordoni lui devait ? Quelque chose comme trente mille euros et des poussières, sans compter les intérêts. Et Franckie ne disposait pas du premier sou pour le

rembourser.

Cela dit, Versilov n'était pas pressé. Il n'était jamais pressé. Un jour, devant Bordoni, il avait éclaté de rire.

— De toute façon, avait-il dit de son air le plus jovial, j'ai mon encaisseur maison quand il y a un problème.

Son encaisseur s'appelait Kherrou mais tout le monde le connaissait sous son surnom : Le Dentiste. Quand on ne payait pas, il utilisait une minuscule perceuse avec laquelle il vous trouait d'abord une dent. Puis une autre si l'argent ne venait toujours pas. Et encore une troisième. Et ainsi de suite. Un vrai film d'horreur. Le tout sans anesthésie, bien entendu.

Le Dentiste était un délicat. Contre les mauvais payeurs, il n'utilisait jamais d'armes à feu, il ne cognait pas non plus, il se contentait de faire enlever le client, de le ligoter sur une chaise et de lui travailler la dentition à la perceuse.

En regagnant le rez-de-chaussée de l'immeuble de *C'est par là !*, Frankie Bordoni avait encore dans les oreilles la voix d'Arkadi Versilov qui gloussait :

— C'est un gars fantastique, ce Kherrou. On peut dire que c'est quelqu'un qui mord dans la vie à belles dents ! D'accord, quelquefois on a l'impression qu'il a une dent contre vous, et même qu'il a la dent dure, mais œil pour œil, dent pour dent, non ?

Il disait aussi qu'endetté ou édenté, il fallait choisir.

Enfin le genre d'humour noir que Franckie détestait tout particulièrement.

La Providence l'avait doté de nerfs aussi solides que des filins d'acier, mais ça ne suffisait pas à résoudre le problème. S'il ne voulait pas avoir à faire à Kherrou, il lui fallait du fric.

Et vite. Très vite.

D'un pas incertain, il avait retraversé le grand hall dallé de marbre blanc de *C'est par là !* Juste au moment où un grand type brun armé d'une barre de fer commençait à massacrer le décor, les plantes vertes, les vitrages, les bureaux des standardistes. Frankie le reconnut aussitôt : c'était un présentateur en vogue de la télé dont la compagne régulière, Fiona, un top-model, avait été surprise par les photographes du magazine sortant d'un hôtel des Champs-Élysées amoureusement enlacée à un champion de tennis australien.

Le type fracassait tout méthodiquement avec sa barre de fer et personne ne cherchait à l'en empêcher. Personne ne s'affolait non plus. C'était le genre de scène à quoi les employés du magazine étaient accoutumés. *C'est par là !* sortait le lundi. Les intéressés le lisaient, et le mardi ils débarquaient.

On était précisément mardi.

Franckie, en grim pant dans son 4x4, un tout nouveau modèle de chez Porsche dont il n'y avait encore en circulation que quelques centaines

d'exemplaires, Franckie Bordoni s'était répété amèrement qu'il était foutu, anéanti, carbonisé. Il se le disait encore trois quarts d'heure plus tard en s'affalant dans l'un des fauteuils du bar du *Lutetia* où il avait ses habitudes. Il avait commandé un gin. Puis un autre. Et encore un troisième.

Il venait d'en commander un quatrième quand il avait vu un gros type assis à une table voisine quitter son fauteuil, se lever et se rapprocher de lui. Bordoni commençait à être saoul. Il avait remarqué le cigare de l'inconnu, son dos voûté, ses cheveux gris mal soignés qui traînaient sur le col, mais il n'avait pas repéré, derrière de grosses lunettes d'écaille légèrement teintées, les yeux bleus étonnamment mobiles, vifs, perçants, et totalement dépourvus de sentiments.

— Monsieur Franckie Bordoni ?

Le photographe se souvenait vaguement de s'être appelé comme ça. Il avait hoché la tête. Sans trop s'étonner que le gros homme connût son nom.

— Antoine Valesco, s'était présenté l'autre.

Ça ne lui disait rien du tout. D'office, le nommé Valesco s'était assis en face de lui et, trente secondes plus tard, lorsque le garçon s'était pointé avec un quatrième verre de gin, il avait réglé l'addition.

— Je crois que vous avez assez bu comme ça, avait-il dit à Bordoni. De toute façon, vous buvez parce que vous avez des soucis. Si vous acceptez ma proposition vous n'aurez plus envie de boire...

Il avait ajouté :

— Voulez-vous dîner avec moi ?

Assez stupidement, Bordoni s'était dit que ce serait autant d'économisé, et il avait accepté.

Ils avaient dîné à deux pas de là, au *Récamier*, dans la rue du même nom. Les serveurs virevoltaient autour d'eux, s'empressaient avec mille courbettes autour de Valesco qu'ils appelaient « Maître ». Malgré les vapeurs d'alcool qui lui embrumaient l'esprit, Franckie Bordoni s'en était étonné. Antoine Valesco ne lui avait pas répondu tout de suite. Il composait le dîner. Pâté de gibier pour commencer. Ensuite, bourguignon aux tagliatelles fraîches pour le photographe, escalope de thon poêlée sauce pistou pour lui-même.

— Je suis avocat, avait-il dit ensuite. Mais je n'ai plus qu'un client. Un très gros client...

Un Américain, avait-il laissé entendre. Neveu d'un ancien président des États-Unis et multimilliardaire.

— Et il réside ici, en France ? avait questionné Bordoni qui faisait grise mine parce que, sans le consulter, Valesco, en guise de boisson, avait commandé de la Badoit.

— Non, avait souri l'avocat. Il ne réside même pas en Amérique. Il ne

réside nulle part, à vrai dire. Enfin nulle part... Les océans sont son domicile...

Le paparazzi attendait une explication. Valesco ne se pressait pas.

— Le problème avec les paradis fiscaux, avait-il fini par répondre en sirotant un verre d'eau pétillante, c'est que paradoxalement ils sont... instables, si je puis dire. Si le gouvernement change, ou si des autorités financières supranationales décident d'intervenir, ils peuvent être contraints d'interrompre leur fructueux business. C'est pour parer à cet inconvénient majeur que mon client a imaginé ce qu'il appelle lui-même le *Navire de la Liberté*...

Il s'agissait, avait ensuite développé Valesco, d'un bateau fantastique, une véritable ville *offshore* flottante qui avait été fabriquée dans les arsenaux d'un port du Honduras.

— Naviguant à longueur d'année hors de toutes les eaux territoriales sans jamais avoir besoin d'accoster dans les ports puisqu'il est ravitaillé en pleine mer, et changeant de pavillon à loisir, ce bateau échappe à toutes les pressions fiscales, continuait l'avocat. Mon client est phobique de ce qu'il appelle les « terrocrates », autrement dit les terroristes technocrates du fisc mondial. Il a fait de son *Navire de la Liberté* une gigantesque machine à sous flottante et ambulante qui prospère grâce à ses casinos et ses banques électroniques, ses boutiques *duty-free* ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre et surtout ses centaines de clients richissimes qui débarquent par avion, bateau ou hélicoptère. À bord on trouve un hôpital, quatre hôtels, des restaurants, des coiffeurs, des supermarchés et même des écoles pour les enfants du personnel. Ainsi bien sûr que des pistes d'atterrissage pour jets privés ou hélicoptères.

Il avait péroré encore ainsi quelques instants. Bordoni ne voyait pas du tout ce qu'il venait faire dans cette histoire de paradis fiscal flottant.

— Mon client a des intérêts partout dans le monde, lui avait répondu l'avocat lorsqu'il lui avait posé la question, et dans des domaines variés. Je représente ses intérêts en Europe, et notamment en France. Je m'efforce d'aplanir les difficultés qu'il peut y rencontrer et de résoudre tous les problèmes qui peuvent contrarier l'expansion de ses affaires...

Il avait ajouté qu'il n'était pas nécessaire que Bordoni en sache trop. Puis il avait fait quelques allusions qui prouvaient qu'il était, lui, parfaitement au courant des derniers déboires du photographe, de son licenciement-éclair de *C'est par là !* et même des dettes qu'il avait contractées. Frankie, qui essayait d'oublier Arkadi Versilov et son Dentiste, avait grimacé.

— Chapeau, vous êtes bien renseigné...

— C'est mon métier. Mais venons-en au fait. Si vous acceptez ma proposition, vos problèmes ne seront plus bientôt qu'un mauvais souvenir.

— Je vous écoute.

Antoine Valesco avait alors longuement exposé ce qu'il attendait de

Franckie. En gros, il s'agissait de photographier à leur insu certaines personnes qu'on lui désignerait.

— Bien entendu, les clichés ne paraîtront pas dans la presse, mais vous serez bien mieux rétribué que par un magazine.

On arrivait au dessert. Ce n'était pas la première fois que Bordoni prenait ce genre de photos qui ne paraissaient jamais nulle part. Dans son principe, ce genre d'opération ne lui paraissait pas contraire à sa morale.

Mais il voulait en savoir plus. À coups de Badoit, il avait fini par dessaouler. Refusant le cigare que lui offrait son interlocuteur, il avait brutalement demandé :

— C'est une histoire de chantage dont il s'agit ?

Avec volupté, Valesco allumait son cigare.

— Moins vous en saurez, mieux vous vous porterez, avait-il murmuré entre deux volutes.

Puis le photographe avait sursauté parce que Valesco venait d'évoquer Alexandrine Montessier et son « donjon » sadomaso.

— Vous... Comment vous savez que je la connais ? avait-il grogné.

— Je vous ai déjà dit que c'était mon métier.

— Elle est au courant ?

— Non. Vous vous arrangerez avec elle. Mais je ne crois pas qu'elle verra d'inconvénients à ce que vous veniez travailler dans ses locaux...

Il avait accompagné cette dernière phrase d'un léger rire. Bordoni et Alexandrine avaient trempé, par le passé, dans quelques petites affaires pas très propres dont ils préféraient ne pas se souvenir, mais ils n'en avaient jamais fait une profession. Là, ce qu'on lui proposait, c'était tout différent.

Comme il ne disait rien, Valesco avait abordé la question de la rémunération. Il avait évoqué une somme énorme.

— Un tiers en acompte, le reste à la remise des photos.

Bordoni avait songé à Versilov. S'il acceptait, il allait pouvoir commencer à le rembourser. Le spectre du Dentiste s'éloignait dans les brumes.

— Mettons que j'ai dit oui, avait-il fini par murmurer. Ça se passe quand, ce... ce reportage ?...

— Dans quatre jours, avait répondu Valesco.

Et il avait évoqué les noms d'Hubert de Joubart et d'Aurore de Carvelaire. Qui ne disaient d'ailleurs absolument rien à Franckie. Sauf que ses futures victimes appartenaient aux « grands » de ce monde.

Au fond, toute cette histoire commençait à l'amuser.

Leur première rencontre avait eu lieu huit jours plus tôt. La seconde s'était déroulée le lendemain du jour où il avait photographié Aurore de Carvelaire sur le siège de tortures d'Alexandrine. Les clichés étaient parfaits. Maître Valesco s'était déclaré extrêmement satisfait et lui avait remis l'argent promis.

— Je vous ferai signe sous peu, lui avait-il dit.

Deux jours plus tard, en effet, il le rappelait et lui fixait à nouveau rendez-vous, le soir même, au bar du *Lutetia*.

— Vous êtes au courant pour M^{me} de Carvelaire ?

avait interrogé l'avocat au téléphone. Vous avez lu les journaux ?

Non. Frankie Bordoni, depuis qu'il avait été éjecté comme un malpropre de *C'est par là !*, traversait une phase d'allergie violente à tout ce qui était presse écrite et médias en général. Ce qui signifiait qu'il n'avait pas ouvert un quotidien ni allumé sa télé depuis huit jours.

— Vous devriez tout de même vous renseigner, lui avait conseillé Valesco, d'un petit ton badin.

Puis il avait raccroché.

Bordoni avait surmonté sa répugnance et acheté quelques journaux. Tous, en page « société », évoquaient le meurtre sauvage d'Aurore de Carvelaire dans une rue de Boulogne-Billancourt.

— Merde ! avait-il sobrement commenté.

La jeune femme avait été tuée quelques heures après avoir été photographiée à son insu par Frankie. Celui-ci repensa avec émotion à cette belle fille blonde qui dansait et grimaçait, chez Alexandrine, les reins torturés par un pal artificiel.

Qu'est-ce qu'il lui était arrivé ?

Est-ce que ça avait un rapport avec les photos ?

La police, d'après les journaux, semblait privilégier l'hypothèse d'un crime de maniaque. Mais aucune piste, comme on ajoutait prudemment, ne pouvait être exclue, pas même celle d'un règlement de comptes à motivations politiques. Par la même occasion, Frankie apprit que la superbe blonde qu'il avait vue nue sous toutes les coutures était l'épouse de Xavier-Amédée de Carvelaire, fondateur et président du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales. Un type dont le programme se résumait en deux mots : Ordre et Vertu.

Avec sa femme en tout cas, avait pensé Frankie, ce pauvre type avait mis à côté de la plaque pour l'ordre et la vertu !

Mais ça, bien sûr, personne ne le disait dans la presse parce que personne

ne le savait.

N'empêche que Franckie était vert de trouille en arrivant dans les salons du *Lutetia* deux heures plus tard. Dès que l'avocat débarqua à son tour, il le questionna.

— J'aimerais bien savoir dans quoi j'ai mis les pattes. Cette bonne femme que je photographie et qu'on trucidé le soir même, ça m'a foutu les boules...

Maître Valesco l'interrompit.

— Vous n'avez rien à voir là-dedans et nous non plus. C'est une pure, simple et, surtout, très malheureuse, coïncidence.

Intérieurement, Franckie nota le « nous ». C'était la première fois que Valesco l'employait.

— D'ailleurs, reprit l'avocat, vos clichés ont été détruits dès que le meurtre a été annoncé par la presse.

Franckie en était à son deuxième verre de gin. Il en commanda un troisième.

— J'ai une autre proposition à vous faire, attaqua Valesco.

Frankie fit tinter les glaçons dans son verre.

— Pour qu'une autre bonne femme se fasse ratatiner ? Pas question.

L'avocat secoua la tête.

— Aucun rapport. D'ailleurs, cette fois il s'agit d'une affaire qui me concerne personnellement et dans laquelle je souhaiterais que vous interveniez.

Alors seulement Franckie Bordoni remarqua que son interlocuteur était méconnaissable. Traits tirés, le teint gris, des poches sous les yeux, la lèvre inférieure un peu tremblante.

— Vous avez des problèmes ?

— On peut le dire, oui.

Maître Valesco se secoua.

— Si vous faites ce que je vous demande, vous ne le regretterez pas.

— Combien ?

— Le double de la dernière fois.

Franckie Bordoni se retint de siffler. Estomaqué. Il avait déjà claqué au poker près de la moitié de ce qu'il avait gagné avec les photos d'Aurore de Carvelaire. Et Versilov n'avait toujours pas vu la couleur de son argent. Il savait donc déjà qu'il allait dire oui. Mais il ne voulait pas s'avouer vaincu trop vite.

— Il s'agit de quoi, cette fois-ci ?

La lèvre inférieure de Maître Valesco tremblota.

— C'est une affaire très délicate et très personnelle, dit-il lentement.

Strictement personnelle.

Il hésita un instant puis réattaqua.

— Voilà. Je suis séparé de ma femme depuis déjà quelques années. Nous ne sommes pas en mauvais termes mais nous ne vivons plus ensemble. Il se trouve que quelqu'un la fait chanter et que je veux l'aider à sortir de ce piège. Elle ne m'a pas demandé d'intervenir et c'est pourquoi il va falloir opérer avec tact et discrétion...

En gros, l'avocat désirait que Frankie s'introduise chez son épouse à l'insu de celle-ci et prenne des photos d'elle en train de remettre de l'argent à l'escroc qui la faisait chanter.

— Ah oui ? grinça Frankie. Et qu'est-ce qui se passe si votre femme me découvre en train de la mitrailler avec mes appareils ?

— Elle ne vous découvrira pas.

— Et qu'est-ce qui vous permet d'en être si sûr ?

L'autre esquissa un pâle sourire.

— Je connais bien les lieux. Ma femme habite une sorte de... d'hôtel particulier. Un héritage de son père qui était expert-comptable. C'est du côté des Gobelins, à deux pas du boulevard Auguste-Blanqui. L'hôtel est enclavé entre deux immeubles de la rue des Cinq-Diamants. En soi, il n'a rien de très original, mais il communique avec une petite chapelle désaffectée qui date du XVII^e siècle et qui fait partie de la propriété. C'est là généralement qu'elle reçoit le maître chanteur. Si vous acceptez ma proposition, je vous confierai une clé qui vous permettra de pénétrer dans la chapelle sans avoir à passer par l'hôtel. Là, tout de suite à l'entrée, vous trouverez un escalier qui vous conduira directement à une mezzanine où il y avait autrefois un orgue. Aujourd'hui, il n'y a plus rien, c'est un véritable dépotoir. Mais c'est aussi une cachette idéale pour prendre des photos de ce qui se passe en dessous sans se faire repérer.

Il ajouta encore :

— Il faut absolument que je tire ma femme de cette sale affaire. Nous sommes séparés mais je suis resté très attaché à elle. En somme, ce n'est pas une mission que je vous confie, c'est un service que je vous demande...

Présentée comme ça, l'expédition semblait aisée.

Plaisante même. Quelque chose, pourtant, inquiétait Frankie. Mais il était incapable de dire quoi.

Il ouvrait la bouche au moment où l'avocat tirait de son portefeuille des billets de banque. Il les compta méthodiquement.

— Vous acceptez ? demanda-t-il.

Franckie se dit que cette fois il allait rembourser d'un seul coup Versilov, et cochon qui s'en dédit !

— L'opération doit avoir lieu quand ? interrogea-t-il.

L'avocat consulta sa montre.

— Il est dix-huit heures. Ma femme a rendez-vous avec l'escroc à vingt-deux heures trente. Vous vous glisserez dans la mezzanine de la chapelle vers vingt-deux heures. D'accord ?

Franckie Bordoni ne répondit rien. Il hocha seulement la tête. Incapable d'imaginer qu'il faisait la plus belle connerie de toute son existence.

CHAPITRE VI



Les longues mains osseuses de Xavier-Amédée de Carvelaire voletèrent au-dessus de la table basse, une longue dalle de verre juchée comme en équilibre, à trente centimètres du sol, sur quatre pieds minces, quatre tubes métalliques noirs filiformes.

Un vieux domestique, silencieux et solennel comme un archevêque en plein conclave, venait d'y disposer les bouteilles d'apéritifs et plusieurs verres de cristal.

— C'est un meuble unique, reprit Xavier-Amédée de Carvelaire d'une voix un peu solennelle. Il date de 1927 et il a été dessiné par Chareau, le premier designer à avoir eu l'idée d'utiliser les piétements métalliques.

Il parlait lentement, comme un homme à bout de forces, et on devinait, à le voir pencher la tête vers la droite à chaque fois qu'on lui adressait la parole,

qu'il était un peu dur d'oreille mais que pour lui faire porter un appareil, il aurait fallu se lever de bonne heure. Il faisait aussi beaucoup plus vieux que son âge, mais peut-être que c'était le chagrin, le choc terrible de la mort de sa femme.

— Toute la maison est meublée dans ce style Art déco 1925, reprit-il, Aurore adorait cette période. Moi, comme vous le savez sans doute, j'ai plutôt un faible pour les maîtres hollandais.

Boris Corentin toussota. Ce petit discours s'adressait à lui parce que, en entrant chez le président du MDVF avec Aimé Brichot, il s'était permis d'émettre l'hypothèse que la maison avait été construite par Adolf Loos, célèbre architecte viennois des années 1920.

Pari gagné. Et M. de Carvelaire avait regardé avec un intérêt brusquement accru ce grand flic athlétique capable d'identifier au premier coup d'œil le style d'Adolf Loos.

— Je n'avais pas beaucoup de risques de me tromper, avait dit Boris modeste. À Paris, il n'y a que trois ou quatre bâtiments du même genre. Et quand ils ne sont pas de Loos, ils sont de Le Corbusier.

Cette somptueuse demeure, construite au sommet d'une rue minuscule de Montmartre, une rue qui grimpait en se tortillant au flanc de la Butte, s'abritait des regards indiscrets derrière de vénérables murs blancs parfaitement restaurés. Franchie une étroite porte pratiquée dans le mur, on se trouvait dans un jardin qui devait faire mille mètres carrés et qui devait être un véritable petit paradis de bosquets fleuris, d'arbres rares et de massifs qui bourdonnaient d'abeilles au printemps et en été. Au bout d'une allée sinueuse, la maison elle-même, vaste et claire, se dressait comme une sorte de défi cubiste avec sa façade blanche aux lignes pures, sans le moindre ornement, et striée à la « toscane » de longues bandes alternées noires et blanches.

— Dis donc, avait soupiré le capitaine de police Aimé Brichot, ça doit y aller, pour lui, côté impôt sur la fortune !

L'intérieur de la maison était aussi nu et sobre que l'extérieur. Murs de béton armé peints en blanc, colonnes carrées divisant les espaces immenses des salles de séjour, cloisons des couloirs en dalles de verre, sols de pierre sombre et polie. Tout cela aurait fait un peu blockhaus, malgré tout, si les murs n'avaient pas été réchauffés par de superbes toiles hollandaises, généralement des scènes d'intérieur, qui devaient valoir des fortunes. Boris repéra un Pieter de Hooghe de toute beauté.

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, fit l'homme politique à qui les sondages prédisaient un score fracassant aux prochaines législatives et, pour lui personnellement, sans doute un ministère. Et croyez-moi, je ne suis pas si fier que ça d'avoir dû faire jouer mes relations pour mettre en branle les meilleurs éléments de la police française à propos du meurtre horrible de ma femme. Mais, par-delà ma douleur, je suis convaincu que c'est moi qu'on a

voulu atteindre. Moi et mon parti...

Ce qui restait à prouver...

— Mais, excusez-moi, fit-il après un silence accablé, je manque à tous mes devoirs. Porto ?

— Un doigt, s'empressa Aimé Brichot d'une voix contrainte, la voix « mondaine » qu'il prenait malgré lui chaque fois qu'il côtoyait le « gratin » de la société, ceux qui l'obligeaient à se souvenir qu'il n'était pas sorti, lui, de la cuisse de Jupiter et qu'avec ce qu'il gagnait comme salaire il n'y avait guère de chance qu'il redore jamais un blason que d'ailleurs il n'avait pas.

— Nous allons bien entendu fouiller aussi la piste politique, émit Boris Corentin, mais ce n'est tout de même pas la seule.

M. de Carvelaire achevait de remplir les verres de cristal. Deux. Pas trois. Pour lui, ce fut de l'eau minérale. De l'Évian.

— Pardonnez-moi de ne pas boire avec vous, dit-il, mais ça m'est interdit par les médecins.

Il consulta sa montre, une Cartier évidemment.

— Hubert de Joubart ne devrait plus tarder, fit-il en dépliant ses doigts squelettiques.

Le dos de ses mains était couvert de myriades de taches rousses.

— Hubert de Joubart, reprit-il en regardant l'un après l'autre les deux flics, est non seulement mon bras droit au Parti, et très certainement celui qui me succéderait s'il m'arrivait malheur, mais c'est aussi un ami de longue date. J'ai pensé qu'il pourrait vous être utile de le rencontrer. De toute façon, dans cette épreuve, il a été admirable...

Boris considérait les taches rousses qui constellaient les mains de M. de Carvelaire. Songeant à ce qu'il avait lu dans le dossier que leur avait communiqué Charlie Badolini. D'abord que, par une curieuse coïncidence, Aurore de Carvelaire avait été tuée à deux pas de chez Hubert de Joubart, à Boulogne-Billancourt. Ensuite que le dernier numéro qu'avait tenté d'appeler la jeune femme, d'après les relevés d'appels de son portable, était précisément celui de de Joubart. Il se demandait comment amener la discussion sur ces deux points relativement énigmatiques, et en tout cas curieux. Mais le président du MDVF le devança.

— Ma femme aussi considérait Hubert comme un ami, dit-il. Et c'est pour cela, j'en suis sûr, qu'elle a tenté de l'appeler à l'aide quand elle a compris qu'on en voulait à sa vie.

C'était une explication comme une autre, en effet. Brichot, du bout de l'index gauche, se caressait la moustache.

— Ce qu'il faudrait savoir, dit-il, c'est ce qu'elle faisait si loin de chez elle, dans ce quartier de Boulogne-Billancourt, à pareille heure. Vous ne l'attendiez pas ici ?

Le fondateur du MDVF secoua la tête.

— Je présidais un meeting à la Mutualité.

— Et... à votre avis, elle connaissait des gens du côté de Boulogne-Billancourt ?

— Non. Je ne pense pas.

Il fronça les sourcils.

— On a pu lui donner rendez-vous dans ce quartier pour... pour compromettre également M. de Joubart...

Il passa une main lasse sur ses paupières.

— Vous ne m'ôtez pas de l'idée qu'on a fait tomber mon épouse dans un piège pour me nuire... Toutes ces horreurs... Les menottes... Le... La chose qu'on a trouvée sur elle... Toute cette sauvagerie, cette abomination... Je suis certain qu'il s'agit d'un complot...

Le téléphone sonna à cet instant, posé sur une autre table basse, près du canapé de cuir blanc où il était installé.

— C'est sûrement ma secrétaire, s'excusa le maître de maison. Que voulez-vous, la vie ne peut pas s'arrêter, même après un pareil malheur. La terre continue à tourner et le Parti à vivre. J'ai la responsabilité de dizaines de milliers de militants et de millions d'électeurs qui mettent leurs derniers espoirs dans le Mouvement. Je ne peux pas les abandonner.

Pendant les dix minutes qui suivirent, l'ouïe de Boris capta, en vrac, plusieurs noms de présentateurs de journaux télévisés et d'émissions en vogue. De Carvelaire acceptait telle invitation, refusait telle autre, posait ses conditions, récusait des interlocuteurs et ainsi de suite. Le boulot quotidien d'un chef de parti. Il fut aussi question de plusieurs voyages en province et d'un article de de Carvelaire sur la politique européenne de la France qui devait paraître la semaine suivante dans un grand quotidien du soir.

— En première page, j'espère ?

La réponse dut être positive. Quelques instants plus tard, il raccrochait. Au moment où son valet à dégaina d'archevêque faisait irruption et annonçait M. de Joubart.

Celui-ci fit son entrée aussitôt. Il salua d'abord son vieil ami puis les deux policiers et prit place dans un fauteuil. Après qu'on lui eût servi un porto, la conversation reprit.

— Je ne sais évidemment pas ce qui s'est passé, soupira le nouveau venu, répondant à une question de Boris, je ne comprends rien non plus à la présence d'Aurore, le soir du drame, dans mon quartier, à deux pas de chez moi, mais je suis convaincu, comme M. de Carvelaire, qu'à travers la malheureuse on a voulu frapper le Parti.

— C'est évident, on a cherché à atteindre notre Mouvement, renchérit de Carvelaire. J'ai beaucoup d'ennemis, vous savez. Vous n'imaginez pas le

nombre de gens qui me détestent. On ne fait pas de politique sans s'attirer la haine de certaines personnes, sans menacer certains intérêts. Mon programme...

Boris l'interrompt.

— Justement, fit-il. Je voulais vous demander de nous le résumer.

De Carvelaire se lança dans un long discours, détaillant point par point le programme à base d'ordre et de vertu du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales.

Il y avait là, en effet, de quoi s'attirer les foudres d'un certain nombre de lobbies extrêmement puissants. Selon ses propres termes, le leader voulait « remettre la société sur ses pieds », notamment sur le plan des mœurs. S'ensuivait un plan d'épuration draconien qu'en d'autres temps on aurait qualifié de programme d'ordre moral.

— Depuis quelques décennies, dit-il, les autorités baissent les bras et la police elle-même est empêchée de faire son travail. Tout le monde semble convaincu que l'on ne peut pas lutter contre les grandes évolutions naturelles de la société, alors on laisse faire et l'obscénité s'étale partout d'une façon dégoûtante ! Les gens se vautrent dans l'immoralité, la licence, l'exhibitionnisme, les perversions les plus immondes, la pornographie et l'ordure ! Notre univers est devenu un véritable lupanar dans lequel je propose de donner un grand coup de balai !

Le président du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales s'échauffait au son de ses propres paroles. À croire qu'il en oubliait la mort de sa femme.

— Nettoyage de la porcherie, continuait-il, voilà ce que je propose ! Et dans tous les domaines ! À commencer par celui du sexe ! Fermeture des boîtes échangeuses, des saunas libertins, des sex-clubs et ainsi de suite ! Rétablissement du délit d'outrage à la pudeur qui n'est plus appliqué depuis des éternités !

Il envisageait aussi d'imiter la Suède et de faire voter une loi tendant à criminaliser très lourdement les clients des prostituées.

Vaste programme... Qui justifiait amplement le surnom que lui avaient donné ses ennemis : M. Propre. Et qui devait, en effet, lui attirer de solides hostilités.

— Des tas de gens veulent ma peau ! poursuivit-il décidément intarissable et rugissant avec une énergie soudaine qui contrastait avec sa silhouette fragile. Je connais leurs noms ! Et je les nommerai s'il le faut ! Je les désignerai du doigt le moment venu !

Il sortit de sa poche un feuillet couvert d'inscriptions manuscrites.

— Je suis invité à la télévision demain soir, dit-il, à une heure de grande écoute. On ne manquera évidemment pas, durant le débat, d'évoquer le drame

qui me frappe. J'ai donc l'intention de lancer un message à tout le pays, à tous les citoyens !

— Un message ?

Boris et Aimé dressèrent l'oreille. S'attendant au pire.

— Un message ?

— Je veux que les langues se délient ! Que tous ceux qui savent quelque chose sur la mort atroce de mon épouse parlent ! Et ils parleront, je vous le garantis ! Car il y a une récompense à la clé !

Il lança un chiffre. Considérable. Pour toute personne qui permettra de découvrir l'identité du tueur de sa femme.

— Ne faites pas ça ! jeta Boris. Vous allez...

— D'un commun accord, intervint alors Hubert de Joubart, le Président et moi, nous avons pris cette décision. Il en va de l'honneur du Mouvement autant que de celui de M. de Carvelaire de savoir ce qui s'est passé, qui a commandité ce crime ignoble et qui l'a réalisé.

Boris Corentin secoua la tête.

— Je comprends votre chagrin et le désir que vous avez que toute la lumière soit faite au plus vite sur ce drame, dit-il à l'adresse du fondateur du MDVF. Mais vous ne vous rendez pas compte des conséquences qu'aura votre appel. Dès qu'il aura été diffusé, des centaines, peut-être des milliers de gens vont se précipiter, téléphoner, dénoncer. Dans tous les sens et en dépit du bon sens. Le virus de la délation est profondément ancré dans l'âme humaine. Et l'appât du gain produit sur ce virus un effet irrésistible. À peine votre message sera-t-il connu que la police sera débordée. Le ou les assassins de votre épouse seront vus partout, aux quatre coins de la France, à Lille comme à Bordeaux ou à Marseille. Et même à New York ou à Porto Rico !

Xavier-Amédée de Carvelaire se redressa.

— Désolé, dit-il sèchement, mais ma décision est prise et je ne reviendrai pas dessus.

Boris Corentin se leva.

— J'espère que vous n'aurez pas à le regretter.

Aimé Brichot se leva également. Imité par Hubert de Joubart.

— Nos intérêts convergent, fit ce dernier. L'appel télévisé du Président a d'abord pour but de faciliter votre tâche.

Boris le fixa. Les yeux durs.

— Pour ma part, grinça-t-il, je pense au contraire qu'elle va la compliquer.

Trois minutes plus tard, Brichot et lui se retrouvaient sur le trottoir. Ils notèrent que le vent se faisait de plus en plus violent. Trois pots de fleurs dégringolèrent d'un appui de fenêtre et se fracassèrent sur le trottoir devant

eux.

— Qu'est-ce qui se passe ? grogna Aimé. C'est l'apocalypse ou quoi ?

Peut-être pas l'apocalypse, mais ce qui semblait certain c'est qu'une tempête peu commune s'annonçait.

Courbés en deux pour lutter contre la bourrasque, ils entreprirent de regagner leur voiture.

— J'ai de plus en plus le sentiment que cette affaire va devenir un affreux merdier, nota Brichot.

Jusqu'ici, l'enquête piétinait. Ni les menottes portées par la victime, ni le godemiché qu'elle portait également, ni le Colt Government calibre 45 découvert dans sa Mercedes n'avaient « parlé ».

Quant à la très hypothétique piste du malheureux Jean-Yves Levert, ce jeune agent immobilier assassiné lui aussi le même soir boulevard Anatole-France, elle ne débouchait sur rien. Levert n'avait jamais eu le moindre rapport avec la femme de de Carvelaire. Il n'avait eu que le tort de se trouver là par hasard, après un dîner chez des amis, et il avait payé ce hasard de sa vie.

— C'est justement pour patauger dans des trucs qui ne sentent pas bon qu'on nous a offert des plaques de police, tu n'étais pas au courant ? répondit Boris.

Lui, il pensait à la somme colossale que le patron du MDVF envisageait d'offrir à quiconque permettrait de retrouver le meurtrier de sa femme.

Une somme que ne valait certainement pas Mircea Badescu. À supposer bien sûr qu'il s'agisse de lui. Ce qui restait encore à démontrer.

L'individu en question, auquel songeait précisément Boris en ce moment, se trouvait lui, à cet instant même, assis au volant de sa voiture, une Clio rouge, stationnée sur le parking d'un supermarché de Levallois, sur la route de Nanterre.

Perdu dans ce coin de banlieue, environné par tous les autres véhicules en stationnement, il se sentait enfin en sécurité. Une sécurité très relative, à vrai dire, mais il ne cherchait pas la perfection. De toute façon, Paris était devenu vraiment trop dangereux pour lui depuis le double meurtre de Boulogne-Billancourt.

Mircea Badescu se laissa aller de la nuque contre l'appui-tête du siège et ferma les yeux. Les quatre vitres de la Clio étaient remontées, le moteur tournait et le chauffage était poussé à fond, mais il grelottait de froid. De froid... ou de peur ? Il rouvrit les yeux. La nuit baignait le parking. Qui irait le chercher ici ? Pardessus le marché, et paradoxalement, cette tempête qui commençait à mugir et qui secouait même la carrosserie de la Clio le rassurait vaguement. Cette nuit, pensait-il, les flics auraient sûrement autre chose en

tête que l'assassin de M^{me} de Carvelaire, si ce vent continuait.

Du regard, Mircea Badescu suivit le couvercle d'une poubelle poussé par la bourrasque et qui tourbillonnait de temps en temps comme une toupie. Puis ce fut la poubelle elle-même qu'il vit rouler dans le même sens, perdant tripes et boyaux sur son passage. Cela lui rappela un type qu'il avait trucidé jadis près de Bucarest d'un coup de couteau dans le ventre et qui se tordait dans tous les sens en essayant d'empêcher ses intestins de lui fausser compagnie.

N'empêche que l'angoisse le torturait depuis qu'il avait découvert par la presse l'identité de celle qu'il avait massacrée, l'autre soir, à Boulogne. Un bien trop gros morceau pour lui, cette bonne femme. S'il avait su, il aurait refusé ce contrat. Mais on ne lui avait rien dit. Bien entendu. Et maintenant il était trop tard pour tout effacer. Il lui fallait aller jusqu'au bout. Et, pour commencer, récupérer le paquet de fric qui lui avait été promis. Le récupérer coûte que coûte. Puis foutre le camp. Très loin. Disparaître. Quitter la France. Refaire surface aux antipodes.

L'ennui, c'est que celui qui l'avait mis sur cette affaire et qu'il n'avait jamais vu que de dos, dans l'obscurité, de derrière un pilier au troisième sous-sol d'un parking de la Défense, renâclait maintenant à le payer.

— Il y a eu des pépins, lui avait-il dit la dernière fois.

Des pépins ? L'autre avait développé :

— Vous avez été vu. La police a un portrait-robot du suspect. Un portrait-robot où vous êtes extrêmement ressemblant, paraît-il. Si ce n'est vous, c'est votre frère jumeau.

Il avait ponctué cette déclaration d'un petit rire qui avait fait froid dans le dos à Mircea Badescu. Même s'il avait ajouté qu'il serait payé de toute façon, qu'il ne fallait pas qu'il s'inquiète, Badescu s'était dit que maintenant sa peau était en jeu.

L'autre s'était quand même voulu rassurant.

— Vous serez payé, avait-il répété. Mais n'essayez pas de me joindre. C'est moi qui vous contacterai.

Il prenait d'énormes précautions pour que Badescu ne découvre pas son identité. Mais Badescu avait l'esprit de contradiction. Il avait décidé de suivre l'inconnu. Il avait découvert où il habitait. Il s'était même introduit chez lui en son absence. Sans trop savoir ce qu'il cherchait.

Et il avait trouvé.

Et maintenant il avait peur.

Devant la Clio, une grosse femme passait, poussant un caddie débordant de victuailles et de paquets de toutes sortes parmi lesquels émergeaient des couches pour bébé. Mircea Badescu la regarda s'éloigner sous les bourrasques. Avec une vague nostalgie. Elle allait rentrer chez elle, se dit-il, dans un pavillon de banlieue confortable, et s'occuper de ses gosses en

attendant que son mari revienne du boulot. Ensuite ils mangeraient puis regarderaient la télé. Peut-être même qu'ils feraient l'amour avant de dormir.

Tout le temps qu'elle passa, il envia ardemment cette quiétude pavillonnaire qui, en d'autres occasions, l'aurait écœuré. Car Dieu seul savait s'il détestait les pavillons, la banlieue, les couches-bébé, les dîners conjugaux, la télé et les grosses dondons !

Il referma les yeux. Songeant qu'il lui fallait au plus vite trouver une planque, un endroit où être tranquille pendant quelque temps, chez quelqu'un en qui il aurait vraiment toute confiance.

Il ne voyait qu'une seule personne : Julia.

CHAPITRE VII



En somme, cet immeuble situé rue de Paradis, dans le X^e arrondissement, aurait pu, à lui tout seul, raconter un peu de l'histoire récente de Paris : pendant longtemps, il avait été un garage. Puis il était resté à l'abandon durant de longs mois jusqu'au jour où un groupe de jeunes acteurs avait jeté dessus son dévolu et l'avait rafistolé pour le transformer en complexe de spectacles : café-théâtre, cinémas, restaurant, cafétéria, librairie. Le temps avait encore passé et cet espace, qui s'étagait sur trois niveaux, avait été réhabilité pour abriter un gymnase qui, pendant quelques années, avait partagé les mètres carrés avec un club associatif biélorusse.

Julia Jacquinot l'avait enfin repris, à nouveau réaménagé et en avait fait le *Kif-Klub*, un endroit extrêmement fermé réservé à certains amateurs aux goûts très spéciaux.

La première de ses particularités était qu'il ne fonctionnait pas tous les soirs et que les initiés étaient informés qu'il y avait une soirée uniquement par email. Avec recommandation pressante de ne pas faire suivre. La copie du mail était d'ailleurs exigée à l'entrée. Ainsi qu'un mot de passe. Ce genre de soirées très fermées et très privées se développaient dans Paris depuis quelque temps. Elles se développaient tellement, d'ailleurs, que les initiés d'origine commençaient à faire des petits et que ça devenait la cohue. Comme dans n'importe quelle boîte à partouzes ou club de rencontres. Il allait bientôt falloir trouver d'autres astuces.

Boris Corentin appuya sur la sonnette à droite de l'entrée puis fit face à la porte elle-même, minuscule et peinte en vert, avec un judas grillagé au milieu. Près de lui, Aimé Brichot battait la semelle.

— Mes pieds commencent à geler, grogna-t-il.

Avec la nuit, le froid s'était aggravé. Et le vent polaire qui soufflait sur Paris n'arrangeait pas les choses.

— On devrait interdire le travail au-dessous d'une certaine température !

Boris Corentin n'eut pas le temps de répondre à son coéquipier. De derrière le judas, deux grands yeux clairs l'observaient. Cela dura un bref instant. Puis il y eut un bruit de verrou et la porte pivota, dévoilant une très jeune et très jolie fille en pantalon de satin de soie cramoisi. Plus haut, elle ne portait rien qu'un soutien-gorge rouge lui aussi, réduit à sa plus simple expression et couvert de strass. Ses cheveux étaient noirs, lisses, brillants, et tirés en queue de cheval sur sa nuque. Sa ravissante bouche aux lèvres aussi sanglante que ses vêtements ne pouvait être définie que par un mot : pulpeuse.

— Le mot de passe ? demanda-t-elle.

— J'ai oublié, fit Corentin. En ce moment, ma tête est une vraie passoire.

La fille sourit.

— Entrez, dit-elle.

Car c'était vraiment le mot de passe. Communiqué à Boris quelques heures plus tôt par la maîtresse des lieux, Julia Jacquinot en personne, qui ne pouvait rien refuser au policier de la Brigade Mondaine depuis qu'il était discrètement intervenu dans un problème de contrôle fiscal qui la menaçait.

— Bonsoir Sigourney, fit Boris.

— Bonsoir, inspecteur, répondit la fille qui avait décrété une fois pour toute qu'elle ne pourrait jamais l'appeler commandant de police.

Elle aussi c'était une vieille connaissance. Enfin vieille...

Un an plus tôt, Boris avait été amené à enquêter à Tourcoing sur des prostituées qu'on avait retrouvées mortes et enterrées dans une forêt de la

région qui portait bien son nom : le Bois des Larmes. Les informations fournies par Sigourney lui avaient permis de coincer en un temps record les trois proxénètes qui avaient fait disparaître ces filles parce qu'elles refusaient de bosser dans les petits bars minables qu'on trouve un peu partout à la limite de la frontière française, côté Belgique.

Sigourney elle-même, à l'époque, travaillait « à la consommation » dans un de ces bars, touchant quarante pour cent du prix des bouteilles de champagne qu'elle poussait les clients à boire et faisant au besoin des passes avec ceux-ci.

Bien entendu, elle s'appelait Sigourney comme Boris s'appelait Marcel.

— Vous allez bien, inspecteur ? questionna-t-elle.

Le ton n'était pas vraiment inquiet. Plutôt prudent.

Rien de ce qui se passait au *Kif-Klub* n'était réellement illégal, dans la mesure où il s'agissait d'un espace privé dont les activités se pratiquaient entre adultes consentants. Il n'en restait pas moins que la frontière entre le permis et l'interdit ont toujours été extrêmement floues, et que le délit d'outrage à la pudeur existait toujours, malgré ce qu'avait dit Xavier-Amédée de Carvelaire quelques heures plus tôt.

En bref, la visite de deux policiers dans un endroit pareil jetait toujours un petit froid.

Sigourney s'était écartée pour laisser entrer Boris et Aimé dans le hall d'accueil de la boîte. La température y était nettement plus agréable qu'à l'extérieur. Malgré les murs épais, la musique poussée au maximum était déjà presque assourdissante. Un mélange électro-funk-house, jugea Boris approximativement.

Brichot soupirait d'aise. Après la glacière de la rue, on se sentait comme dans un cocon. Très vite, il se mit même à transpirer.

La sensation de confort était encore accentuée par le décor style bonbonnière du hall de réception, les murs tendus de velours rose, le canapé rose, la lumière étouffée filtrant des appliques. Au fond, il y avait le vestiaire où s'accumulaient des montagnes de pardessus et de manteaux féminins.

— Vous voulez voir Julia ? questionna Sigourney en bombant le torse imperceptiblement mais suffisamment néanmoins pour chahuter le regard de Brichot qui se mit à loucher sur les pointes de ses seins dardées sous le mini soutien-gorge rouge.

— Pas tout de suite, fit Boris. On voudrait d'abord te parler une minute.

Sur la gauche, une grande draperie de soie rose masquait l'entrée proprement dite du *Kif-Klub*. De derrière la draperie, des rires montaient, ainsi que des gloussements. Quelques voix de femmes chatouillées au bon endroit se faisaient entendre par intervalles. Elles n'avaient pas l'air d'être franchement hostiles à ce qu'on leur faisait.

— Dis donc, tu es drôlement en beauté... fit Boris à Sigourney.

Elle comprit que ce n'était pas seulement un compliment en l'air et elle bomba encore les seins. Elle était très fière de sa poitrine ronde et ferme. Boris se souvenait avec émotion en avoir longuement mordillé les bouts, un soir, durant cette enquête dans la région de Tourcoing. Il se souvenait aussi de l'odeur de sa peau, chaude et prenante.

Le regard de Sigourney naviguait de Boris à Aimé, un regard un peu anxieux.

— Vous voulez me parler de quoi, au juste ?

— De Mircea Badescu.

Les yeux de la fille se voilèrent légèrement.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ? questionna-t-elle avec anxiété.

— Ça, ma chérie, on ne peut pas te le dire. Et d'ailleurs on n'est encore vraiment sûrs de rien. Mais on aimerait bien remettre la main sur lui au plus vite.

Les yeux très clairs de Sigourney foncèrent imperceptiblement.

— Il a fait une grosse connerie ? Une très grosse ?

— Plutôt, oui. Enfin il semblerait.

Elle hasarda :

— Du genre qu'on ne peut plus effacer après ?

— De ce genre-là exactement.

— De toute façon, je ne sais pas pourquoi je vous demande tout ça, parce que, Mircea, je ne l'ai pas vu depuis au moins quinze jours. Et puis, vous qui êtes au courant de tout, vous devez bien savoir qu'on n'est plus ensemble depuis au moins trois mois.

— Mais vous êtes restés en bons termes, non ? Ne me dis pas que tu as renoncé aux petites soirées spéciales à quatre ou cinq que tu organisais pour occuper vos loisirs ?

Elle haussa les épaules.

— Non, mais plus avec lui, justement. Figure-toi qu'il y a une quinzaine de jours, il m'a dit que ça ne l'intéressait plus. Et quand je lui ai demandé comment il allait faire pour payer son loyer, il m'a répondu qu'il allait vivre de ses rentes. Le con.

— De ses rentes, répéta Boris rêveusement. Tiens, donc !

Il réfléchit.

— En tout cas tu lui rendrais service en nous aidant à le retrouver.

Elle ouvrit les bras.

— Je voudrais bien, dit-elle, mais je ne vois pas comment. Vous êtes allés chez lui, je suppose ?

— Bien sûr. La concierge dit qu'elle ne l'a pas vu depuis plus d'une semaine.

— Alors franchement je suis désolée. Il est peut-être en voyage en province...

— Ouais, fit Boris.

Après un coup d'œil à Brichot qui le comprit au quart de tour, il reprit :

— Eh bien je vais aller voir Julia. Elle est par là ?

Il montrait la grande tenture rose.

— Oui, mais je ne sais pas où.

— Je vais chercher. Tu m'attends, Mémé ?

— Je vais tenir compagnie à Mademoiselle, si celle-ci veut bien, fit Aimé.

Sigourney avait les yeux dans le vide. Elle devait se faire du souci pour Mircea, songeait Brichot. Sans doute était-elle bien plus attachée à lui qu'elle ne voulait le laisser paraître.

À cet instant, on sonna à la porte du *Kif-Klub*. Sigourney alla ouvrir. Et refoula sans ménagement le couple qui voulait entrer.

— Pourquoi ? s'intéressa Brichot.

— Ils n'avaient pas les affinités, répondit la fille.

À peine avait-elle refermé la porte, qu'un nouveau coup de sonnette retentit. Cette fois, c'étaient trois créatures aux cheveux peints en bleu. Sigourney les accueillit sans hésitation.

— Et celles-là, elles les avaient ? questionna Brichot lorsqu'elles se furent engouffrées derrière le rideau.

— Oui. La sélection ne se fait pas sur l'argent ou le look mais sur les affinités. C'est un truc qui ne se définit pas. L'important c'est de créer un bon mix de gens.

— Un bon quoi ?

— Un bon mélange. Ça peut aller de la vendeuse de Prisu accompagnée d'un comédien au chômage à un golden boy ou à une vedette de la chanson. Le tout c'est de créer le mélange qui marche. C'est le secret des *private parties*.

Elle revint vers Brichot.

— Dites, c'est vraiment grave ce qu'a fait Mircea ?

— Grave de chez grave.

— Et vous ne voulez vraiment pas me dire ?...

— Je ne peux pas, fit Brichot d'un ton sans réplique.

De nouveau la sonnette retentit. Un couple voulait entrer. Sans succès.

Puis un autre couple se présenta. Le type avait le teint rose. C'était le genre bien nourri, et même un peu trop. La fille était menue, brune, et quand elle retira son manteau de fourrure blanche pour le confier à Sigourney, elle apparut intégralement nue, hormis des bas noirs et des jarretelles encadrant son sexe épilé. Elle était superbe.

— C'est commencé ? s'inquiéta l'homme.

— Oui, fit Sigourney, mais le meilleur est à venir.

Ils disparurent derrière la tenture.

— Ceux-là, c'est des compliqués, indiqua Sigourney en parlant du couple. Lui, il ne prend son pied qu'en voyant sa femme se faire tirer par tout le monde. Ensuite il la gifle parce qu'elle a joui.

Elle avança sa jolie bouche aux lèvres lourdes et rouges.

— Moi j'aime pas les tordus, dit-elle.

Elle s'avança vers Brichot qui était allé s'installer sur une chaise à l'arrière, près du vestiaire. Elle ondulait des hanches. Immédiatement, il comprit qu'elle allait le vampirer pour essayer d'en savoir plus sur ce qu'avait fait Mircea.

— Ah bon, et qu'est-ce que vous aimez alors ? interrogea-t-il.

— Les grandes histoires d'amour romantiques, fit-elle avec un petit rire ironique. Pas vous ?

— Heu... Si, si, bien sûr, ne put que balbutier Brichot parce qu'elle était vraiment très près de lui maintenant.

Elle soupira. Battant des paupières.

— Je ne vous plais pas ?

— Si... Je... bafouilla le super flic de la Mondaine avant d'ajouter bêtement : Vous êtes très en beauté avec ce... ce pantalon... Et puis le reste aussi... ça vous va très bien...

Elle se cambra pour faire valoir encore plus sa poitrine.

— C'est seulement mon soutien-gorge et mon pantalon qui te plaisent, interrogea-t-elle d'une voix rauque, ou tu veux voir ce qu'il y a dedans ?

Brichot trouva qu'il faisait de plus en plus chaud. Il avait derrière lui des années de fidélité conjugale avec Jeannette, et aussi quelques brèves incartades sans lendemain, quelques menus coups de couteau dans le contrat de mariage suivis de crises de culpabilité carabinée. D'un autre côté, se disait-il, il y avait cette fille qui voulait visiblement le faire parler en le prenant par les sentiments. Et on sait que quand quelqu'un veut vous faire parler de cette façon, bien souvent il se met lui-même à parler sans s'en rendre compte. Le coup du piège à double détente... Il se leva, le regard un peu embrumé. Tout de suite, elle colla à lui ses formes ondulantes.

— On va... on va nous voir... chevrota Brichot.

— Pas là, fit Sigourney en le poussant vers le local obscur où s’entassaient les manteaux.

Et, parce que bon sang ne peut mentir, un vieux réflexe de son ancien métier de prostituée la poussa à ajouter d’une voix artificiellement oppressée :

— Vite, je suis toute mouillée...

Le pauvre Aimé Brichot résistait de plus en plus mollement. De toute façon, ces lieux en avaient vu bien d’autres. Ensuite il se dit que c’était peut-être une bonne occasion de la faire parler, elle aussi, de lui soutirer ne serait-ce qu’une vague indication, un embryon de piste qui permettrait de retrouver le tueur d’Aurore de Carvelaire et de Jean-Yves Levert. « Et puis merde, s’apostropha-t-il enfin intérieurement, ce n’est pas la peine de chercher des excuses pour m’offrir cette fille ! »

Elle s’escrimait sur la boucle de ceinture de son pantalon. Bientôt, elle l’eût presque entièrement dévêtu. Elle défit elle-même son soutien-gorge et baissa son pantalon de satin de soie.

Alors ils chavirèrent ensemble au milieu des manteaux. Et, ronronnant comme une chatte en chaleur, Sigourney se mit à l’avalier.

CHAPITRE VIII



Du gâteau, c’était vraiment du gâteau, cette fois, le reportage qu’il faisait

pour Valesco. Depuis qu'il s'était introduit, comme le lui avait indiqué l'avocat, dans cette minuscule chapelle désaffectée attenante à l'hôtel particulier de la rue des Cinq-Diamants où habitait sa femme, Frankie Bordoni se disait que tout marchait comme sur des roulettes. Au point que recommençait à danser dans sa mémoire l'air de Bobby Lapointe qui le hantait depuis quelques jours :

*La maman des poissons A les yeux tout ronds
Elle fronce pas les sourcils Elle est très gentille*

Ce qui était déplaisant, par contre, c'était l'état de la mezzanine dans laquelle il était planqué. Un vrai dépotoir, en effet. On y avait entassé des sacs de ciment, des gravats, des piles de journaux défraîchis et encore bien d'autres saloperies qui n'avaient plus de nom depuis des siècles. La petite chapelle, en revanche, qui s'ouvrait en contrebas, semblait plus confortable. Tout y était en miniature mais tout y était aussi conforme à l'architecture classique d'une chapelle. Plan en croix latine, déambulatoire, abside, chœur, transept, absidiale. À la place de l'autel disparu sans doute depuis des éternités, il y avait un vieux canapé recouvert d'un tissu noir. Il y avait aussi quelques fauteuils qui ne semblaient pas de la toute première jeunesse et encore d'autres meubles bas et dépareillés.

La femme, ou l'ex-femme de Valesco – là-dessus l'avocat était resté évasif – avait dû faire mettre le chauffage central dans l'ancienne chapelle : il y régnait en effet une température extrêmement agréable.

Bref, Frankie se sentait comme un coq en pâte. Il avait grimpé sans bruit dans son perchoir, une demi-heure plus tôt, et il s'y était installé à plat ventre, caché derrière la grosse balustrade de pierre qui fermait la mezzanine. Il n'avait emporté qu'un appareil, le plus silencieux de tous, mais s'était muni d'une vingtaine de rouleaux de pellicules. On n'est jamais trop prudent...

Et maintenant il attendait que le spectacle commence en songeant à tout le fric qu'il allait gagner pour ce « reportage » et à la sensation de légèreté qu'il allait pouvoir retrouver en remboursant Versilov pas plus tard que demain. Juré !

En somme, la vie était belle.

La maman des poissons A les yeux tout ronds...

La chanson s'interrompt dans sa tête. La lumière avait brusquement jailli au rez-de-chaussée de la chapelle. Une porte s'ouvrit en bas, sur la droite, une silhouette de femme traversa très vite la chapelle et redisparut par une autre porte sur la gauche. Ça avait été si rapide que Frankie Bordoni aurait été

incapable de dire à quoi elle ressemblait. Collé au sol, l'appareil photo près de lui, il recommença à attendre.

Cinq minutes plus tard, la porte de gauche s'ouvrait de nouveau et la femme réapparaissait, suivie d'un type chauve et maigre enveloppé dans un imper qui semblait trois fois trop grand pour lui.

Les muscles du paparazzi se tendirent. La femme de maître Valesco était superbe. Brune, les cheveux flottant sur les épaules, elle portait une robe moulante et courte en polyester argent. Franckie nota ses jambes admirables, parfaitement galbées et gainées de bas noirs. Elle avait aussi des escarpins noirs à hauts talons.

On pouvait dire bien des choses à propos de l'avocat, mais certainement pas qu'il n'avait pas de goût !

Ce qui paraissait plus curieux, se dit Franckie, c'était qu'une femme pareille ait pu tomber amoureuse de Valesco.

Le type chauve et maigre s'était arrêté au milieu de la chapelle. Au moment où Franckie commençait à prendre ses premiers clichés, il demanda à la femme de Valesco :

— Vous l'avez ?

Il parlait d'une voix étouffée, un peu asthmatique, qui était vaguement familière aux oreilles du paparazzi. Mais quoi ? Qui ? Il se dit qu'il avait déjà vu le chauve quelque part.

— J'ai l'argent, fit M^{me} Valesco d'une voix que Franckie trouva délicieusement envoûtante. Et vous ? Vous avez ce que vous me devez ?

— Bien sûr.

Elle le dominait d'une bonne tête. Elle toisa le maître chanteur et, un peu méprisante, elle lâcha :

— Donnez.

— Vous d'abord.

— Non.

L'ex-chasseur d'images de *C'est par là !* n'arrêtait pas de mitrailler la scène. Après une brève hésitation, le chauve se fouilla et sortit d'une poche de son imper un paquet enveloppé de papier kraft. La jeune femme le prit.

L'instant d'après, une autre enveloppe kraft changeait de main.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'avez pas gardé des copies ? interrogea la femme.

— Rien, fit l'autre. Ma parole.

Elle siffla, de plus en plus méprisante.

— Votre parole !

Bordoni continuait à mitrailler.

— Ce n'est pas bien de ne pas avoir confiance, ironisa le chauve.

Puis, changeant de ton :

— Vous ne me reverrez plus, reprit-il. Nos chemins se séparent, on va se dire adieu...

Il ne semblait pas pressé de partir. Il alla même s'asseoir sur le bord du vieux canapé noir. Il y eut un silence. Il paraissait hésiter. Puis :

— Je boirais bien quelque chose, dit-il.

Elle ne bougeait pas. Comme statufiée. Il insista :

— J'ai soif. Je veux boire quelque chose.

Et, la tutoyant brusquement :

— Tu entends ?

Elle ne bougeait toujours pas. Il se leva alors, se précipita sur elle et lui balança une paire de claques qui la projeta deux mètres en arrière. Elle poussa un cri. Franckie, là-haut, dans la mezzanine, avait sursauté.

Ce n'était sûrement pas prévu au programme. Malgré tout, il continua à mitrailler.

La brune avait les joues écarlates. Après une hésitation, elle se dirigea vers un petit meuble, derrière l'un des fauteuils, et en sortit une bouteille. L'autre la regardait évoluer, les yeux étincelants. Elle revint avec un verre. Il l'examina. Il en renifla même le contenu.

— Vodka ? grimaça-t-il.

— Je n'ai que ça.

Il était retourné s'asseoir. Il avala une gorgée d'alcool.

— Approche, dit-il ensuite.

La brune eut un haut-le-cœur.

— Tu as très bien entendu ce que j'ai dit, salope. Approche.

Elle hésita. Mais visiblement la puissance des claques qu'elle avait reçues la terrorisait. Elle se rapprocha enfin, oscillant sur ses hauts talons. Quand elle fut près de lui, il avança la main et la glissa sous sa robe moulante en polyester argent.

La main remonta entre les cuisses de la femme. Très haut.

— Mmmm, apprécia-t-il. Des bas. J'adore.

Il ôta sa main.

— Déshabille-toi, dit-il.

Elle se cabra.

— Ça ne va pas, non ?

Les quatre baffes magistrales qu'elle reçut, cette fois, lui rentrèrent les mots dans la gorge. Elle recula et s'immobilisa tandis que ses joues se marbraient de rouge. Ses seins tressautaient sous la robe au rythme de sa

respiration sifflante.

Il y eut un long silence.

— Tu te prends pour qui ? interrogea le chauve.

De son perchoir, Frankie Bordoni vit les yeux de la femme se mettre à flamboyer. L'homme la gifla encore. Et encore. Pour le plaisir visiblement. Le paparazzi ne comprenait plus rien mais il était aux premières loges, alors il faisait ce qu'il savait le mieux faire, il photographiait.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ? insista le chauve. Retire ta robe.

Cette fois, elle obéit. En quelques instants elle fut nue, hormis ses bas noirs et ses jarretelles rouges. Le regard du chauve l'explorait méthodiquement. Frankie aussi, de là-haut, admirait les seins ronds et lourds aux longs bouts roses de M^{me} Valesco, son ventre large, ses fesses puissantes, ses cuisses, et cette touffe de poils sombres, au centre d'elle, qui explosait comme un triangle de nuit.

Le chauve commanda :

— Lève les bras.

Elle obéit là encore. Exhibant la pilosité naturelle qui ombrait ses aisselles. Là-haut, Frankie Bordoni sentit quelque chose qui le tirait sous son pantalon. Il commençait à se payer une érection de première catégorie. Il avait toujours raffolé des filles qui ne se rasaient pas les poils sous les bras. Son seul regret, avec Alexandrine, c'était de n'avoir jamais réussi à la convaincre de renoncer à cette mode stupide qui consiste à avoir des aisselles lisses comme des genoux. Elle prétendait que c'était incompatible avec le rôle qu'elle jouait, avec son statut de dominatrice, avec sa fonction et son image de maîtresse. Avec son métier en somme.

Le chauve, en bas, dut être satisfait de l'examen. Il esquissa un geste des doigts.

— Tourne-toi et à quatre pattes, ordonna-t-il encore.

Elle pivota sur elle-même, lui présentant une croupe majestueuse.

— Baisse-toi, dit-il. Et ouvre-toi le cul.

Prosternée, elle fit ce qu'il disait. Elle écarta même à deux mains les hémisphères de ses fesses qu'il explora avec attention dans les grandes profondeurs. Là aussi les poils remontaient dans le sillon de la croupe, tapissant comme un épais buisson ses orifices secrets. Derrière elle, il y eut le crissement du zip du pantalon du chauve.

Les mains de Frankie Bordoni crispées autour de l'appareil photo devenaient moites. Son « reportage » prenait une drôle de tournure. Dans le viseur de son appareil, maintenant, il avait les doigts du maître chanteur qui couraient entre les fesses de M^{me} Valesco, s'infiltraient partout, jouaient avec les grandes lèvres de son sexe, chatouillaient son clitoris.

— Mieux que ça, l'écartement des jambes, commanda-t-il.

Comme elle n'obéissait pas assez vite, il lui pinça sauvagement le clitoris. Elle lâcha un cri et s'ouvrit davantage. Tout de suite après, Bordoni vit le membre de l'homme tâtonner un instant à la recherche de son chemin puis le trouver et, d'un seul élan, empaler sa partenaire, la faisant presque basculer en avant tellement il se ruait en elle avec violence.

Ensuite, tout ce qu'enregistra l'appareil du paparazzi, ce fut un maelstrom qui alla crescendo. Le chauve allait et venait dans le ventre de M^{me} Valesco avec une brutalité incroyable. Bordoni, la sueur au front et le membre raide, maintenant, à le soulever du sol, se demandait s'il donnerait ces clichés-là à l'avocat. Il ne savait pas encore. En tout cas il les négocierait cher, très cher, le double au moins de ce que devait lui donner son commanditaire.

*La maman des poissons A les yeux tout ronds
Elle fronce pas les sourcils Elle est très gentille*

L'air de Bobby Lapointe lui revenait dans la tête. Et brusquement il se bloqua, oubliant de prendre de nouvelles photos, tant ce qui se passait en bas paraissait insolite. M^{me} Valesco, maintenant, semblait prendre du plaisir à ce viol odieux. Elle ruait du bassin et de la croupe comme une jument déchaînée saillie par son étalon préféré, elle secouait la nuque et faisait claquer sa chevelure tandis que l'autre, visiblement, à en croire les grognements porcins qu'il lâchait, se vidait en elle à longs jets.

Puis il se retira d'un coup sec, et ce fut soudain comme si on avait privé la femme de colonne vertébrale. Bordoni la vit retomber à plat ventre, jambes écartées, pantelante, secouée de soubresauts qui étaient peut-être des hoquets de plaisir, peut-être des sanglots d'humiliation, peut-être les deux.

Le maître chanteur, lui, avait déjà retrouvé ses esprits. Il attrapa la culotte de sa partenaire, essuya son engin avec, puis la jeta à terre. Il rajusta son pantalon et boutonna son imperméable trois fois trop grand. Il avala encore une gorgée de vodka, fit claquer sa langue puis se rapprocha de la « malheureuse » qu'il venait de violer. Mais était-ce vraiment un viol ? Tout s'était passé si bizarrement que Franckie avait la tête qui lui tournait.

Dans un demi-brouillard, il vit le chauve flatter les fesses de la jeune femme.

— C'est très bien, tu es une bonne salope, ricana-t-il. Adieu.

Puis il tourna les talons et quitta la chapelle.

La brune sembla se réveiller au bruit de la porte de gauche qui retombait. Elle se releva, hésita un instant et Franckie comprit qu'elle grelottait. Il prit encore quelques photos de sa nudité tandis qu'elle ramassait ses affaires. Celles-ci roulées en boule, elle gagna la porte de droite par où elle était apparue la première fois. D'un pas lent de bête blessée, se dit le photographe.

Tout était fini. Il avait assisté à un drôle de cirque auquel il ne comprenait rien mais ce n'étaient pas ses affaires. Son business à lui, c'étaient les photos. Il en avait un bon paquet et elles valaient le poids de l'or. Il palpa les rouleaux rangés dans une poche intérieure de son blouson. Il y en avait combien ? Il n'en savait rien, il verrait plus tard.

CHAPITRE IX



Franckie Bordoni se relevait quand il sentit quelque chose de dur qui s'enfonçait dans ses reins.

— Les bras en l'air, fit une voix derrière lui.

Une voix de toute évidence trafiquée pour ne pas être reconnue.

Franckie avait des nerfs d'acier mais l'acier aussi ça peut être vulnérable dans certaines conditions. Il se demanda s'il n'allait pas tourner de l'œil.

— Qui êtes-vous ? chevrota-t-il lamentablement.

Pas de réponse. La chose dure pesait toujours au creux de son dos. Un revolver sûrement. L'autre main de l'inconnu fouilla sous son blouson et y récupéra les pellicules. Toutes les pellicules.

— L'appareil, commanda la voix derrière lui.

— Hein ? jeta Franckie Bordoni indigné.

Le revolver accentua sa poussée dans ses reins.

— L'appareil, répéta-t-il.

— Mais vous êtes dégueulasse ! Je... Vous... Vous n'avez pas le droit !

— C'est ça : va porter plainte à la police ! conseilla l'autre dans un gloussement.

De trois quarts, Franckie Bordoni aperçut la silhouette de l'homme qui le braquait. Il était massif, tout habillé de cuir, blouson et pantalon, il portait des gants de cuir et son visage disparaissait sous une cagoule percée de deux trous pour les yeux.

— On va faire un tour, toi et moi, dit-il. Retourne-toi doucement et ne fais pas de conneries.

— D'où sortez-vous ? grommela le paparazzi en obtempérant.

Il devait y avoir, dans le fond de la mezzanine, une porte dérobée qu'il n'avait pas vue en arrivant. Mais où ?

Une illumination le traversa.

— C'est Valesco qui vous envoie récupérer le matériel ? s'écria-t-il. Hein ? C'est ça ? C'est ce salaud qui veut avoir à l'œil des photos qu'il m'a commandées ?

L'autre ne répondit pas. Frankie l'entendait respirer très fort sous la cagoule. Il devait transpirer. Il agita encore dans sa direction ce qui parut au photographe être un Colt Trooper 357 Magnum.

— Par là, fit-il en montrant du bout de son arme le fond de la mezzanine.

Franckie Bordoni décida de jouer son va-tout. Profitant de ce que le cagoulé, pendant une fraction de seconde, ne braquait pas le revolver sur lui, il prit son élan et, tête en avant, essaya de lui balancer un coup de boule.

Il eut l'impression que son crâne venait de percuter un mur de béton. Puis ce fut le poing gauche de l'inconnu qui le fit valser en arrière. Bordoni heurta la balustrade de pierre de la mezzanine, lâcha un cri puis bascula et chavira dans le vide en hurlant.

Il n'y avait pas plus de trois mètres cinquante entre le sol et la mezzanine, une hauteur suffisante malgré tout pour se tuer en cas de mauvaise réception. Heureusement le dieu des paparazzis, si tant est qu'il en existât un, accompagna la chute de Bordoni qui en fut quitte pour des écorchures aux mains et aux genoux quand il arriva en bas. Un peu choqué quand même, il se tâta. Non, il n'avait rien.

Il se relevait tant bien que mal quand, à cet instant, la porte de droite se rouvrit.

Sur la jeune femme brune de tout à l'heure. Côté vestimentaire, elle s'était changée. Elle portait une grosse robe de chambre molletonnée qui n'était pas vraiment très « glamour » mais qui ne parvenait quand même pas à l'enlaidir.

Elle fit de tels yeux ronds en le regardant et que le photographe ne put, une fois de plus, s'empêcher de penser à la « maman des poissons » de Bobby Lapointe.

Sauf que, elle, elle fronçait les sourcils.

Et surtout elle pointait sur lui un petit revolver, un très élégant Coonan Baby calibre 357 en acier inoxydable, un pistolet compact et discret, parfaitement adapté aux doigts délicats d'une jolie femme.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? Qui êtes-vous ? jeta-t-elle.

Franckie se massait les paumes des mains, endolories dans sa chute.

— Je ne vous veux pas de mal, dit-il d'une voix essoufflée.

Il ajouta, montrant la mezzanine :

— Faites plutôt attention à l'autre monstre, là-haut, il est armé et il ne rigole pas !

— Là-haut ?

Elle arrondissait encore davantage ses beaux yeux sombres. Couleur marron glacé, pensa le photographe.

Elle grimpa rapidement les dix marches conduisant à la mezzanine, inventoria l'espace, puis redescendit.

— Il n'y a personne.

— Comment personne ? C'est la meilleure, ça ! grinça Frankie Bordoni. Qui m'a piqué mon appareil photo et mes rouleaux de pellicules, alors ? Le pape ?

Tout en braquant le Coonan Baby sur lui, de l'autre main elle sortit d'une poche de son peignoir un téléphone portable.

— Vous avez intérêt à ne pas bouger pendant que j'appelle la police.

Elle commençait à pianoter un numéro.

— Ne faites pas ça, madame Valesco, gémit Frankie Bordoni, je vais tout vous expliquer, c'est votre mari qui m'a...

Elle s'interrompit.

— Madame quoi ?

— Pardon ?

— Vous m'avez appelée comment ?

Il haussa les épaules.

— Comme votre mari. C'est lui qui m'a dit de venir ici, ce soir, de me planquer dans la mezzanine et de prendre des photos de vous et du maître chanteur. Il voulait vous protéger mais il préférerait que vous ne soyez pas au courant de sa démarche. Tout allait bien jusqu'au moment de l'arrivée de l'autre bouffon...

Un sourire ironique se dessinait sur les lèvres de la jeune femme.

— Mon mari ?

— Oui, votre mari, maître Valesco, Antoine Valesco.

Elle secoua la tête.

— Jamais entendu parler. D'ailleurs je ne suis pas mariée et je ne l'ai jamais été.

Ce fut au tour de Frankie Bordoni de faire des yeux tout ronds.

— Vous vous appelez comment ? balbutia-t-il.

— Ondine. Ondine de Carvelaire.

— Hein ? Mais alors vous êtes la fille de...

— Oui, de Xavier-Amédée de Carvelaire, fondateur du Mouvement pour la Défense des Valeurs fondamentales.

— Et vous... Vous êtes aussi la fille de...

Il haletait.

— De cette pauvre Aurore ? Non. Ma mère, qui était la première femme de mon père, est morte accidentellement il y a quatorze ans. Aurore était ma belle-mère.

Elle montra la chapelle et, par-delà, il comprit qu'elle parlait du reste, c'est-à-dire de l'hôtel particulier de la rue des Cinq-Diamants.

— Héritage, dit-elle. En mourant, ma mère m'a laissé tout ça. Elle était issue d'une famille riche, très riche.

Franckie Bordoni se laissa tomber dans un des vieux fauteuils. La tête dans les mains. Se demandant dans quel sac d'embrouilles il se trouvait plongé. D'abord Valesco lui avait demandé de photographier Aurore de Carvelaire et celle-ci était morte le soir même. Ensuite, il lui avait demandé de prendre des photos de sa prétendue femme, qui était en réalité la fille de Xavier-Amédée de Carvelaire. Là-dessus, une espèce de gorille cagoulé le tabassait et lui piquait les photos.

— Et merde... soupira-t-il.

— Pardon ? interrogea la jeune femme.

— Je dis merde parce que je me suis fait rouler, figurez-vous. Ce Valesco, qui doit d'ailleurs s'appeler Valesco à peu près autant que moi, voulait des photos de vous. Il m'a donc expédié ici. Et, pour plus de sûreté, il a envoyé un de ses hommes de main les récupérer. Résultat des courses, moi j'ai tout perdu. Quant à vous...

Il releva la tête.

— Le maître chanteur, là, c'était qui ?

Elle eut l'air de tomber des nues.

— Quel maître chanteur ? Il n'y a pas de maître chanteur. Qu'est-ce que vous racontez encore ? Théo n'a rien d'un maître chanteur.

— Ah bon ? Et l'argent que vous lui avez remis, alors ? Vous croyez que je ne vous ai pas vu, mon petit bonhomme ?

— Il me fournit des informations.

— Sur quoi ?

Elle hésita.

— Je prépare un livre, une enquête sur le milieu de la mode... Plus exactement sur les rapports de la mode et du sexe... Sur le harcèlement sexuel notamment dans les agences de mannequins... Certains de ceux qui les dirigent sont à la limite de la prostitution...

Franckie lâcha un sombre ricanement.

— Dites donc, mon petit bonhomme, il a l'air d'en connaître personnellement un bout, votre Théo, à propos du harcèlement sexuel !...

Elle baissa les paupières.

— Vous vous méprenez. Ce que vous avez vu n'est qu'un jeu entre nous... Il se trouve que je...

Elle s'arrêta. Puis se jeta à l'eau.

— Que je suis un peu maso sur les bords... Ça me fait jouir, dans certaines circonstances, d'être un peu brutalisée...

Elle se laissa tomber sur le canapé noir. Dans ce mouvement, son peignoir s'entrouvrit, découvrant ses jambes nues presque jusqu'à mi-cuisses. Elle ne devait pas avoir eu le temps de se rhabiller, se dit Franckie. Il eut brusquement très chaud.

— Et ce Théo, demanda-t-il, a des informations intéressantes sur les agences de mannequins ?

— Très intéressantes.

— Le... Le paquet qu'il vous a donné en échange de l'argent, c'était quoi ?

— Une cassette. Mais je ne l'ai pas encore visionnée.

Il réfléchit.

— Théo comment, au fait ?

— Théo Charron.

Théo Charron ! Pour Franckie, ce fut comme si un voile se déchirait. Il comprenait brusquement pourquoi il avait eu l'impression, tout à l'heure, de reconnaître le type chauve.

— Mais Théo Charron était photographe, dans le temps s'exclama-t-il. On a bossé ensemble dans plusieurs canards.

Il énuméra un certain nombre de titres de la presse *people*. Les magazines à scandales comme on dit.

— Je l'avais perdu de vue depuis un certain temps. Qu'est-ce qu'il devient ?

— Vous voyez. Pas grand-chose, j'ai l'impression.

Franckie croyait se souvenir que Charron avait été viré, jadis, de plusieurs journaux pour escroqueries diverses. Mais il garda cette information pour lui. Après tout, il n'avait rien contre lui.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom ? interrogea Ondine de Carvelaire.

— Franckie Bordoni pour vous servir. Jusqu'à ces derniers temps j'étais photographe à *C'est par là* !

— Et maintenant ?

— Maintenant je bricole.

— En photographiant les gens à leur insu ?

— C'est mon boulot.

— Avec les stars, peut-être. Mais moi, je n'ai rien d'une star.

Il la considéra avec admiration.

— Vous avez tout ce qu'il faut pour le devenir, fit-il.

Il secoua la tête.

— De toute façon, maintenant, on m'a piqué mon reportage. Et le pire c'est qu'il y a des photos de vous en circulation. Des photos plutôt compromettantes. Pas du tout désagréables à regarder, mais foutrement compromettantes. Ça ne vous dit vraiment rien le nom de Valesco ?

— Vraiment et sincèrement rien.

Il la regarda de nouveau.

— J'ai l'impression que tous les deux on est dans le même merdier.

Il carburait. Repensant au type qui lui était tombé dessus dans la mezzanine.

— Il y a une porte là-haut ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Mais je ne m'en sers jamais. Elle donne sur une petite terrasse qui ne communique avec rien, sauf le toit de l'immeuble voisin.

Il grimpa pour voir. La terrasse, un minuscule carré goudronné, ne communiquait pas exactement avec le toit d'un immeuble mais se trouvait juste à la même hauteur que les fenêtres d'une vieille bâtisse qui semblait condamnée. Trois des quatre fenêtres étaient obstruées par des parpaings. La quatrième, non. C'était par là, bien entendu, que le gorille de tout à l'heure était passé. Trop tard pour essayer de le rattraper. Franckie réintégra la mezzanine et referma la porte. Non sans noter que le vent, dehors, avait encore redoublé de fureur.

— Il faut que je retrouve ce Valesco, dit-il en redescendant dans la chapelle.

Il remonta le zip de son blouson.

— Je suis désolé de tout ce qui s'est passé, dit-il. Je croyais vraiment rendre service à une femme victime d'un ignoble maître chanteur.

— En ramassant un joli paquet au passage, non ?

— L'utile et l'agréable, dit-il.

Ondine de Carvelaire s'était levée. Elle le précéda en direction de la porte de gauche, celle par laquelle il était entré sur les indications de son prétendu commanditaire. Celle aussi qu'avait empruntée Théo Charron, tout à l'heure, quand il avait quitté les lieux. Elle ouvrit cette porte. Elle donnait sur un étroit

couloir obscur façon caverne qui débouchait, après une autre porte, sur une cour d'immeuble.

Sur le seuil, Ondine se retourna vers lui, appuyée de la hanche au chambranle.

— Et... murmura-t-elle sans le regarder, vraiment, le spectacle vous a plu, tout à l'heure ?

Il rougit un peu des pommettes.

— Beaucoup. Il m'a paru d'une grande tenue esthétique.

Elle releva les yeux. Elle aussi avait les pommettes qui rosissaient.

— J'apprécie énormément l'esthétique, moi aussi, souffla-t-elle d'une voix rauque.

Il soutint son regard. Hésitant sur la conduite à tenir ? Qu'est-ce que c'était que cette fille ? Une allumeuse ? Une nympho ? Après tout, se dit-il, on n'a pas tous les jours vingt ans. Il se plaqua contre elle et colla ses lèvres aux siennes. Aussitôt, elle ouvrit la bouche et leurs langues s'enroulèrent. Elle jeta les bras autour de son cou et il la sentit onduler de tout son long contre lui. Immédiatement, sous son pantalon, il se mit à durcir et à grossir.

La langue de la jeune femme dansait un ballet frénétique autour de la sienne et sa bouche était brûlante. Il n'y tint plus et, glissant les mains sous son peignoir, il l'empoigna aux fesses, par-derrière. Elles aussi étaient brûlantes. Il descendit, fouillant fiévreusement le sillon de sa croupe.

Et là il se figea.

Par-dessus l'épaule d'Ondine de Carvelaire, il venait d'apercevoir quelque chose au fond du couloir obscur qui communiquait avec la cour.

Une forme. Une masse. La forme d'un être humain replié en chien de fusil.

Un être humain revêtu d'un imperméable.

Il s'écarta de la jeune femme.

Elle haleta.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez vu un fantôme ?

— Pire, dit-il.

Tandis que, de la main, il désignait au fond du couloir le corps immobile de Théo Charron.

CHAPITRE X



Ce soir, comme lui avait dit une fille croisée dans l'escalier du *Kif-Klub*, c'était partouze toute simple. La fille avait l'air de le regretter. Elle disait que le sens du délire se perdait.

Pas chez tout le monde, en tout cas, s'était dit Boris Corentin. La fille était intégralement nue, mais tatouée sur tout un côté du corps, de l'épaule droite à la cheville droite. Des entrelacs savants d'arabesques rouges, noires et bleues, épousaient ses formes, couraient sur son sein droit, sur la moitié droite de son ventre et sur sa cuisse droite. Boris aurait bien discuté un peu avec elle, histoire de voir quel effet ça produit, un joli sein tout tatoué qui remue en cadence sous vos assauts. Mais la fille s'en allait.

— J'ai cours demain et c'est en banlieue, indiqua-t-elle.

Elle ajouta qu'elle était prof de lettres dans un collège et que tous ses gamins venaient de « cités à problèmes ».

— Alors vous comprenez, le soir, j'ai besoin de me détendre. Malheureusement, à minuit le carrosse se transforme en citrouille.

Elle considérait l'athlète brun. Elle avait l'air elle aussi de regretter cette rencontre ratée.

— Ce sera pour une autre fois, dit-elle.

Boris en doutait. Il recommença à gravir l'escalier métallique qui reliait les deux étages du *Kif-Klub*, la boîte à partouzes très select de la rue de Paradis que dirigeait une certaine Julia Jacquinot. C'était à sa recherche qu'il s'était lancé.

Au dernier niveau, une sorte de loft couvert d'une longue verrière d'où l'on pouvait voir le ciel, il y avait deux salles vastes comme des hangars et

aux murs blancs. Le tout faisait plutôt dépouillé, et même austère. Mais des cloisons mobiles un peu partout structuraient l'espace. Il y avait des centaines de coussins multicolores jonchant la moquette du sol et des tables basses en bois noir. Certaines cloisons créaient des « lieux d'intimité », presque des alcôves, autour desquelles se pressaient les voyeurs. Le tout baignait dans une lumière très douce qui contrastait avec la violence de la musique électronique.

Boris Corentin avançait, sensible aux odeurs diverses qui montaient, s'épalaient en nappes lourdes. On repérait du Guerlain ou du Chanel mêlés à des parfums plus naturels de transpiration humaine et de corps en rut.

La partouze était toute simple, comme avait dit la fille tatouée, mais il y avait quand même pas mal de monde, une soixantaine d'hommes et de femmes qui s'agitaient, se déplaçaient, s'allongeaient, s'étreignaient ou regardaient les autres s'étreindre. La plupart étaient nus. Ou quasi nus, car beaucoup de femmes avaient gardé leurs jarretelles et leurs talons aiguilles. Certains s'embrassaient. D'autres discutaient en buvant une coupe de champagne. Au milieu des coussins, il était parfois difficile de savoir à qui appartenait tel bras ou telle jambe. En duos, en trios, en quatuors, certains groupes essayaient vaillamment des figures compliquées. Boris évoluait au milieu de tout ça, essayant de ne pas marcher sur un client, et toujours à la recherche de Julia Jacquinot.

Une longue fille brune qui semblait complètement partie esquissait une danse du ventre très lente en total désaccord avec la frénésie de la musique. Un grand Black la rejoignit, nu lui aussi, son sexe monumental dressé comme une hampe. Puis un Blanc presque aussi grand que le Noir vint compléter le groupe. Tous deux encadrèrent la fille et commencèrent à la caresser.

Une autre fille s'approcha de Boris, visiblement en mal de tendresse. Elle était mince, brune, cheveux courts, avec au milieu une mèche rose vif.

— Vous voulez bien me mettre tout de suite ? J'ai tellement envie... le supplia-t-elle.

Ce n'était pas vraiment une question. Déjà, elle commençait à se battre avec son pantalon dont elle descendit prestement le zip.

Il se dégagea avec un sourire gêné.

— Tout à l'heure, s'excusa-t-il. Je cherche quelqu'un et c'est urgent.

— Qui ? Je connais tout le monde ici.

— Julia Jacquinot.

— Julia ? La dernière fois que je l'ai vue, il y a dix minutes, elle était en train de sucer...

Elle lâcha le nom d'un célèbre réalisateur de cinéma.

— Elle doit avoir fini, maintenant, ajouta-t-elle. C'était dans le coin, là-bas.

Elle indiquait le fond de la salle. Boris s'y précipita.

La patronne du *Kif-Klub* se lécha les lèvres.

— Lui ? s'esclaffa-t-elle en réponse à une question de Corentin qui lui demandait aimablement si ça s'était bien passé avec le célèbre réalisateur de cinéma. Je l'avais à peine pris dans ma bouche qu'il ouvrait les vannes ! Un rapide, quoi. Ou alors il avait vraiment très envie. Depuis, j'ai eu le temps d'en sucer deux autres. J'ai toujours adoré vider les couilles des hommes, vous vous souvenez, commandant ?

Boris se souvenait. Julia avait été indirectement mêlée, deux ans plus tôt, à une sombre affaire de trafiquants de drogue d'origine albanaise. À cette occasion, elle avait su rendre de précieux services à la police. En échange, la Brigade Mondaine l'avait lavée de tout soupçon dans l'affaire des trafiquants.

Reconnaissante, Julia Jacquinot avait fait profiter Corentin de ses talents de fellatrice. Elle était en effet, dans ce domaine, au-dessus de tout éloge.

Il la regarda. Et décida d'y aller carrément.

— Je suis à la recherche de Mircea, dit-il.

Au nom du Roumain, il la sentit qui se raidissait puis, après quelques secondes d'hésitation, qui se détendait à nouveau. Apparemment, elle aussi avait décidé de jouer cartes sur table.

— C'est grave ? demanda-t-elle.

— Plutôt, oui.

Les yeux de la patronne du *Kif-Klub* se troublèrent.

— Je m'en doutais, dit-elle.

Ils s'étaient assis par terre contre un mur, sur des coussins, et ils étaient obligés d'élever la voix pour lutter contre la musique techno qui envoyait ses coups de poing monstrueux un peu partout dans l'espace. Elle attrapa un coussin et le plaqua contre sa poitrine aux seins étonnamment lourds. Boris constata que, à grand renfort de piercing, elle s'était composé un nouveau look résolument « branché », sans doute plus en rapport avec l'ambiance *Kif-Klub*. Quoi qu'il en soit, elle portait à l'oreille gauche assez d'anneaux pour suspendre un double rideau !

Vêtue d'une ample jupe en jersey noir ouverte sur son ventre nu, elle exhibait sans complexe la toison de son pubis curieusement peinte en or ainsi que les deux anneaux, en or eux aussi, qui étaient accrochés à son clitoris.

Remarquant le regard de Boris, elle écarta encore davantage les cuisses sur son intimité.

— C'est nouveau, indiqua-t-elle. Il paraît que c'est très agréable quand on me baise. Vous ne voulez pas essayer, commandant ?

— Non, fit nettement Boris. Mon problème, c'est vraiment sérieux. Il faut absolument que je retrouve Mircea Badescu dans les plus brefs délais.

— Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, dit-elle. Enfin quelque temps...

En même temps, elle explorait négligemment de la main l'entrejambe de Boris et l'appréciait à sa juste valeur.

— Hmmm, fit-elle. Pas mal. Très bien même.

Elle roucoula.

— Encore plus gros que dans mon souvenir.

— Écoute, Julia, je crois que tu n'as pas bien mesuré la gravité de la situation. D'après ce que je me suis laissé dire, Mircea était tout le temps fourré ici, non ? À tel point d'ailleurs que peut-être même qu'il s'y cache. Je me demande si je ne vais pas revenir avec une commission rogatoire...

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent un peu.

— Vous ne trouverez rien ici, commandant. Rien ni personne.

— Sans doute, soupira Boris. Mais je pourrais revenir. Faire une deuxième descente surprise. Et peut-être une troisième. Les habitués de ton petit boxon sont bien sympathiques mais je suis sûr qu'ils aiment la discrétion. À force de croiser des flics dans l'escalier du club, ils pourraient finir par se lasser et aller ailleurs.

L'œil fixe, Julia Jacquinot contemplait le spectre de la faillite que lui décrivait Boris Corentin. Elle finit par se résoudre à se jeter à l'eau.

— Écoutez, la dernière fois que je l'ai vu c'était il y a à peu près quinze jours. Il avait l'air nerveux, crispé. Lui qui ne prend jamais rien de ce genre, il voulait même que je lui fournisse de la coke. Je n'en avais pas. Il n'y en a d'ailleurs jamais ici, vous le savez bien. Il m'a confié qu'il était sur un très gros coup. Et, en me disant cela, j'ai eu l'impression qu'il avait peur...

Une fille blonde traversa le champ de vision de Boris. Elle se déplaçait, totalement nue, tenant un type en laisse. Par le sexe...

— Et alors ?

Elle ouvrit les bras.

— Alors rien. Mircea n'est pas le style de mec à qui on pose des questions, vous imaginez bien. J'ai tout de même essayé de savoir de quel « gros coup » il s'agissait. Il m'a dit que c'était politique...

— Tiens donc, murmura Corentin. Politique...

Sans cesser d'onduler du ventre, la fille qui dansait, prise en sandwich entre le Blanc et le Noir, était en train de s'empaler sur le membre de ce dernier. Par-derrière le Blanc frottait le sien contre les fesses de la jeune femme. Pour faciliter sa pénétration, la fille se pencha un peu, obligeant son « vis-à-vis » à s'accroupir sur les talons.

Quelques couples avaient interrompu leurs étreintes pour jouir du spectacle.

— Politique... répéta rêveusement Corentin. C'est tout ce qu'il a dit ? reprit Boris. Que c'était politique ?

La fille, à présent, gémissait et criait, secouée par les deux sexes virils enfoncés en elle et qui la faisaient osciller, à chacune de leurs secousses contradictoires, comme un bateau pris en pleine tempête.

— Oui, répondait Julia Jacquinot. Je l'ai encore un peu cuisiné, mais il s'est mis en colère. Il m'a dit que les « gonzesses » n'avaient pas à poser de questions. Un peu plus tard, je me souviens, alors qu'on parlait de tout à fait autre chose, il m'a demandé si je savais quand exactement avaient lieu les prochaines élections législatives. Comme si je m'occupais de ce genre de connerie !

Boris emmagasina l'information tout en regardant, « presque » sans la voir, la danseuse qui, au centre de la pièce, avait changé de position. Le Blanc la prenait toujours par-derrière, mais elle s'était dégagée du Noir et, penchée en avant, la bouche grande ouverte, elle avalait son membre. Le Noir la regardait faire avec les yeux exorbités.

— C'est tout ce que tu sais ? interrogea Boris.

Julia Jacquinot hocha la tête.

— Je vous le jure, commandant.

Boris remua des épaules.

— Bon eh bien je te remercie, dit-il. Et, selon la formule habituelle, si quelque chose te revenait en mémoire, n'hésite pas à me contacter, n'est-ce pas ?

Elle glissa de nouveau une main du côté de son membre gonflé et dur.

— Ne me dites pas que vous voulez déjà partir ? émit-elle d'une voix déçue. Je ne vous ai même pas sucé...

— Je suis en service, fit remarquer Boris.

À l'immobilité soudaine du Noir, et au tremblement qui envahissait son long corps sombre, il n'était pas sorcier de deviner qu'il jouissait dans la bouche de la fille. Laquelle, les yeux fermés, le but jusqu'à la dernière goutte, tandis que, par-derrière, le Blanc qui venait de se retirer de sa croupe, arrosait les reins de sa partenaire de longues giclées puissantes.

Il y eut quelques applaudissements.

On ne voyait pas grand-chose dans l'obscurité du vestiaire, mais le spectacle était quand même édifiant : Boris s'était bloqué dans le hall d'entrée du *Kif-Klub*, saisi par la vision d'Aimé Brichot qui était en train de prendre Sigourney à grands coups de reins au milieu des manteaux de fourrure et des pardessus.

Sigourney s'était débarrassée de son pantalon et, penchée en avant, offrait aux assauts du policier chauve une magnifique paire de fesses.

Aimé Brichot dut sentir derrière lui une présence étrangère car, tournant la tête et découvrant sa flèche, il lui adressa un sourire vaguement gêné... sans

toutefois ralentir la cadence de ses coups de boutoir.

Boris sourit à son tour. Sigourney grognait, rugissait, gémissait. Elle en faisait vraiment beaucoup, songea-t-il, dans le genre femelle en folie.

Soupirant, il se dirigea vers la porte du club.

— Je t'attends dans la voiture, lança-t-il à son coéquipier.

Celui-ci le rejoignit dans leur Mégane de fonction quelques instants plus tard.

— Bon Dieu, lâcha-t-il en s'asseyant côté passager. Il fait de plus en plus froid !

Il avait raison : il faisait, en effet, encore plus froid qu'en début de soirée et la violence du vent n'avait pas faibli, au contraire. Pourtant, s'il cherchait à faire diversion, Aimé Brichot en fut pour ses frais, car Boris se garda du moindre commentaire sur ces considérations météorologiques du plus haut intérêt en la circonstance ; tourné de trois quarts vers son coéquipier, il se contenta de le regarder avec un petit sourire en coin. Le résultat ne se fit pas attendre : Brichot se tassa sur son siège et Boris le vit entamer un combat perdu d'avance contre la crise de culpabilité qui le terrassait à chacune de ses petites et rares excursions extra-conjugales.

— Tu comprends, j'essayais de rendre Sigourney plus bavarde, bafouilla-t-il, parfaitement conscient qu'il était lamentable.

Boris mit le moteur en marche.

— Ah oui ? Et elle a donné de bons résultats, cette méthode ? ironisa-t-il.

— Dis donc, toi, grogna Brichot, je te rappelle que ces méthodes-là, tu les appliques plutôt deux fois qu'une, non ? Et puis, en l'occurrence, maintenant que nous avons... euh... fait connaissance, Sigourney et moi, elle m'a promis de me prévenir aussitôt qu'il y aurait du nouveau à propos de Mircea.

— Génial ! s'exclama Boris en décollant du trottoir dans un grand éclat de rire.

CHAPITRE XI



Tout en pilotant son 4x4 de chez Porsche dans les rues de Paris, Frankie Bordoni essayait de faire le point.

Les événements se précipitaient et il comprenait de moins en moins ce qui se passait.

Il y avait eu, chez Ondine de Carvelaire, au moment où ils s'abandonnaient dans les bras l'un de l'autre, l'horrible découverte de Théo Charron, ex-paparazzi comme lui, retrouvé mort, gisant dans le couloir qui conduisait de la chapelle à la sortie de l'immeuble voisin.

Charron n'avait fait quelques pas dans le couloir obscur en quittant Ondine. Par-derrière, quelqu'un lui était tombé dessus avec, comme on dit dans les rapports de police, un objet contondant, et lui avait fracassé la tête. Un véritable massacre. L'arrière du crâne du photographe n'était plus qu'une ignoble bouillie sanglante. Une atrocité.

Qui avait pu commettre ce crime horrible ?

Devant le spectacle du cadavre de Charron, Ondine avait été envahie par une crise d'hystérie. Elle s'était mise à hurler et à sangloter. Elle était allée s'affaler sur le vieux canapé noir de la chapelle et elle s'était tordue dans tous les sens en criant jusqu'à ce que Frankie décide de la calmer en lui balançant une paire de claques.

— Ce n'est pas le moment de craquer, avait-il dit. Vous avez un macchabée sur les bras, alors vous n'avez pas intérêt à perdre la tête.

Elle s'était redressée.

— *Nous* avons un macchabée sur les bras, avait-elle corrigé.

Elle reprenait ses esprits à toute allure...

— N'oubliez pas que vous vous êtes introduit chez moi illégalement, reprit-elle. Quant au prétendu gorille qui vous a volé votre appareil photo, je ne suis pas obligée de vous croire. Après tout je ne l'ai pas vu. Et rien ne me

dit que ce n'est pas vous qui avez tabassé Théo à mort. Si j'appelle les flics, ils...

Franckie était au bord de lui flanquer une nouvelle paire de claques.

— Mon petit bonhomme, si vous appelez les flics, avait-il craché, il faudra que vous leur expliquiez ce que fabrique ce paquet de pognon dans la poche de Théo.

Il venait d'extraire de l'imperméable du mort l'enveloppe kraft bien rembourrée qu'il avait vu Ondine lui remettre, plus d'une heure auparavant. Il avait regardé à l'intérieur.

— À vue de nez, il y a...

Elle l'avait interrompu.

— Encore plus que ça, avait-elle dit d'une voix lasse.

Il avait ricané.

— Des informations, même confidentielles, sur les milieux de la mode, ça ne vaut pas ça. Ou vous ne connaissez pas les tarifs, ou vous êtes drôlement généreuse. Ou alors il s'agit de tout autre chose. D'un chantage, par exemple...

Il avait crié.

— Alors ? Vous vous décidez à me la dire, la vérité ?

— Oui mais ne criez plus, avait-elle supplié.

Son beau visage était livide.

— Mais d'abord, qu'est-ce qu'on fait de lui ? avait-elle demandé. On ne peut pas le laisser ici...

Il avait de nouveau ricané.

— Ça fait désordre, effectivement, le cadavre d'un maître chanteur chez soi...

Il avait planté ses yeux dans les siens.

— Vous l'avez tué ? lui avait-il demandé.

Elle avait eu l'air de tomber des nues.

— Mais non ! Jamais je n'aurais...

— Vous aviez pourtant toutes les raisons de le faire !

— Mais je ne l'ai pas fait !

— Quelle bordel de nuit de merde ! avait-il soupiré en se passant la main sur le front. Dans ce cas, avait-il poursuivi après quelques secondes de réflexion, je ne vois qu'une explication plausible : c'est Valesco qui a monté toute l'affaire. Dans un premier temps, il me charge de vous photographier en train de donner de l'argent à Théo Charron qui vous fait chanter. Puis un de ses hommes rectifie Charron tandis qu'un second vole mes photos et mon appareil. Ensuite, Valesco dispose de tous les éléments pour vous faire

chanter à son tour, mais en beaucoup plus grand encore parce que maintenant il y a un cadavre, celui de Charron...

Un deuxième cadavre en réalité, avait-il pensé sans le dire : celui d'Aurore de Carvelaire. Autrement dit la belle-mère d'Ondine. Et qu'il avait également photographiée dans des postures plus que compromettantes.

Bien sûr, il s'était abstenu d'en parler à Ondine. Toute cette affaire tournait probablement autour de Xavier-Amédée de Carvelaire, fondateur du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales. Franckie s'était de nouveau passé la main sur le front. L'imbroglio devenait beaucoup trop compliqué pour sa petite tête.

— Je suis chasseur d'images, moi, avait-il grogné. Pas flic ni truand.

Il s'était secoué.

— Alors, ce chantage ? Il s'agissait de quoi au juste ?

Elle avait haussé les épaules.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Une affaire de cul évidemment ! On n'emploie plus ce mot-là depuis des éternités, avait-elle ajouté en se levant, et pourtant, dans certains cas, il est approprié...

— Quel mot ?

— Nymphomane.

— Et alors ?

— C'est ce que je suis. Nympho.

— C'est des conneries, ça, avait-il grogné. Vous aimez baiser, c'est tout ! Qui ça choque de nos jours ?

— En principe personne. Sauf l'électorat de mon père. Si les électeurs de son parti apprennent que je me suis fait sauter, un soir, par cent types à la file, et qu'il existe une cassette vidéo relatant cet épisode...

Il avait sifflé.

— Cent types ? Bravo ! Vous avez de la santé !

— Oh, vous savez, pour une femme, il suffit d'ouvrir bien gentiment tous ses orifices et le tour est joué. C'est différent pour les mecs...

Elle avait hoché la tête.

— Et puis c'était un jour exceptionnel : celui de mon anniversaire. D'ordinaire, dix ou quinze types me suffisent amplement...

— Alors c'est à cause de cette cassette que Charron vous faisait chanter ? avait demandé Franckie après un silence appréciateur.

— Oui. Et je payais pour ne pas compromettre les chances de mon père de remporter les prochaines élections législatives et de réaliser le rêve de toute sa vie en devenant ministre de je ne sais quoi...

Le photographe rigola intérieurement : avec une fille qui se faisait sauter

par cent types et une épouse qui fréquentait un donjon sadomaso, il était bien parti le grand mouvement de régénération morale de Xavier-Amédée ! Dans un tel contexte, son beau slogan, « Ordre et Vertu », ressemblait plutôt à une formule incantatoire qu'à un véritable programme !

— Eh bien, avait-il soupiré, il ne reste plus qu'à faire disparaître le corps de ce pauvre Charron. On est dans le même bain, vous et moi, et je ne sais pas si vous vous y plaisez dans ce bain, mais moi j'aimerais mieux en sortir le plus vite possible.

— Qu'est-ce que vous proposez ?

Après plusieurs hypothèses éliminées les unes après les autres, il s'était brusquement souvenu de ce reportage qu'il avait fait pour un magazine, deux ans plus tôt, sur certaines sectes sataniques qui organisaient, la nuit, des cérémonies secrètes dans les cimetières.

— Il faut laisser les morts enterrer les morts, avait-il dit gravement. Je propose que ce malheureux Théo aille rejoindre les autres macchabées, ses frères en infortune.

Comment s'appelait déjà ce petit patelin de la banlieue nord de Paris, à une quarantaine de kilomètres, où il avait fait son reportage ? Un nom qui se terminait en « ville ». De toute façon, il retrouverait. Il suffisait de reprendre le même chemin.

— Mon petit bonhomme, avait-il alors dit à Ondine de Carvelaire, vous allez m'aider, on ne se quitte plus. Trouvez-moi quelque chose, une malle, une cantine, ce que vous avez de plus grand. On fourre Théo dedans et on l'embarque. Ma voiture est dehors, et...

— Il est hors de question que je touche à ce... enfin, à ce... Il est mort, c'est un cadavre, je ne...

Le paparazzi avait de nouveau failli se ruer sur elle pour la gifler.

— Pour commencer, vous allez vous envoyer un grand verre de vodka, ça vous donnera du courage. Et vous m'en offrirez également un par la même occasion. On a un boulot pas marrant à se farcir tous les deux, alors on a intérêt à le faire dans la joie et la bonne humeur.

Deux bonnes doses d'alcool plus tard, elle avait fini par se résigner à lui obéir. Elle était d'abord allée chercher une grande cantine métallique puis, sans rien dire, apparemment matée, elle l'avait aidé à traîner le corps de Théo jusqu'à la cantine.

— Allez, hop, on le fourre là-dedans ! avait annoncé Franckie.

— Fourrer, fourrer...

Penché sur le cadavre, le photographe avait relevé la tête en entendant Ondine marmonner ce qu'il avait d'abord pris pour une nouvelle manifestation de protestation. Il avait alors reçu, comme un choc, l'image du corps intégralement nu de la jeune femme, qui venait de dénouer son peignoir

et de le laisser tomber à terre.

— Fourre-moi, fourre-moi, fourre-moi, répétait-elle d'une voix enfiévrée, les jambes écartées, pubis en avant.

Cette fille était vraiment dingue...

Les yeux fixes, les lèvres tremblantes, elle était presque méconnaissable tant le désir de sexe déformait ses traits. Elle était effectivement folle. Folle à lier, nympho, détraquée, tout ce qu'on voudra. Mais elle était aussi éblouissante de sensualité et ses formes étaient merveilleusement voluptueuses.

Le ventre tordu de désir, il s'était redressé et l'avait saisie aux hanches.

— Espèce de salope, avait-il grogné, tu veux qu'on te fourre, eh bien tu vas l'être, fourrée !

Il l'avait fait pivoter sur elle-même, l'avait poussée contre le canapé, l'y avait jetée à plat ventre et, avec un rugissement, s'était rué en elle.

Quelques minutes plus tard, la jouissance l'avait traversé comme une épée éblouissante et il avait explosé à torrents dans le ventre d'Ondine.

Jamais il n'avait pris son pied de cette façon. Jamais non plus, il fallait l'avouer, il n'avait fait l'amour dans une ancienne chapelle et à deux pas d'un cadavre...

Et maintenant la cantine contenant le corps de Théo Charron se trouvait à l'arrière du 4x4 de Franckie Bordoni, et ce dernier roulait dans la nuit avec, à ses côtés, Ondine de Carvelaire.

Ils avaient quitté l'autoroute du Nord assez rapidement et ils s'enfonçaient, par des départementales, dans des banlieues désertes. Le vent soufflait en rafales violentes, couchant les arbres et secouant son tout-terrain. Aux HLM succédèrent des zones pavillonnaires, puis des villages endormis, de vieux villages qui ne semblaient pas avoir changé depuis un siècle ou deux.

— Vous savez où vous allez ? interrogea Ondine après un long silence.

Franckie venait d'apercevoir un panneau, sur la droite : Attainville. C'était le patelin qu'il cherchait.

— Mon petit bonhomme, dit-il en obliquant sur la droite, non seulement je sais mais je trouve. On y est presque.



Il était cinq heures du matin et le vent ne s'était pas calmé. Il rageait et sifflait autour de l'immeuble. Brusquement, une rafale plus violente que les autres avait réussi à ouvrir la fenêtre du salon.

Julia Jacquinot s'était précipitée pour la refermer. Elle avait lutté quelques instants contre les éléments déchaînés. En dessous, six étages plus bas, tout était désert. L'appartement qu'habitait la patronne du *Kif-Klub* rue Philippe-de-Girard donnait sur les voies ferrées de la gare de l'Est qu'elle voyait étinceler lugubrement. Quand elle eût refermé la fenêtre, elle se remit à tourner en rond, enveloppée dans un long peignoir en soie gris perle.

— Il faut que je trouve un moyen de le faire venir ici, n'arrêtait-elle pas de se répéter.

Elle s'était servi un whisky en arrivant du club, dont elle avait exceptionnellement confié la fermeture à Sigourney. Généralement, c'était une chose qu'elle avait l'habitude d'assurer et de contrôler elle-même, mais la situation était exceptionnelle. Il fallait qu'elle passe à l'acte.

Oui, mais comment faire venir Mircea dans cette pièce ? Mircea Badescu qu'elle hébergeait depuis la veille au soir...

— Dès que mon problème est réglé, je décanille, lui avait-il promis.

Elle lui avait dit qu'il pouvait rester autant qu'il le souhaitait.

Elle lui avait même proposé de faire l'amour, comme par le passé, mais il avait décliné cette offre. Il était trop crevé, avait-il dit pour s'excuser. Il avait l'air inquiet, traqué, défait. Une barbe de trois jours noircissait son visage et ses yeux étaient cernés. Il était allé se coucher et il s'était endormi presque aussitôt.

— Il faut que je trouve un moyen de le faire venir ici, répéta intérieurement Julia Jacquinot.

Ici, c'était le salon de son appartement et il était présentement en travaux. De grandes bâches couvraient le sol et protégeaient les quelques meubles qu'on avait laissés dans la pièce quand Julia avait décidé de la faire repeindre. Il y avait notamment un grand canapé en cuir qui n'avait trouvé sa place dans aucune autre pièce.

Il fallait qu'elle règle le problème Badescu, elle ne pouvait pas faire autrement, se répétait-elle. Et, pour cela, il fallait qu'elle l'attire ici. Les ordres étaient les ordres. Badescu savait à peu près tout, maintenant, il était même parvenu à identifier le véritable commanditaire du meurtre de M^{me} de Carvelaire. Il s'était introduit chez celui qui servait d'intermédiaire dans cette opération, et il y avait découvert le nom de l'homme qui avait tout machiné depuis le début.

Maintenant, il était donc comme une bombe à retardement, une bombe qui exploserait un jour ou l'autre et qui ferait d'énormes dégâts si on ne la désamorçait pas.

Oui, il fallait qu'elle règle le problème Badescu. Et, pour cela, il fallait qu'elle l'attire ici.

Elle n'eut pas besoin de se creuser la tête plus longtemps. Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit et la silhouette de Badescu apparut. Il était décoiffé, hirsute, et uniquement vêtu d'un tee-shirt bleu foncé et d'un caleçon bleu clair.

— Tu ne dors plus ? interrogea-t-il Julia.

— Je ne dors pas encore, corrigea-t-elle. Tu sais, c'est comme ça tous les jours, après avoir passé la nuit à la boîte, j'ai du mal à trouver le sommeil.

Elle le regarda :

— Et toi ?

— Oh, moi je crois que c'est le vent qui m'a réveillé, dit-il.

Elle lui sourit.

— Tu veux que je te prépare un café ? demanda-t-elle.

Il sourit aussi.

— Pourquoi pas ?

Quand elle revint avec une tasse de café fumante, il s'était assis sur le canapé de cuir, ou plutôt sur la bâche qui enveloppait celui-ci.

Elle attaqua tout de suite, d'un air préoccupé.

— Je suis désolée, Mircea, mais tu ne peux pas rester ici. Je croyais pouvoir te garder, mais c'est impossible. Un flic est venu me voir au *Kif-Klub* et il m'a posé des questions sur toi.

— Ah bon ?

— J'aurais bien voulu te garder, reprit-elle dans un soupir, mais maintenant j'ai peur, tu comprends. Peur pour moi, et surtout pour toi. Si ce

flic décide de faire un tour ici et qu'il te trouve...

Le tueur avala une gorgée de café.

— Je crois que j'ai une idée, reprit-elle.

Et elle lui parla d'un ami en qui elle avait toute confiance, un certain Roland Clayeux qui habitait une maison isolée, non loin de Compiègne.

Elle détailla les états de service de ce Clayeux, les années de prison qu'il avait faites, histoire de rassurer Mircea. Avec un tel *curriculum vitae*, Clayeux ne risquait pas de le balancer à la flicaille, ajouta-t-elle.

Le tueur n'avait pas l'air opposé à l'idée de trouver refuge chez ce type qui n'existait bien entendu que dans l'imagination de Julia. En quelques minutes, les détails matériels furent réglés.

Il posa sa tasse de café à terre.

— Eh bien, dit-il alors avec un sourire, c'est la cérémonie des adieux, non, entre toi et moi ?

Elle hocha la tête, presque émue. On en arrivait à l'épisode le plus délicat, songeait-elle en même temps.

Là encore, il l'aida.

— Je crois que je boirais bien un verre, moi aussi, dit-il en montrant son whisky.

Elle alla lui chercher un verre.

— On trinque à quoi ? demanda-t-il ensuite.

— À toi, dit-elle. Et à la vie.

Leurs verres s'entrechoquèrent.

— À la vie, dit-il d'une voix rêveuse.

Ils burent quelques instants en silence.

— Je vais me préparer, fit Badescu lorsqu'il eût vidé son verre.

Il se levait. Elle l'arrêta.

— Écoute, murmura-t-elle en esquissant un sourire... Puisqu'on va se séparer... Puisqu'on ne va plus se revoir... J'aimerais bien...

Il sourit.

— Moi aussi, j'aimerais bien que tu me laisses un souvenir, dit-il.

Toujours souriante, elle se laissa tomber à terre entre les cuisses de Badescu et, d'un geste preste, elle le débarrassa de son caleçon. Il apparut, dardé, sombre et palpitant.

— Tu en as sucé combien, cette nuit ? interrogea-t-il en riant.

Elle battit des paupières.

— Quand on aime, on ne compte pas.

Elle l'enveloppa de sa bouche brûlante et elle commença à aller et venir le

long de lui avec une science consommée.

Au bout d'un moment, elle recula de la nuque et commença à le lécher méthodiquement.

Il poussait des râles saccadés.

Bientôt, il lui prit la tête à deux mains pour la guider à son rythme à lui.

Elle le caressait par en dessous, du bout des doigts. Il ne vit pas la main droite de la jeune femme interrompre ses caresses et descendre jusqu'à une poche de son peignoir de soie. Il ne vit pas non plus la chose étincelante qu'elle sortait de cette poche. C'était un couteau calabrais avec une lame à ressort, une lame longue et effilée comme un rasoir.

La lame zébra l'air et s'enfonça dans l'aîne droite de Mircea Badescu, sectionnant son artère fémorale.

Il poussa un cri, eut un sursaut de tout le corps en tentant de se lever et la projeta à terre.

Mais il retomba presque aussitôt sur la bâche qui enveloppait le canapé. Puis, les yeux exorbités, il regarda le sang qui s'échappait de sa blessure en cascade.

Julia Jacquinot s'était reculée pour ne pas être éclaboussée. Le sang s'écoulait sur la bâche du canapé puis ruisselait au sol sur une autre bâche. C'était pour ça qu'elle avait voulu qu'il vienne ici, dans ce salon en travaux. À cause des bâches. Un réflexe de bonne ménagère, dans un sens. Un réflexe de précaution et de prudence aussi. On raconte que les flics ont maintenant des trucs pas possibles, des systèmes ultra-sophistiqués pour détecter des taches de sang, même si vous avez tout lavé, même si vous avez utilisé des tas de détergents, même si ce sang date de dix ou quinze ans.

Elle se redressa. Maintenant, elle regardait mourir le tueur. Sans regrets, mais sans excitation non plus. C'était la première fois qu'elle tuait et elle espérait que ce serait la dernière, elle n'appréciait pas du tout ce genre de corvée.

De la même poche que le couteau, elle sortit un téléphone portable et composa un numéro. On lui répondit immédiatement.

— C'est fait, dit-elle. Venez chercher le corps.

Mircea Badescu, contrairement à ce qu'elle croyait, n'avait pas encore rendu le dernier soupir. En entendant Julia prononcer ainsi son oraison funèbre, il ouvrit la bouche pour protester qu'il n'était pas mort.

Et, juste à ce moment-là, il mourut.

Franckie Bordoni s'épongea le front. Au-dessus d'eux, des nuages lourds et noirs cavalaient, poussés par la tempête.

— Mon petit bonhomme, il ne faudrait pas qu'on nous trouve ici quand le jour se lèvera, grogna-t-il.

Cette nuit de tourmente et de mugissements commençait à éprouver ses nerfs. Tant bien que mal, il avait réussi à traîner la lourde cantine contenant le corps de Théo Charron à travers les allées du petit cimetière d'Attainville. Tout y était comme dans son souvenir, avait-il constaté avec satisfaction. Le cimetière s'étendait à la sortie du village, il n'y avait aucune habitation dans les alentours et la serrure de la grille d'entrée n'avait toujours pas été réparée depuis son lointain reportage sur les sectes sataniques et leurs rituels morbides. Elle s'ouvrait d'une légère poussée.

Ondine marchait à sa hauteur, braquant sur le chemin central gravillonné le pinceau d'une torche électrique dont Franckie lui avait indiqué la présence dans la boîte à gants du 4x4. Ils avançaient maintenant un peu au hasard et Franckie, regardant à droite et à gauche, examinait fébrilement les lieux.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? interrogea enfin la jeune femme.

— L'endroit approprié, répondit-il sobrement.

Il se rappelait que les détraqués de la secte satanique se réunissaient dans une petite chapelle, un de ces mausolées comme certaines familles en faisaient construire jadis. C'était ça qu'il cherchait.

Il trouva enfin la chapelle. C'était une construction toute tarabiscotée, mi-pagode, mi-temple grec, avec une porte de fer rouillée décorée de vitraux jusqu'à mi-hauteur. Au fronton, en lettres presque effacées, on pouvait lire gravé dans la pierre : « Famille Ginard-Mancenis ».

— J'espère que les Ginard-Mancenis n'ont rien contre les squatteurs, ricana-t-il, parce que si tout se passe bien ils vont devoir se fader ce pauvre Charron pour l'éternité.

Ondine braqua sa lampe électrique sur la chapelle.

— C'est la dernière demeure de Théo ? demanda-t-elle.

— Tout juste.

Dans son souvenir, la porte du mausolée ne fermait plus, elle aussi. Les Ginard-Mancenis avaient dû s'éteindre jusqu'au dernier, et cela depuis bien longtemps. Personne n'entretenait plus le petit mausolée. Personne ne le fleurissait plus non plus.

Il donna un léger coup de pied dans la petite porte. Elle s'ouvrit en grinçant. Une odeur âcre monta de l'intérieur de la chapelle. Poussière et humidité mêlées.

— Allez-y, commanda-t-il à la jeune femme.

Elle se bloqua.

— Non.

— Pourquoi ?

— Mais j'ai peur !

Elle avait crié.

— Taisez-vous, chuchota-t-il. Vous êtes dingue ou quoi ?

— Vous ne pouvez pas m'obliger à entrer là-dedans, protesta-t-elle d'une voix plus basse mais tremblante. J'ai peur des morts !

De fureur, le photographe devint cramoisi.

— Ecoutez, on en a un, de mort, sur les bras, et c'est à cause de vous !

— À cause de moi ?

Il lui jeta alors crûment :

— Si vous vous étiez offert un gâteau pour votre anniversaire plutôt que cent queues, on n'en serait pas là aujourd'hui !

Elle prit un air de reine outragée.

— Ce n'est pas la peine d'être grossier en plus.

— Grossier ou pas, vous allez rentrer là-dedans et, s'il le faut, ce sera à coup de pied dans le cul, menaçait-il.

Elle hésita encore un instant, puis elle obéit, matée.

À l'intérieur de la chapelle, il y avait une petite salle avec un autel en marbre à demi écroulé. Sur la droite, un étroit escalier s'enfonçait dans les ténèbres. Franckie se dit tout de suite que la cantine contenant le cadavre de Charron ne passerait pas dans l'escalier. Il allait falloir qu'il se coltine le corps jusqu'au caveau souterrain.

Charmannte soirée, décidément.

Il ouvrit la cantine et en extirpa le corps.

— Je vais vomir, annonça la jeune femme.

— Vous n'avez qu'à pas regarder, jeta Franckie.

Il montra les marches qui s'enfonçaient dans le noir.

— Descendez, commanda-t-il.

Elle pleurnicha.

— Mais je ne peux pas, voyons, c'est trop horrible ! En bas... en bas il y a des morts !...

— Vous préférez porter ce pauvre Théo ? Non, n'est-ce pas. Alors éclairez-moi dans la descente et bouclez-la !

Une fois encore, matée, elle finit par obéir.

La petite salle souterraine n'avait rien de réellement impressionnant. Sur trois de ses murs, de vieux cercueils s'y entassaient. Franckie déposa le corps de Charron à terre puis, surmontant sa répugnance, il entreprit d'ouvrir l'un des cercueils. C'était facile, les vis du couvercle cédaient sans problème. Comme il l'avait prévu, il n'y avait plus rien d'autre, là-dedans, que de la poussière, une poussière brunâtre où il aurait été impossible de retrouver fût-

ce le souvenir de la forme d'un corps humain.

— Eh bien voilà, dit Frankie, au moins Théo ne finira pas SDF.

Il avait repris le cadavre de son ex-confrère dans ses bras. Le plus délicatement qu'il put, il le déposa dans le cercueil. Théo Charron atterrit au fond. Un peu de poussière se mit à voltiger. Frankie grimaça, mais c'était presque fini maintenant, il rabattit le couvercle du cercueil, remit tant bien que mal les vis dans les trous et grogna :

— On se tire.

— C'est tout ? émit Ondine de Carvelaire d'une voix égarée.

Il la fusilla du regard.

— Qu'est-ce que vous vouliez ? Qu'on dise une messe ?

Il regarda sa montre. Presque sept heures du matin. Il avait furieusement envie de s'envoyer un verre de quelque chose. En sortant du mausolée, il se souvint qu'il avait une flasque de gin dans son 4x4.

— On file, dit-il en empoignant la cantine vide qui lui parut peser le poids d'une plume.

Dix minutes et trois rasades de gin plus tard, le 4x4 filait en direction de Paris.

— Vous me raccompagnez, j'espère ? interrogea la jeune femme.

— Évidemment, fit le photographe qui n'avait pas desserré les dents depuis qu'ils avaient quitté le cimetière.

Il y eut encore un long silence, puis Ondine reprit :

— Je préfère vous avertir, je suis crevée. Si vous avez l'intention de me baiser, je ne suis pas contre mais je crains de ne pas être capable de faire des prouesses.

Il haussa les épaules dans le noir.

— Pour ce soir, dit-il, je crois que ça ira. Moi aussi je suis crevé, alors vous ne m'en voudrez pas d'aller dormir chez moi...

Elle se tortilla sur son siège.

— Demain soir peut-être ? demanda-t-elle d'une voix de sucre.

— Pourquoi pas ?

Demain serait un autre jour, se dit-il. Un jour où il se mettrait en chasse pour essayer de retrouver ses photos. Pour remettre aussi la main sur maître Valesco. Pour savoir enfin qui était vraiment cette fille avec laquelle il venait de passer les heures les plus étonnantes et aussi les plus éprouvantes de sa vie.

Cette fille qui, tandis qu'il conduisait, glissait la paume sur sa cuisse droite et remontait lentement vers l'intersection de ses jambes...

CHAPITRE XIII



En silence, Boris Corentin et Aimé Brichot regardaient le corps de Mircea Badescu allongé au fond du long tiroir que le préposé de l'Institut médico-légal avait tiré à lui dans un sinistre sifflement métallique.

— On l'a trouvé ce matin à six heures et demie à Saint-Denis, sur un chantier tout proche de la station du RER qui dessert le Grand Stade de France, reprit Michel Martin.

Martin était gendarme, il appartenait à la section de recherches de Versailles et ses cheveux grisonnaient. Il devait être à un ou deux ans de la retraite. Il poursuivit d'une voix basse et fatiguée :

— Ce sont les premiers ouvriers arrivés sur les lieux qui l'ont découvert. Il gisait sous une accumulation de carreaux de plâtre mais on n'avait visiblement pas fait de gros efforts pour le dissimuler. Il n'avait plus d'argent sur lui, ni de montre. Il semblerait aussi qu'on lui ait volé une bague dont la trace subsiste à l'annulaire gauche. Par contre, on a retrouvé sur lui un trousseau de clefs, des tickets de métro et bien sûr ses papiers d'identité. Ce qui nous a permis de connaître son nom dans un temps record et de faire le rapport avec l'affaire de Carvelaire...

— Qu'en dit le légiste ? interrogea Boris Corentin.

— Que la mort remonte sans doute à la nuit dernière et qu'on lui a tranché l'artère fémorale avec une lame très fine et très aiguisée, un couteau, un rasoir ou un cutter de professionnel. Il n'y a pas eu de bagarre. Rien qu'un seul

coup. Il s'est vidé de son sang en quelques minutes. Du travail propre, en somme, sans bavures.

Brichot et Corentin réfléchissaient. À première vue en tout cas, étant donné le vol de son argent et de la bague, le Roumain avait été victime d'un crime crapuleux.

Pourtant, ça ne collait pas. Ça ne collait même pas du tout. Déjà, se faire trucider par des petits voyous ne ressemblait pas à l'idée qu'on pouvait se faire de Badescu. Mais il y avait encore autre chose...

Aimé Brichot rompit le silence.

— Il s'est vidé de son sang ailleurs que sur le chantier où on l'a retrouvé, dit-il. Donc, on l'a donc évidemment tué ailleurs, et ensuite seulement on l'a transporté sur ce chantier. Vous dites aussi qu'on n'a fait aucun effort pour cacher le cadavre. C'est probablement qu'on voulait qu'il soit retrouvé...

— Et que le dossier de l'affaire de Carvelaire soit considérée comme réglé, compléta Boris.

— Donc classé, laissa tomber Brichot.

Le gendarme Martin renifla.

— Possible, admit-il.

Il fronçait les sourcils d'un air méditatif mais au fond on sentait bien qu'il ne pensait rien de ce sac de nœuds. On lui avait dit de le refiler aux policiers de la Brigade Mondaine parce qu'ils étaient sur une enquête dans laquelle le Roumain semblait impliqué jusqu'au cou. Son boulot était terminé et maintenant il ne songeait visiblement qu'à s'en aller.

Un type en blouse blanche pénétra dans la pièce où ils se trouvaient et annonça :

— Il y a là une certaine Sigourney Bachelard. Elle dit qu'on l'a convoquée pour identifier le mort.

— Faites-la venir, dit Corentin.

Martin en profita pour prendre congé.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, dit-il... Dès qu'il sera rédigé, ajouta-t-il sur le seuil de la porte, je vous envoie un double de mon rapport sur les premières constatations. Ah, les objets trouvés sur Badescu sont ici, au greffe.

— On avait une seule piste, soupira Boris Corentin, lugubre, quand ils se retrouvèrent seuls, un seul maillon. Maintenant la piste est interrompue et le maillon a cassé. Plus de piste, plus de chaîne, plus rien...

Et, devant eux, l'accablante perspective de tous ceux qu'il allait falloir interroger, de tous les lieux où il faudrait traîner, de tous les kilomètres qu'il faudrait couvrir pour aller jusqu'au bout d'une enquête qui ne mènerait peut-être plus nulle part. Si Badescu avait réellement été la victime occasionnelle de petits malfrats, on ne retrouverait sans doute jamais les assassins. Quant

aux vrais motifs du meurtre sauvage d'Aurore de Carvelaire, ils ne seraient probablement jamais non plus élucidés.

Un coup de fil du policier de permanence aux Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine les avait tirés du lit une demi-heure plus tôt et ils se sentaient déjà fatigués de cette journée qui commençait. Surtout Brichot qui avait besoin de ses sept ou huit heures de sommeil et qui avait déjà eu bien du mal à trouver le sommeil aux côtés de Jeannette après sa furtive partie de jambes en l'air avec Sigourney au *Kif-Klub*.

C'était lui, d'ailleurs, qui avait eu l'idée de prévenir Sigourney, dès qu'ils avaient appris que Mircea Badescu avait été rectifié.

— C'est sans doute un peu salaud de la réveiller pour ça, avait-il dit à Corentin au bout du fil, mais peut-être que le choc lui déliera la langue, qu'est-ce que tu en penses ?

Boris avait ri.

— J'en pense que tu aimerais bien la revoir et que tous les prétextes sont bons.

N'empêche que Corentin avait lui aussi jugé que c'était une expérience à tenter. Depuis la nuit dernière, il était convaincu que Sigourney aussi bien que Julia Jacquinot – Boris avait d'ailleurs également essayé de la joindre, mais en vain – savaient des choses qu'elles s'étaient abstenues de leur confier. Maintenant que Badescu était mort, elles n'avaient plus aucune raison de le protéger.

L'employé de la morgue réapparut à la porte et s'effaça pour laisser entrer Sigourney. Une Sigourney si livide, si décomposée, au visage si ravagé de larmes qu'il était difficile de retrouver en elle la pulpeuse créature en pantalon rouge et soutien-gorge de même métal qui les avait accueillis, hier soir, au *Kif-Klub*. Visiblement la liaison qu'elle avait eu avec lui pendant les quelques mois où ils avaient même vécu ensemble avait laissé des traces...

Elle fit quelques pas hésitants puis se pétrifia au milieu de la grande salle dallée de blanc. Aimé Brichot s'empressa et la saisit par le bras. Elle le regarda d'un œil terne comme si elle ne le reconnaissait pas.

Pour l'effet de choc, en tout cas, c'était réussi.

— Où est-il ? fit-elle d'une voix d'outre-tombe.

Il était difficile d'imaginer que Badescu, auteur d'un crime atroce, ait pu inspirer une telle passion, mais la vie dans son ensemble était étrange. Et, dans les histoires d'amour particulièrement, il y avait bien des choses qu'il ne fallait pas chercher à comprendre.

— Si vous ne vous sentez pas en état, jeta Brichot doucement, nous ne vous en voudrons pas.

Elle secoua la tête.

— Où est-il ? répéta-t-elle d'une voix étranglée. Je veux le voir.

Il aurait peut-être mieux valu qu'elle ne le vît pas. Dès qu'elle le découvrit, gisant dans ce tiroir de la morgue, déjà raide, exsangue et le visage creusé, elle poussa un long cri, un véritable ululement, et voulut se jeter sur lui. Boris et Aimé ne furent pas trop de deux pour la retenir.

Ils parvinrent à l'entraîner dans une pièce voisine, un petit salon d'attente où il y avait cinq chaises et une table basse. Sigourney se laissa tomber sur un des sièges et éclata en sanglots. À tel point que, après quelques minutes de torrents de larmes qui semblaient ne jamais devoir s'arrêter, Boris partit à la recherche d'un calmant quelconque ; ce genre de réaction devait être monnaie courante dans un endroit comme celui-ci et il devait forcément y avoir une réponse à ce type de situation. S'il ne trouva pas l'armoire à pharmacie qu'il cherchait, il finit par mettre la main sur un employé compréhensif.

— Ecoutez, fit ce dernier en ouvrant le tiroir de son bureau d'où il sortit une bouteille de punch martiniquais, je sais que ce n'est pas très légal, mais c'est encore ce que j'ai trouvé de plus efficace pour aider les familles et les proches de nos « clients ». Parce que j'aime mieux vous dire qu'il y en a qui ne sont pas beaux à regarder ! Je vais lui apporter un verre, à votre petite dame. Vous verrez, elle va très vite se sentir beaucoup mieux après ça !

De fait, Sigourney commença à reprendre ses esprits à la troisième gorgée de rhum. Assis également sur des chaises, Boris et Aimé l'encadraient. Certes la jeune femme continuait de pleurer, mais au moins ses sanglots n'étaient-ils plus convulsifs même si de grosses larmes ruisselaient maintenant silencieusement sur son visage défait.

— Il faudrait que je vous pose quelques questions, hasarda enfin Boris dès qu'il la sentit plus apaisée.

Elle leva la tête vers lui et demanda d'une voix hachée :

— Vous savez qui l'a tué ?

— Non. Mais justement, pour trouver son assassin, nous avons besoin de vous. Est-ce que vous avez une idée, un soupçon, quelque chose qui pourrait nous mettre sur une piste ?

Elle eut un mouvement vague de la main qui pouvait signifier n'importe quoi : oui, non, et même rien du tout.

— Je vais vous aider, insista Boris. Nous savons que Mircea était sur une grosse affaire et que, dans cette affaire, certaines choses l'inquiétaient, lui faisaient peur. Nous savons aussi que cette affaire avait des implications politiques. Il semblerait même qu'elle était liée aux prochaines élections législatives...

Sigourney se tamponnait les yeux avec un kleenex.

— Il ne me disait rien, vous savez, chevrota-t-elle. Il ne savait me faire que des reproches. Et quand il était trop en colère contre moi, il me tapait

dessus.

Et elle le pleurait ! Et elle était même déchirée par sa disparition ! Et elle en demeurerait probablement inconsolable pendant des mois et peut-être des années ! L'amour, médita un instant Boris, est décidément un abîme d'interrogations sans réponses...

— Qu'est-ce qu'il vous reprochait ? lui demanda-t-il le plus doucement.

— Des tas de trucs, tout et rien. D'être mal foutue, par exemple.

« Ça c'est pas vrai ! » faillit s'écrier Brichot avec indignation. Mais il se retint.

— Il disait aussi, hoqueta-t-elle, que j'étais... que j'étais...

Ça ne passait pas.

— Que j'étais trop étroite !...

— Pardon ?

— Oui, les derniers temps il voulait me faire dilater le... Enfin le... Enfin vous voyez ce que je veux dire... Il adorait me prendre par là et il prétendait que je manquais de souplesse...

Brichot continuait à bouillir d'indignation. Il ne lui était pas venu à l'idée, la nuit dernière, de s'intéresser à ce « par là », mais il aurait mis sa main au feu que l'appréciation du truand décédé était parfaitement injuste. Sa main ou autre chose...

Elle se tamponna de nouveau les yeux.

— C'est bête, la vie, constata-t-elle avec un rire amer à travers ses larmes. Vous vous rendez compte que nos dernières disputes, avant qu'il ne me quitte, ont tourné autour de mon cul ? Moi je ne voulais pas me le faire élargir et lui il disait que si je n'obéissais pas il foutrait le camp...

Elle renifla.

— Il m'a même indiqué le nom et l'adresse d'une spécialiste de la chose. Une certaine Alexandrine je ne sais plus quoi.

Le regard de Boris s'alluma.

— Vous avez gardé ses coordonnées ?

— Oui, je pense, elles doivent être chez moi. Je me souviens quand même que cette fille doit habiter quai de Grenelle, sur le front de Seine... Mircea disait qu'elle avait un... un « donjon », je crois, oui c'est le mot qu'il a employé. Il disait que c'était une dominatrice connue dans le milieu sadomaso...

Elle soupira.

— Je me demande bien, d'ailleurs, comment il la connaissait...

Boris emmagasina l'information dans un coin de son cerveau. Alexandrine, front de Seine et quai de Grenelle résonnaient dans sa mémoire, émettant une musique vague mais familière. Trop vague néanmoins pour qu'il

pût compléter les informations de Sigourney. Il se promit de la cuisiner de nouveau là-dessus à la première occasion.

— Et en dehors de... de ces problèmes intimes, insista-t-il, vous ne souvenez de rien, d'aucune autre dispute ?

Elle rit de nouveau à travers ses larmes. Le punch martiniquais commençait à faire son effet.

— Aucune dispute ? Mais il n'y avait que ça entre Mircea et moi ! Quand il a commencé à avoir l'air inquiet, les derniers temps, je l'ai bien sûr questionné.

Et à moi aussi il m'a parlé des prochaines élections législatives. Il m'a dit qu'il était sur une très grosse combine liée à ça et qu'il allait toucher un énorme paquet de fric. Assez de fric pour pouvoir fuir la France et même l'Europe et ne jamais y remettre les pieds...

Boris et Aimé la regardaient, interloqués. Une combine liée aux élections législatives ? Est-ce qu'il s'agissait d'une affaire de fonds secrets ? D'un chantage ? D'une histoire de corruption ?

Corentin se pencha en avant.

— Et par quel biais pensait-il que les élections législatives allaient lui rapporter tant d'argent ?

— Je ne sais pas. Il ne m'a jamais donné de détails. De temps en temps il lâchait une réflexion, comme ça, en passant, mais quand j'osais lui poser des questions, il m'envoyait sur les roses.

— Essayez de vous souvenir, intervint Brichot. Il n'a jamais évoqué aucun de ceux qui étaient avec lui sur ce coup ?

— Jamais. La seule chose qu'il a daigné me dire, un jour où il était de bonne humeur, c'est que la grande opération avait un nom de code. Et il me l'a révélé en rigolant : « Ordre et Vertu » ! J'ai trouvé ça vraiment toc.

Boris et Aimé avaient sursauté. Ordre et Vertu ! La devise du parti de Xavier-Amédée de Carvelaire ! Dont la femme avait été précisément massacrée par Badescu... Le puzzle était-il en train de commencer à s'assembler ?

Boris décida d'explorer dans une autre direction.

— En dehors de cette histoire, est-ce qu'il a fait allusion à des difficultés qu'il aurait eues avec quelqu'un ? D'une menace quelconque ou de quelque chose de ce genre ?

Sigourney renifla de nouveau.

— Non. Rien. Il paraissait nerveux, je vous dis, et préoccupé. Son PowerBook ne le quittait pas et...

— Son quoi ? questionna Brichot.

— Son ordinateur portable. Il passait des soirées entières à pianoter

dessus, à surfer sur Internet, à recevoir des mails et à envoyer des messages.

Une flamme s'alluma dans les prunelles de Boris.

— Ah bon ? Et il est où, ce PowerBook ? On a fouillé son appartement et on ne l'a pas retrouvé.

— Est-ce que je sais ? Quand il m'a quittée, il l'a emporté évidemment.

— Et vous savez s'il utilisait un nom de code pour recevoir des messages ou en envoyer ?

— Non. D'ailleurs je ne sais pratiquement pas me servir d'Internet. Une fois seulement...

Elle hésita.

— Oui ? l'encouragèrent Boris et Aimé.

— Un soir où il était sous la douche, j'en ai profité pour regarder son courrier électronique. Je m'en veux aujourd'hui, mais il faut me comprendre, j'étais jalouse, stupidement jalouse, je croyais qu'il y avait une femme derrière tout ça, une autre nana à qui il envoyait des messages... Bien sûr, ça ne ressemblait pas à Mircea de tomber amoureux mais on ne sait jamais... Enfin bref, j'ai regardé les mails qu'il envoyait et ceux qu'il recevait. Je ne suis pas très douée en électronique mais ça je sais faire...

— Et alors ?

Elle hésita.

— Et alors je n'ai rien trouvé d'intéressant. Rien que des messages codés incompréhensibles.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

Pendant un quart d'heure encore ils lui posèrent des questions. En vain. De toute évidence elle ne savait rien de plus que ce qu'elle leur avait raconté.

Finalement Boris décida :

— On va vous laisser rentrer chez vous, maintenant... Mais si par hasard quelque chose vous revenait, n'hésitez pas à appeler le capitaine Brichot ou moi-même.

Il griffonna sur un bout de papier leurs numéros de portables respectifs.

Puis tous trois se levèrent.

— Vous êtes venue en voiture ? interrogea Brichot.

— Non, j'ai pris un taxi.

— Alors venez, s'empressa Brichot, je vais en appeler un pour vous.

— Rejoins-moi au greffe, lui lança Corentin tandis qu'Aimé s'éloignait avec la fille.

CHAPITRE XIV



Cinq minutes plus tard, Brichot réapparaissait au greffe. Boris venait juste de récupérer les objets trouvés sur le cadavre de Mircea Badescu. Ceux-ci tenaient dans un sachet de plastique. Un peu de monnaie, un trousseau de clefs, un carnet de tickets de métro, des papiers d'identité. Boris et Aimé examinèrent l'ensemble. Sans illusions.

— Bon, soupira Boris qui tripotait machinalement les tickets de métro, essayons d'être positifs : qu'est-ce qui nous reste maintenant qu'on a perdu notre fil conducteur ?

— Si on repartait de la piste sadomaso ? suggéra Aimé. Après tout, on n'a toujours pas élucidé l'affaire du... du godemiché trouvé sur M^{me} de Carvelaire... Et comme Badescu avait parlé à Sigourney d'une mystérieuse « dominatrice », d'un « donjon », et de...

Il s'interrompt voyant que Boris ne l'écoutait que d'une oreille.

— Tiens, tiens, fit ce dernier brusquement.

Il avait retourné un ticket de métro. Il le tendit à son coéquipier.

— Tu vois ce que je vois ?

Il y avait quelque chose de griffonné au revers du ticket. Brichot fronça les sourcils.

— C'est du chinois ou quoi ? demanda-t-il.

Boris sourit.

— Pas du chinois, Mémé. Une adresse e-mail.

Il désigna une drôle de lettre, au milieu de l'adresse, comme un « a » entouré d'un cercle.

— Là, tu vois, c'est la touche arobase. Elle est suivie du nom du serveur : Wanadoo. Mais ce qui nous intéresse, nous, c'est ce qui précède l'arobase. Qu'est-ce que tu lis ?

— val. fond, déchiffra Brichot.

— Ça ne te rappelle rien ?

— val. fond ? Valeurs Fondamentales ?

— Tout juste, Mémé. Ça m'a tout l'air d'être l'adresse de de Couvelaire, ou du moins celle de son parti...

Dix minutes plus tard, après avoir eu au bout du fil plusieurs responsables de Wanadoo, ils avaient confirmation de l'intuition de Boris. L'adresse électronique en question était bien celle de Xavier-Amédée de Carvelaire. Et même son adresse personnelle.

Ce qui les plongea tous deux dans un abîme de réflexions.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea finalement Brichot.

Boris allait répondre lorsque son portable grelotta.

— C'est Sigourney, attaqua tout de suite l'ouvreuse du *Kif-Klub*. Je viens de rentrer chez moi et j'ai retrouvé le nom et l'adresse exacte de cette fille, de cette dominatrice dont je vous ai parlé qui exerçait ses talents dans une espèce de « donjon » quai de Grenelle. Ça avait l'air de vous intéresser. Alors j'ai pensé... Enfin il s'agit d'une certaine Alexandrine Montessier...

Elle lui indiqua aussi le numéro de l'immeuble. Boris nota l'ensemble. Il avait en effet déjà entendu parler d'Alexandrine Montessier. À quel propos ? Malgré sa mémoire prodigieuse, il aurait été incapable de le dire.

— Il y a autre chose, poursuivit Sigourney d'une voix beaucoup moins assurée. Voilà, je... Enfin je ne vous ai pas tout dit, à la morgue. Et puis j'ai réfléchi, et je me suis dit qu'il fallait que je vous parle pour que vous puissiez retrouver les salauds qui ont saigné Mircea comme un porc. En fait, il avait débarqué chez moi à l'improviste, il y a deux jours. Il avait l'air terrifié, traqué. Il avait découvert l'identité du véritable commanditaire du meurtre d'Aurore de Carvelaire. Il m'a dit quelque chose comme : « Je sais qui est derrière tout ça et c'est ahurissant, c'est effrayant même plutôt... »

— Et il vous a dit qui... ?

Elle hésita.

— Je ne peux pas vous le dire par téléphone, commandant, finit-elle par lâcher après un long silence. Quand il est venu ce jour-là, Mircea m'avait dit que, s'il était passé sans me prévenir, c'est qu'il pensait que mon numéro était

piraté ; alors il m'a fait jurer de ne plus jamais faire la moindre allusion le concernant, même sur mon portable, et il m'a carrément interdit aussi de prononcer ne serait-ce que le nom des de Carvelaire. Là, je vous appelle d'une cabine en bas de chez moi et pourtant je ne suis pas trop tranquille. Surtout maintenant, après avoir vu ce qu'« ils » lui ont fait, à Mircea... Franchement, commandant, je préférerais que vous passiez me voir, je ne bouge pas de la journée.

— Vous n'avez parlé à personne de cette conversation que vous avez eue avec Mircea ?

— À personne. Sauf à Julia bien sûr, mais Julia, ce n'est pas pareil, elle est comme une sœur pour moi.

— Julia quoi ? Julia Jacquinot ?

— Oui. Vous comprenez, Mircea cherchait une planque et il ne voulait pas rester chez moi, persuadé qu'on serait tout de suite venu le chercher là... Alors j'en ai discuté avec Julia...

— Et alors ?

— Alors, elle a dit qu'elle voulait bien l'héberger une nuit ou deux, le temps de se retourner...

— C'est ce qu'elle a fait ?

— Non. Julia m'a raconté qu'elle l'avait attendu mais que finalement il n'était pas venu.

— Bien, fit Boris après un silence. J'arrive.

Sigourney lui indiqua l'adresse de son studio, rue des Couronnes, à Ménilmontant, puis raccrocha.

Sigourney venait de rentrer chez elle, après avoir parlé avec Boris Corentin, lorsque la sonnette de la porte d'entrée de son studio retentit.

Elle alla ouvrir.

— Tiens, Julia, s'exclama-t-elle, je viens justement de parler de toi !

— Avec qui ? interrogea Julia Jacquinot.

— Avec Boris Corentin.

Elle s'effaça pour laisser entrer la patronne du *Kif-Klub*.

— Je me suis décidée à lui parler de ce qu'avait découvert Mircea. Jamais je n'aurais rien dit de son vivant, mais maintenant qu'il est mort, tu comprends...

— Je comprends, murmura Julia.

Elle ajouta, très calme :

— Alors Boris Corentin est au courant de tout ?

— Pas encore. Je lui ai demandé de venir. Il ne va pas tarder à arriver. Je ne voulais pas lui révéler le nom du véritable commanditaire par téléphone...

— Tu as eu raison.

De toute façon, le sort de Sigourney avait été réglé en haut lieu la veille au soir. Julia Jacquinot se rapprocha d'elle. Sigourney eut à peine le temps de se demander pourquoi les yeux de son amie étaient aussi fixes, aussi intensément braqués sur les siens. Julia avança la main vers elle et, l'instant d'après, elle sentit une douleur incroyable, fulgurante, lui couper le souffle. Puis, très vite, la douleur, d'abord concentrée sous son sein gauche, se mit à irradier partout.

Elle gémit.

— Qu'est-ce tu m'as fait ?

Elle se cramponna un instant au bras de Julia. La longue lame à ressort du couteau calabrais était enfoncée jusqu'à la garde dans sa poitrine. D'un geste sec, Julia récupéra son arme et Sigourney s'effondra à terre. Encore quelques soubresauts d'agonie, puis elle mourut.

Julia essuya le couteau au voilage de l'une des fenêtres du studio puis quitta les lieux.

Boris Corentin débarqua rue des Couronnes un quart d'heure plus tard. La porte de l'appartement de Sigourney Bachelard était fermée et personne ne répondait à ses coups de sonnette.

En désespoir de cause, Boris défonça la porte à coups d'épaule. On naviguait en pleine illégalité mais, songea-t-il, à la guerre comme à la guerre...

Sigourney gisait par terre, les yeux grands ouverts.

Muette pour l'éternité.

Partie avec son secret.

À la lueur du chandelier dont les flammes dansaient au milieu de la table, les immenses prunelles marron glacé d'Ondine de Carvelaire se réchauffaient quelque peu.

Autour d'eux, la salle de ce restaurant japonais proche de l'Opéra se dégarnissait rapidement. Des serveuses en kimono circulaient à travers une pénombre savamment dosée. Franckie Bordoni observait Ondine tandis qu'elle parlait avec animation. La seconde bouteille de vin rosé de la Moselle était vide, leurs verres aussi, et Ondine n'arrêtait pas de discourir. De tout et de rien. De ses études, de son père, de sa mère décédée dans un accident...

— Franchement, c'est insupportable ! s'écria-t-elle brusquement. Vous ne m'écoutez plus !

— Mais si.

— Non. Vous me regardez.

— Ça n'a rien d'incompatible, fit remarquer le paparazzi. Plus je vous écoute, plus je vous regarde.

Et plus je vous regarde, plus je vous trouve éblouissante.

Un instant leurs yeux s'accrochèrent. Ce que Franckie lut dans ceux d'Ondine aiguisa encore son désir. Elle baissa les paupières.

— Vous ne m'avez rien dit, vous...

— Vous ne m'avez pas laissé en placer une.

Il continuait à la regarder. Cette fille restait une énigme. On la devinait dure comme une pierre, lisse comme un galet, provocante, avec des éclairs de sensualité mêlés à de brusques accès de froideur. Côté vestimentaire, elle était gainée dans une jupe noire ultra-courte et hyper moulante qui semblait prête à éclater sous la pression conjuguée de ses seins et de ses fesses. Des bas noirs à coutures moulait ses jambes magnifiques que prolongeaient des escarpins aux talons aiguilles interminables.

Elle balaya des yeux les reliefs de leur repas. C'était elle qui avait choisi ce restaurant, quand il lui avait téléphoné en fin de journée. C'était elle aussi qui avait commandé les plats. Il avait remarqué qu'elle s'était littéralement jetée sur la nourriture. Comment pouvait-elle rester aussi mince et manger autant ?

— Alors ? interrogea-t-elle. Qu'est-ce que vous avez fait de votre journée ?

— Pas grand-chose, murmura-t-il. J'ai essayé de glaner des infos, par-ci par-là...

— Des infos ? Sur quoi ?

— Mais sur mon grand ami Valesco, bien sûr. Qu'est-ce que vous croyez ? Il faut bien que j'essaie de récupérer ma mise, à commencer par les photos qu'on m'a chouravées. Des photos de vous, si vous vous souvenez...

— Je me souviens.

Elle se souvenait, mais elle avait l'air de s'en foutre éperdument. Une fois de plus, il se demanda qui était cette fille. Qui elle était vraiment.

— Et pour ce... pour ce Valesco ? Qu'est-ce que vous avez trouvé ? interrogea-t-elle.

Il jouait avec ses baguettes.

— Des choses, dit-il évasivement. Ça sert, vous savez, d'avoir des amis dans la presse...

— Vous ne voulez pas m'en parler ? Après tout, ça me concerne aussi, non ? Ce salaud me fait passer pour sa femme, et...

— Si, bien sûr, je veux bien en parler, mais pas ici. On va ailleurs, vous êtes d'accord ?

Elle l'était. Ils récupérèrent au vestiaire la pelisse de fourrure argentée d'Ondine et sortirent. Dehors, le vent continuait à souffler en rafales. D'elle-même, la jeune femme prit le bras de Frankie.

— Ailleurs, c'est plutôt vague, non ? fit-elle avec un petit rire. C'est ailleurs chez vous ou chez moi ?

— Chez moi, décida-t-il.

Puis, apercevant un taxi vide, il se précipita vers la chaussée, bras en l'air pour l'arrêter.

Moins d'un quart d'heure plus tard, dans le duplex ultra-moderne que Frankie Bordoni occupait rue du Regard, presque en face du centre Beaubourg, Ondine posait son sac, jetait sa fourrure à terre et, buste en avant, jambes un peu écartées, mains sur les hanches, se campait face au photographe.

— Alors ? Vous me racontez à propos de ce salaud de Valesco ? interrogea-t-elle.

Franckie sentit une coulée d'adrénaline chauffer ses artères.

— Tout à l'heure, dit-il en avançant les mains, épousant les volumes pleins des seins de la jeune femme dont les pointes durcirent sous l'étoffe de la robe.

Elle eut comme un rôle sourd et avança la bouche pour l'écraser contre la sienne. Les mains de Franckie coururent tout au long du corps d'Ondine. Puis elle recula, gagna le lit et, à une vitesse stupéfiante, se débarrassa de tous ses vêtements, hormis ses bas retenus très haut par des bandes élastiques. Elle était extraordinairement belle, avec ses magnifiques cheveux bruns, sa taille mince, ses hanches larges, ses seins droits et longs, et cette touffe de poils luisants au centre d'elle.

Irrésistiblement, il avança les mains vers ce triangle sombre qu'il commençait à masser doucement. Il la sentit vibrer quelques secondes, se tordre sur elle-même, écarter les cuisses. Puis elle le repoussa et, d'un geste vif, dénoua la ceinture de son pantalon puis fit glisser son zip, délivrant un membre viril aux dimensions déjà impressionnantes. Bouche largement ouverte elle se pencha et, prenant sa respiration, commençait à l'avaler. Très vite, il augmenta encore de volume.

Sans toutefois pouvoir chasser de son esprit ce qu'il savait maintenant de Valesco grâce à un copain des Renseignements Généraux auquel il avait rendu service par le passé et qui ne pouvait rien lui refuser.

Valesco, qui s'appelait en réalité Danesco, était bien avocat, et avocat d'un seul client, un Américain richissime qui avait fait construire en effet un fabuleux bateau, une sorte de monstre de trois millions de tonnes, une gigantesque communauté flottante insubmersible qui avait l'avantage d'être

également un paradis fiscal. Jusque-là Valesco – ou Danesco – n'avait pas menti.

Ce qu'il avait caché au photographe, en revanche, c'est que son client avait formé le projet de faire main basse sur tout le marché du sexe en Europe, de créer une véritable multinationale du plaisir englobant aussi bien les boîtes échangistes que le cinéma porno, la prostitution proprement dite et le reste.

« Mon client a des intérêts partout dans le monde, avait indiqué l'avocat à Frankie la première fois... Je m'efforce de résoudre tous les problèmes qui peuvent contrarier l'expansion de ses affaires en Europe... »

D'où, avait médité Frankie, l'affaire des photos ultra-compromettantes de Mme de Carvelaire. De toute évidence, il s'agissait de faire chanter le président du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales et surtout de l'empêcher, s'il accédait jamais au pouvoir, de réaliser ses funestes projets consistant notamment, sous prétexte d'assainir les mœurs, à livrer une guerre acharnée à l'industrie du sexe sous toutes ses formes.

L'entreprise ayant capoté à cause de l'assassinat d'Aurore de Carvelaire, on s'était rabattu sur la fille du leader politique. Laquelle fille était une nymphomane notoire sur laquelle circulaient les bruits les plus fous et que ce Théo Charron avait d'ailleurs déjà entrepris de faire chanter pour son propre compte.

Ce qui lui avait sans doute coûté la vie...

Et, là encore, Valesco, alias Danesco, s'était servi de lui, Frankie, pour obtenir des photos compromettantes. Lesquelles photos avaient disparu, subtilisées par un homme de main. Où étaient-elles actuellement ? Et pour qui travaillait l'homme de main en question ?

Pour l'avocat ? Dans ces domaines, Frankie n'avait pas de réponses mais il n'était qu'au début de ses investigations.

Il disposait tout de même de certains atouts. La véritable identité de Danesco pour commencer et toutes ses coordonnées, adresse personnelle et numéros de téléphone divers. Ce qui n'était pas si mal, après tout, pour une première journée d'enquête.

Apparemment à mille lieues de ce genre de méditations, Ondine redoublait d'ardeur, l'enveloppant de ses lèvres, l'avalant, créant avec sa langue une véritable danse diabolique autour de son sexe congestionné. Au bout de quelques minutes, il sentit qu'il allait jouir. Il prit la nuque de la jeune femme et, lui poussant le visage en avant, l'empala plus profondément. Faisant effort sur lui-même, il décida d'effacer provisoirement de sa mémoire Danesco, le gorille qui lui avait volé son reportage, le cadavre de Charron et toutes les questions sans réponses qui tournaient encore dans sa tête. Puis il explosa, arrosant de longues décharges brûlantes la gorge d'Ondine de Carvelaire.

De la bouche, Ondine n'en finissait pas de parcourir le corps nu de Frankie Bordoni, allongé en travers des draps. Elle courait des aisselles au ventre, et de l'intérieur des cuisses à sa poitrine qu'il avait extrêmement velue.

— J'aime ton odeur, soufflait-elle d'une voix ardente. J'aime ta peau...

Puis elle remonta et se lova dans ses bras. Le visage niché dans son aisselle, elle murmura avec des inflexions de chatte ronronnante dans la voix :

— Tu sais de quoi j'ai envie ?

Il croyait le deviner. Il allait répondre lorsqu'elle se retourna sur elle-même, lui présentant sa croupe cambrée, ses fesses rondes et pleines.

— Viens, lâcha-t-elle d'un ton impérieux.

Le sang aux oreilles, il se mit à genoux derrière elle. Elle creusa encore davantage les reins, haussant vers lui avec une impudeur merveilleuse le sillon de ses fesses où palpitait comme une bouche avide l'orifice étroit de ses reins. Il s'y hasarda d'abord du bout des doigts. Immédiatement, elle rua sous lui.

— Oui, rugit-elle. C'est ça ! Rends-moi folle !

Oubliant ses préoccupations, il se mit alors en position et força lentement l'anneau froncé qui résista un peu puis céda. Il l'attrapa par les hanches et s'engloutit dans l'étroit canal tandis qu'elle poussait un cri rauque, relevait convulsivement le buste, puis s'effondrait en avant, mordant à belles dents les coussins.

— Déchire-moi ! se mit-elle à délirer. Empale-moi ! Oui, troue-moi !

Elle se tordait maintenant sur elle-même, gémissant, criant, soupirant, en proie à un orgasme irrésistible.

Deux minutes plus tard, échevelée, le visage couvert de sueur, elle rampa le long de lui, jusqu'à se blottir à nouveau contre son cou.

— Tu m'as merveilleusement défoncée, dit-elle. Tu m'as rendue dingue ! Dis, ça ne t'ennuie pas si je reste ici, cette nuit ? ajouta-t-elle d'une voix de petite fille. Je voudrais dormir avec toi... Et puis, tu comprends, après ce qui s'est passé chez moi hier soir...

Il la rassura : non, ça ne l'ennuyait pas. Bien au contraire.

— Au fait, lui demanda-t-elle ensuite, tu ne m'as toujours pas raconté ce que tu as appris à propos de Valesco ? Tu m'avais promis pourtant...

Et il lui raconta. Tout. Par le menu. Longuement. S'attardant à des détails d'un intérêt somme toute secondaire, mais ça lui faisait plaisir de montrer à quel point il avait bien travaillé.

Il ne s'interrompit que lorsqu'il se rendit compte qu'elle dormait, lovée contre lui, couchée en chien de fusil.

Il éteignit la lumière en prenant bien soin de ne pas la réveiller et décida d'en faire autant.

Dehors, le vent continuait à siffler. Une persienne de l'immeuble claquait contre la façade, émettant à chaque fois un ricanement métallique.

Franckie Bordoni se réveilla plusieurs fois dans la nuit. À un moment, il eut l'impression qu'on parlait dans une pièce voisine. Il entendit même une voix féminine qui disait :

— Il sait tout... Enfin presque tout... Qu'est-ce qu'on fait ?

Évidemment, il rêvait. Il se rendormit d'un sommeil de plomb.

CHAPITRE XV



Franckie Bordoni n'ouvrit les yeux que vers huit heures. Une lumière douce et blanche filtrait de derrière les stores. Il se dressa sur les coudes. Ondine réapparaissait, sortant de la salle de bains. Elle lui adressa un grand sourire. Elle était nue. Avec une pudeur qui ne lui ressemblait pas, elle plaqua les mains sur son pubis.

— Je suis désolée de t'avoir réveillé, fit-elle. Je voulais partir sans te déranger, tu dormais si bien...

Elle s'assit au bord du lit. Sa main droite atterrit doucement sur le membre du photographe qui, presque aussitôt, se retrouva en érection.

— Tu as une queue divine, murmura-t-elle d'un ton langoureux.

Il rejeta les draps et se leva.

— Je prépare le petit déjeuner, dit-il. Chez moi, les femmes n'ont pas le droit de partir sans avoir petit-déjeuné.

Elle eut une brève hésitation.

— D'accord, dit-elle.

Dans la salle de bains, il enfila une robe de chambre puis il se précipita dans la cuisine et commença à faire chauffer le café. Puis il s'empara d'un plateau, y disposa des tasses, du sucre, de la confiture. Et brusquement il se demanda si, après tout, Ondine ne préférerait pas prendre un thé.

Il ressortit de la cuisine pour lui poser la question.

Et s'immobilisa.

Un jeu de glaces, dans le couloir, lui renvoyait la silhouette divine de la jeune femme. Laquelle était en train de se livrer à une drôle d'opération.

Nue, elle avait traversé la chambre, était allée jusqu'à son sac, y avait pris quelque chose puis avait regagné le lit.

Ce quelque chose, Franckie l'identifia tout de suite. C'était le Coonan Baby calibre 357 en acier inoxydable dont elle l'avait menacé l'avant-veille.

Elle vérifia que la sécurité était bien dégagée puis elle regagna le lit et planqua l'arme sous son oreiller.

Appuyé dos au mur, Franckie haletait. Il avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. Les pensées se télescopaient en lui. Surtout, il réentendait la voix de cette nuit qui disait : « Il sait tout... Enfin presque tout... Qu'est-ce qu'on fait ? » Cette voix dont il avait cru, sur le moment, qu'elle provenait d'un rêve. Et qu'il identifiait, à présent, comme étant bel et bien celle d'Ondine...

À qui avait-elle téléphoné en pleine nuit ?

À qui ?

Il se souvint brusquement de ce qu'elle lui avait dit hier soir : que son téléphone portable était en panne et qu'il fallait qu'elle en achète un autre...

Donc elle avait utilisé son propre téléphone. Son poste fixe comme on dit.

Il se rua dans la salle de séjour, à l'étage inférieur, où celui-ci se trouvait et appuya sur la touche « Bis ».

« Bonjour, fit un répondeur, vous êtes bien chez maître Danesco... »

Il reposa silencieusement le combiné.

Le bout de ses doigts tremblait.

« Il sait tout... Presque tout... Qu'est-ce qu'on fait ? »

C'était à Danesco qu'elle avait posé cette question, cette nuit.

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

Danesco qu'elle connaissait. Danesco avec qui, pour des raisons encore obscures, elle avait monté toute cette affaire...

Cette affaire qui visait son propre père. Qui tendait à sa destruction. Et, au-delà sans doute, à la destruction du parti qu'il dirigeait et des ambitions politiques qu'il nourrissait.

Tout cela était absurde, insensé, mais irréfutable.

Et maintenant...

« Qu'est-ce qu'on fait ? »

La réponse était claire, nette, horrible. Aussi étincelante d'évidence que le petit Coonan Baby qu'il venait de la voir cacher précipitamment sous son oreiller.

Elle allait le tuer.

Pourquoi ? Il l'ignorait. Mais il était certain maintenant qu'elle allait le tuer. Comme il était désormais convaincu qu'elle avait liquidé Théo Charron.

Et qu'elle l'avait roulé, lui, depuis le début.

Qu'ils l'avaient roulé, plutôt.

Pourquoi ? Pourquoi ?

D'une démarche incertaine, il regagna la cuisine. Le café était passé. Il déposa la cafetière sur le plateau, et, contenant à grand-peine le tremblement de ses mains, regagna la chambre.

Où Ondine l'accueillit avec son sourire le plus amoureux.

— Quelle belle nuit, soupira-t-elle tandis que, assis sur le lit auprès d'elle, il commençait à verser le café dans sa tasse.

— Et merde ! cria-t-il.

Il venait de faire un faux mouvement parfaitement simulé. Quelques gouttes de café étaient tombées sur les seins nus d'Ondine. Laquelle cria à son tour parce que le liquide était brûlant.

Puis le cri s'arrêta dans sa gorge.

Parce que le canon en acier inoxydable de son Coonan Baby calibre 357 était braqué sur elle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-elle comme si elle voyait l'engin pour la première fois. Mais tu es fou ! Qu'est-ce que tu fais avec ce truc ?

Il était calme maintenant. D'un calme qui l'effrayait lui-même.

— Et toi-même, mon petit bonhomme ? Qu'est-ce que tu fabriquais avec ce truc planqué sous ton oreiller ? interrogea-t-il.

Elle agita les mains devant elle.

— Mais arrête, enfin ! Tu deviens dingue ou quoi ?

Elle arrondissait les yeux et, une fois de plus, il repensa à la « maman des poissons » de Bobby Lapointe. Sauf que cette fille était tout ce qu'on voulait sauf « très gentille », il était en train de le comprendre. Un peu tard, certes,

mais il n'est jamais trop tard pour se rendre compte qu'on a été un imbécile et essayer de corriger le tir.

— Alors, mon petit bonhomme, tu me racontes ?

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? glapissait encore Ondine en montrant l'arme.

— C'est ça, continue à me prendre pour un con ! ricana Franckie.

Il arracha le drap. Elle apparut nue.

— Écoute, je n'ai pas l'habitude de répéter dix fois les mêmes choses, alors ou tu parles ou je commence par te bousiller la jambe gauche.

Il agita son arme.

— Tu as envie de voir ton tibia éclater ? Bon, je compte jusqu'à trois. Un...

Elle secoua la tête alors qu'il annonçait « deux ».

— OK, OK, jeta-t-elle.

Elle baissa le front, comme vaincue.

— C'est une longue histoire, attaqua-t-elle.

— J'ai tout mon temps, tu sais.

Elle hoqueta. Puis commença à se mettre à table. C'était une longue histoire, en effet. Une longue histoire de haine familiale et filiale.

— En fait, expliqua-t-elle, mon père nous a toujours détestées, aussi bien moi que ma mère. Elle, il passait son temps à la soupçonner de le tromper. Injustement, d'ailleurs. Et moi, quand j'ai commencé à grandir, il s'est persuadé que j'allais devenir une « salope » comme ma mère. C'était le mot qu'il employait. Il me disait aussi que je finirais pute. Dans un sens, je n'ai pas voulu décevoir ses prévisions. Je n'ai pas fini pute parce que je n'ai pas besoin d'argent, mais j'ai tourné nympho. Et même si je ne l'avais pas été, je le serais devenue dans le seul but de lui pourrir la vie.

Elle regarda ailleurs.

— Enfin bref, entre mon père et moi la guerre a commencé tôt, très tôt. Et elle n'a cessé de s'envenimer. Quand ma mère s'est suicidée...

— Tu m'avais dit qu'elle avait eu un accident ?

— Eh bien, je t'ai menti. Elle s'est suicidée. Pendue. Après avoir écrit une lettre où elle accusait mon père de l'avoir acculée au désespoir. Je n'ai jamais pu le lui pardonner. C'est pour ça que j'ai décidé, à dix-huit ans, de tourner des films pornos...

Il haussa les sourcils.

— Des films pornos ?

— Oui. Le premier s'appelait *La Demoiselle de déshonneur*. Le second *Éjac'faciale*. Le troisième *La Madone des piercings*. Et ainsi de suite. Rien

que des petits chefs-d'œuvre du Septième Art, des trésors pour cinémathèque. Je dois dire que je m'amusais bien. Non seulement je me faisais tirer comme une reine par des mecs membrés comme des ânes, mais en plus je flanquais mon père dans une merde pas possible. Il en était malade. Il a essayé de racheter tous mes films. Il m'a proposé des fortunes pour que j'arrête de faire du *hard*. Évidemment, je l'ai envoyé promener.

Elle ravala sa salive.

— Mais pourtant je me sentais encore frustrée. Ma vengeance n'était pas complète. C'est seulement lorsque j'ai rencontré Antoine...

— Danesco ? Antoine Danesco ?

Elle eut un petit rire amer.

— Mais qu'est-ce que tu crois, pauvre imbécile ? jeta-t-elle, changeant de ton et le défiant brusquement. Tu as été roulé depuis le début. Danesco est mon amant depuis deux ans, et comme il s'occupe des intérêts d'un très gros client américain qui entrent en conflit direct avec le programme d'épuration morale de mon vertueux papa, nos buts convergeaient. Quand il t'a demandé de prendre des photos de ma belle-mère en train de se faire élargir le fion chez cette fouetteuse, cette dominatrice du quai de Grenelle, il ne s'agissait que de la première étape d'une longue entreprise de chantage au terme de laquelle mon père et son parti se retrouveraient entre nos mains et, au cas où ils parviendraient au pouvoir, n'auraient plus qu'une solution : enterrer vite fait le programme pour lequel ils avaient été élus. Ce à quoi, entre parenthèses, les électeurs de tous les partis sont amplement accoutumés...

Elle toussota.

— Malheureusement, il y a eu un couac...

Elle se tut.

— Continue.

— Le couac, ça a été l'assassinat de ma belle-mère. À partir de là, nous ne pouvions plus exploiter les photos que tu avais prises.

— Tu sais qui l'a tuée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Elle paraissait sincère.

— Et la mort de Théo Charron ?

Elle baissa les yeux.

— Ça, c'est autre chose, dit-elle. Théo me faisait vraiment chanter et ça aurait duré des éternités. On ne pouvait pas le laisser continuer à me pourrir la vie. Antoine a décidé qu'il fallait le liquider.

— Et qui s'est chargé de cette charmante besogne ?

— Antoine lui-même. On ne pouvait confier cette tâche à personne d'autre.

— Bon, grogna Franckie. On commence à y voir un peu plus clair. Je t'aide à faire disparaître le corps de Charron, comme ça je suis dans le bain moi aussi, et je ne risque pas à mon tour de faire chanter Danesco. C'est bien ça ?

— Il y avait eu le meurtre de ma belle-mère. On ne pouvait pas risquer d'être soupçonnés d'avoir trempé dans ce coup-là.

Elle renifla.

— Quant aux photos que tu avais prises de moi et de Charron dans la chapelle, il ne fallait pas que tu puisses t'en servir contre nous... C'est aussi la raison pour laquelle Antoine les a récupérées de manière un peu... un peu rude...

— Valesco ? C'était lui, le gorille en cuir, la brute cagoulée ?

— Danesco, eh oui. Il a fait de la lutte, autrefois, et aussi de la boxe, je crois. J'ai l'impression qu'il se défend encore pas mal...

— On peut le dire, en effet.

Ondine soupira.

— Voilà, tu sais tout. Antoine a récupéré les photos, Charron est mort, et toi tu vas la boucler parce que maintenant tu es dans la même merde que nous.

Elle leva les yeux vers lui.

— *Capitol*.

Il ne répondit rien.

— Je peux boire mon café, à présent ? interrogea-t-elle doucement.

Il n'en revenait pas de son calme. Cette salope se foutait de tout. Il eut brusquement une folle envie de la virer du lit à coups de pied, puis il se ravisa et, les yeux rivés sur sa bouche rouge et gourmande qui avançait vers la tasse de café qu'elle venait de prendre sur le plateau, il aboya :

— Pour le petit déjeuner, tu attendras.

Il ouvrit sa robe de chambre, et, sans cesser de brandir son arme, il se rapprocha.

— Suce, commanda-t-il.

Elle hésita un instant, mais ce n'était pas le genre d'ordre qui représentait dans son esprit une punition. Elle ploya la nuque et le prit entre ses lèvres.

— Et ne t'avise pas de mordre, dit-il en plaquant contre la tempe de la jeune femme le canon du Coonan Baby calibre 357.

Sans rien dire, elle commença à pomper avec une science parfaite. Ses joues se creusaient et se gonflaient alternativement selon qu'elle l'engloutissait ou reculait, ne gardant alors entre ses lèvres que l'extrémité de son membre. De temps en temps, elle changeait de rythme et elle y allait avec le bout de la langue, l'effleurant sur toute sa longueur, suivant le contour sinueux de la grosse veine mauve puis le reprenant, l'avalant lentement, par

petits coups, comme un jeune animal en train de brouter.

Et il y avait aussi ses doigts, ses longs doigts qui glissaient dans la forêt de son pubis, qui montaient et descendaient, qui prenaient ses bourses doucement et les massaient. Oui, ses longs doigts agiles, si agiles, si savants, pleins d'une si diabolique adresse...

Ses doigts qui, tout à coup, se mirent à tirer sauvagement sur ce qu'ils caressaient l'instant d'avant, comme s'ils avaient décidé de l'émasculer.

Il hurla. Et, tandis que la douleur irradiait en lui à une vitesse fulgurante, son index se recroquevilla sur la détente de son arme.

L'explosion lui parut assourdissante.

Ondine de Carvelaire n'avait sans doute pas imaginé un seul instant qu'il appuierait sur la détente de son arme parce qu'elle essayait de lui arracher les testicules. Mais elle n'eut pas le loisir de se reprocher cette grave erreur d'appréciation. Grave et définitive. Car sa tête explosa comme un fruit trop mûr. Elle chavira en arrière sur le lit tandis que Franckie Bordoni, de son côté, devenait livide, réalisant brusquement le désastre de ce qu'il venait de faire.

— C'est un accident ! protesta-t-il comme s'il y avait des témoins dans la chambre. Un accident ! Un accident !

Puis il s'effondra à terre et se recroquevilla sur la moquette, en proie à une crise de nerfs.

Il ne réémergea de son hébétude que vers six heures du soir. Qu'est-ce qui s'était passé entre temps ? Il n'en avait pas la moindre idée. Tout ce qu'il savait c'était qu'il y avait Ondine, là, sur le lit, le crâne éclaté.

Ondine tuée par lui.

Et ce bruit de tempête, au-dehors, ce mugissement sauvage du vent sur Paris, comme un ouragan qui ne se décidait toujours pas à éclater mais qui rôdait à la façon d'une bête affamée.

« Je ne peux pas rester ici », pensa-t-il.

En titubant, il se dirigea vers le téléphone.

Alexandrine... Il allait se réfugier chez Alexandrine Montessier... Il fallait qu'il réfléchisse... Alexandrine seule accepterait de lui accorder l'asile, au moins pour une nuit...

D'un index tremblant, il composa le numéro de la maîtresse du donjon du quai de Grenelle où tout ce cauchemar avait commencé.



Boris Corentin releva les yeux, effleurant du regard le décor des Affaires Recommandées, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres. Les dossiers entassés, les machines à écrire, les journaux du jour, les tables en formica, les chaises métalliques tubulaires aux sièges recouverts de skaï vert, les téléphones, les classeurs, les fichiers, et tout ce qui les entouraient, Aimé et lui, depuis tant d'années.

Aimé Brichot, justement, était en train d'allumer le poste de télévision placé sur une étagère au fond du local.

— Ça va être l'heure, dit-il.

À l'aide de la télécommande, Brichot fit défiler les chaînes. Jusqu'à ce qu'il arrive à celle où Xavier-Amédée de Carvelaire, fondateur et président du Mouvement pour la Défense des Valeurs Fondamentales, était invité.

L'émission, qui s'appelait « Dites-nous tout », était déjà commencée depuis quelques minutes. De Carvelaire pérorait comme à son habitude à propos de la dégradation des mœurs et de la nécessité de remédier par la manière forte à cet état de choses. Dès qu'il eut fini sa tirade, le journaliste, qui n'attendait que ça, évoqua le meurtre d'Aurore, son épouse. L'homme politique au visage déjà naturellement émacié prit un air de circonstance.

— Un monstre l'a tuée, dit-il d'une voix rauque, et rien ne me la rendra, mais ceux qui ont commandité cet abominable crime doivent payer ! Je sais que le présumé assassin a lui-même été retrouvé mort, mais c'est une preuve de plus qu'il y a d'autres individus derrière lui, et ce sont eux les véritables auteurs de cette atrocité... De cette atrocité qui est en même temps, et de toute évidence, une machination contre le Parti et contre les idées que je représente...

Il retint son souffle quelques secondes, puis enchaîna :

— Quant à moi, je désire que toute la lumière soit faite sur cette tragédie, sur ce crime ignoble... C'est pourquoi je lance un appel...

« Nous y voilà », se dirent en chœur Corentin et Brichot.

— Un appel à toutes les Françaises et à tous les Français afin qu'ils aident la police et la justice dans la recherche de la vérité. D'ores et déjà...

Boris se laissa tomber sur une chaise. Comme prévu, de Carvelaire n'avait tenu aucun compte de leurs conseils.

— D'ores et déjà, j'offre à quiconque fournira des informations permettant d'identifier et d'arrêter les véritables instigateurs de ce crime une somme de...

C'était un chiffre énorme, même en euros. Boris saisit la télécommande et coupa le son. Ils en savaient assez.

— Alors ? fit-il en regardant Brichot.

Celui-ci mangeait sa moustache.

— Alors quoi ? dit-il.

— On y va ?

Brichot souffla.

— Tu nous vois débarquer chez lui et le cuisiner comme un vulgaire suspect ? Mais tu rigoles ou quoi ? Un de Carvelaire ça ne se questionne pas comme M. N'importe-Qui. C'est une huile, une vedette ! Et puis de toute façon en ce moment il est à la télé, alors...

Boris alluma une Gitane blonde.

— Je me suis renseigné. Cette émission a été enregistrée dans la matinée. On a donc toutes les chances de le trouver chez lui.

— Et tu t'imagines qu'il va se... Qu'il va se déballonner comme ça et tout avouer ?...

— Non, reconnut Boris, sûrement pas.

Il effleura un dossier du bout des doigts.

— Mais on a là de quoi le déstabiliser sérieusement, tu ne crois pas ?

Il rouvrit pour la millième fois le dossier en question. Il contenait les transcriptions d'un certain nombre de messages électroniques envoyés récemment par de Carvelaire lui-même à divers correspondants. Plusieurs étaient anodins, mais deux parlaient en termes d'ailleurs obscurs du « Roumain », ce que Boris n'avait eu aucun mal à traduire : il s'agissait de Mircea Badescu.

Les messages dataient d'avant l'identification du tueur de M^{me} de Carvelaire.

La conclusion était facile à tirer : le président du MDVF connaissait l'existence de Badescu depuis un certain temps, en tout cas avant même que

celui-ci ne tue son épouse.

Il y avait enfin un message plus récent qui avait retenu l'attention de Boris et d'Aimé. Et celui-là c'était de Couvelaire lui-même qui l'avait reçu. Il émanait de Badescu lui-même et il datait de la veille de la mort du tueur.

Celui-ci annonçait au président du MDVF qu'il allait lui rendre visite le lendemain. « Il est temps que nous réglions nos comptes », concluait-il avec sobriété.

Tout cela appelait au moins des explications. Comme avait dit Boris, il y avait là de quoi déstabiliser sérieusement le leader politique.

— Si tu ne veux pas m'accompagner, j'y vais seul, fit Boris.

Brichot, d'un coup de reins, s'arracha à sa chaise.

— Tu rigoles ou quoi ? Si on doit faire une connerie on la fait ensemble ! Allez, viens !

Au même instant, quai de Grenelle, Alexandrine Montessier coupait elle aussi le son de son téléviseur.

Elle regarda Frankie affalé sur le lit de sa chambre.

— Ici tu ne risques rien, dit-elle pour la énième fois. Arrête de paniquer.

— Tu ne te rends pas compte, bafouilla le photographe, j'ai tué cette fille, j'ai...

— C'était un accident, tu me l'as dit, tu ne voulais pas la tuer et je te crois...

— Toi peut-être, mais les flics...

Elle s'agenouilla.

— Tais-toi, les flics ne te soupçonneront jamais, on va s'arranger pour faire disparaître le corps de cette fille et...

Il hoqueta.

— Tu ne veux tout de même pas qu'on aille la fourrer elle aussi dans la même chapelle que ce pauvre Charron ?

— Peut-être pas, concéda-t-elle, mais on va réfléchir et trouver une solution. Pour le moment...

Elle commença à déboutonner son pantalon.

— Pour le moment, il faut que tu te calmes, et je ne vois qu'un remède : je vais te sucer...

Il la repoussa.

— Non, dit-il. Merci. Sans façons.

Il repensait à Ondine en train de l'avaler juste avant que sa tête n'éclate.

— Mon petit bonhomme, chevrota-t-il, je crois que je ne pourrai plus

jamais voir la bouche d'une femme autour de ma... de mon...

Mais il se vantait. Ouvrant grand les lèvres, la maîtresse du donjon venait de s'empaler en entier, jusqu'au fond de la gorge, et elle commençait à aller et venir tout le long de lui.

Et lui-même se mettait à grogner de plaisir.

Obligé de reconnaître que c'était toujours aussi bon.

Xavier-Amédée de Couvelaire traversa son bureau et alla éteindre le poste de télévision.

— Comment m'avez-vous trouvé ? interrogea-t-il.

Une voix vint de l'autre bout de la pièce. Une voix féminine et caressante.

— Magistral. Évidemment. Magistral comme toujours.

Le bureau était exigü et presque entièrement tapissé de bibliothèques en acajou couvertes de livres reliés. Il y régnait une pénombre dorée et confortable que réchauffait la lumière tombant d'une lampe à abat-jour placée sur une table Empire.

— Cet heureux événement mérite que nous l'arrosions, fit de Carvelaire. Je vais appeler pour qu'on nous apporte du champagne.

La voix féminine reprit :

— Je préférerais de loin que vous m'arrosiez, moi. C'est très supérieur au champagne, vous savez.

Le long visage maigre de de Carvelaire s'éclaira d'un sourire, comme chaque fois qu'elle pimentait d'un zeste de vulgarité leurs rapports d'ordinaire pleins de cérémonie et de vouvolements.

— Avec grand plaisir, chère amie, dit-il.

Elle soupira.

— Il n'y a qu'un petit problème. J'ai... Je suis indisposée...

Elle ajouta :

— Mais il y a bien d'autres chemins pour atteindre le ciel, n'est-ce pas ?

Julia Jacquinot, patronne du *Kif-Klub* de la rue de Paradis, quitta le fauteuil dans lequel elle était assise et tourna lentement sur elle-même tout en relevant sa jupe noire dont l'étroitesse l'obligea à tordre un peu les hanches.

Dessous, elle portait des bas noirs retenus par un porte-jarretelles noir. Son slip aussi était noir. Noir et ultra-mini. Entre ses fesses, ce n'était plus qu'un imperceptible fil mangé par le sillon de ses deux globes.

Elle s'agenouilla face au dossier du fauteuil et tendit sa croupe.

— Venez, souffla-t-elle.

Un flot d'adrénaline se rua dans les veines de l'homme politique dont le

rythme cardiaque s'accéléra brusquement. Fébrile tout à coup, il entreprit de déboutonner son pantalon. Il avait du mal à sortir son sexe, déjà lourd et érigé.

Elle s'offrait comme il aimait, par-derrière et sans ôter son slip. Mains passées dans son dos, elle tira sa culotte noire sur le côté et écarta elle-même ses fesses.

— Venez, répéta-t-elle.

L'apôtre de l'ordre et de la vertu appuya l'extrémité de son membre contre l'orifice qu'elle lui présentait.

En le sentant, elle eut un imperceptible gémissement et creusa encore les reins.

Lentement, il commença à la pénétrer, centimètre par centimètre. Quand il fut entièrement en elle, il s'immobilisa. Savourant les délices de cet instant suprême.

Il savourait aussi bien d'autres choses. Aurore, sa très infidèle épouse, était liquidée. Elle ne risquait plus de le compromettre dans sa carrière en faisant n'importe quoi avec Hubert de Joubart.

Badescu, le tueur d'Aurore, avait été également effacé de la surface de la terre. Ainsi que Sigourney qui était sur le point de tout révéler à la police.

Hubert de Joubart lui-même ne perdait rien non plus pour attendre. Mais à lui, de Carvelaire réservait un sort particulier. Un de ces jours, on l'attirerait dans un piège, on le droguerait et on prendrait des photos de lui dans des positions plus que compromettantes avec des mineurs. Des mineurs garçons ou des mineures filles ? C'était la seule chose qu'il n'avait pas encore décidée.

Quant à Julia et lui... Eh bien peut-être qu'ils convoleraient un de ces jours en justes noces. Pourquoi pas ? Julia était merveilleuse. Cynique, cruelle, parfaitement amoral quand il le fallait. C'était elle qui était venue, un jour, lui révéler la liaison d'Aurore avec Hubert de Joubart, liaison qu'elle avait découverte parce que ces derniers fréquentaient de temps en temps le *Kif-Klub*.

Au départ, Julia pensait faire chanter le fondateur du MDVF. Mais celui-ci avait retourné la situation. Et il lui avait, au contraire, proposé de s'associer à lui. S'il parvenait au pouvoir, il avait l'intention de monnayer très cher les autorisations d'ouverture qu'il délivrerait au compte-gouttes à toutes les boîtes à partouzes, saunas et autres clubs échangistes visés par son programme. Julia, qui connaissait admirablement l'univers du plaisir, pourrait alors se révéler le plus précieux des auxiliaires.

Elle avait accepté le marché. Il y avait une fortune à récolter dans l'opération. Mais pour commencer, bien sûr, il fallait que de Carvelaire et son parti triomphent aux prochaines élections législatives. Ce qui n'était pas gagné d'avance, surtout si Aurore continuait à se conduire comme elle le faisait. Et c'est là que Julia avait révélé son extraordinaire efficacité. En recrutant Badescu d'abord. En le liquidant ensuite. En réglant son compte à

Sigourney enfin.

Une grande lessive qui était loin d'être terminée. Il y avait un autre volet dans cette opération. Il se résumait à un nom : celui de maître Danesco. Antoine Danesco, représentant en France et dans d'autres pays d'Europe des intérêts d'un énorme groupe américain qui avait le projet de mettre la main sur tout le marché européen du sexe.

Julia avait découvert son existence quelques jours auparavant. Du même coup, elle avait découvert la liaison que Danesco entretenait avec Ondine de Carvelaire. Ainsi que les relations de celle-ci avec un certain Frankie Bordoni, photographe, ex-paparazzi du célèbre magazine *C'est par là !*, et ami intime d'Alexandrine Montessier, maîtresse de donjon et grande-prêtresse du sadomasochisme à Paris.

De ce côté-là, il y avait encore des zones d'ombre. Tout n'était pas défriché. Mais Alexandrine était une vieille connaissance de Julia. Même si elles ne s'étaient jamais vraiment fréquentées, elles s'étaient croisées à plusieurs reprises dans des soirées très spéciales où leurs activités respectives les conduisaient. Il avait été convenu que Julia irait rendre visite dès ce soir à Alexandrine. Pour essayer d'en savoir plus. Au besoin par la force.

La jeune femme gémit parce que Xavier-Amédée de Carvelaire avait commencé à la prendre, d'abord très lentement puis de plus en plus vite, et maintenant il la martelait avec des grognements de bûcheron. Ses mains osseuses serraient les hanches de Julia et l'extase commençait à monter en lui.

Brusquement M. Ordre et Vertu émit un « C'est trop bon ! » étranglé. Puis il se colla à ses fesses et se laissa aller à la merveilleuse tempête du plaisir.

CHAPITRE XVII



Dans la petite rue où s'élevait la demeure de Xavier-Amédée de Carvelaire, le vent déchaîné poussait des poubelles. D'un coup de volant, Boris en évita une, puis une autre. Enfin il trouva un créneau libre et y gara la Mégane de fonction qu'il pilotait.

Brichot et lui quittaient la voiture au moment où une longue et élégante silhouette enveloppée d'un manteau noir style redingote sortait de chez le chantre de toutes les vertus.

— Julia ! siffla aussitôt Boris, repérant la patronne du *Kif-Klub* à sa démarche.

Et se demandant ce qu'il pouvait bien y avoir entre le chef du MDVF et la reine des nuits partouzeuses de la capitale.

— Mince, émit Brichot, tu es sûr que c'est elle ?

— Sûr. Et ça change tout.

Il réfléchit.

— Mémé, tu vas la suivre. Toi, elle te connaît à peine. Quant à moi, j'irai seul chez de Carvelaire.

— Et puis ?

— Et puis je l'occuperai en attendant que tu me recontactes. Je veux absolument savoir où elle va.

Au bout de cette petite rue en pente de Montmartre, la silhouette de la jeune femme se fondait déjà dans la nuit. Brichot fonça en avant, fendant des bourrasques de plus en plus violentes.

Alexandrine Montessier agita un long fouet de cuir qui claqua à travers la pièce.

— Si quelqu'un vient, dit-elle, on le recevra avec ça !

Elle retraversa en se déhanchant la grande salle de tortures et alla refermer la porte d'une cage métallique suspendue à un mètre du sol.

— Tu as bien fait de venir, dit-elle, ici tu es en sécurité.

Franckie Bordoni faisait des efforts surhumains pour calmer sa nervosité mais il ne parvenait pourtant pas à effacer le souvenir du crâne éclaté d'Ondine. Alexandrine et lui avaient décidé de se rendre à son domicile dans la nuit pour s'occuper du cadavre et effacer toutes les traces du meurtre. Il laissa son regard errer sur le décor. La salle était sobre. Sol noir. Murs peints en blanc. Et partout des suspensoirs, des chaînes des fouets, des pinces, des poids, des cages, des croix de Saint-André. Les outils de travail habituels de son amie, dominatrice « polyvalente ».

— Tu es bien sûre qu'on ne risque rien ? interrogea-t-il pour la énième fois.

— Oui. Arrête de t'angoisser.

À ce moment-là précisément, il sursauta parce qu'on sonnait à la porte d'entrée.

Alexandrine regarda sa montre.

— C'est Arsène, dit-elle. Et en plus il est en retard.

— Arsène ?

— Un de mes clients. Un bébéphile. Il a des couches sous son pantalon, il vient ici deux fois par semaine pour que je lui fasse prendre son bain, que je le talque, que je le gronde et que je lui donne le sein. Je vais lui dire de revenir un autre jour.

— Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie cet intéressant personnage ?

— Il avait fondé une start-up qu'il a revendue au bon moment. À l'époque, on comptait encore en francs. Je crois que ça lui a rapporté quelque chose comme six milliards.

Son fouet toujours à la main, elle disparut dans le couloir.

Ce n'était pas le patron de start-up bébéphile.

C'était Julia Jacquinot, patronne du *Kif-Klub*.

Armée d'un superbe couteau à lame rétractable.

Dont elle plaqua le tranchant sur la gorge d'Alexandrine.

— On a à parler, toi et moi, annonça-t-elle.

La maîtresse du donjon essaya de faire front.

— Ah oui ? Et on se connaît ?

— Un peu, on s'est rencontrées dans des partouzes, peut-être même qu'on s'est tapées les mêmes types, mais ce n'est pas de ça que j'ai envie de

m'entretenir avec toi.

Du pied, elle referma la porte de l'appartement.

— Et c'est de quoi ? interrogea Franckie en surgissant dans le couloir et en braquant le Coonan Baby calibre 357 d'Ondine sur Julia.

Celle-ci eut un haut-le-cœur imperceptible. Mais elle se ressaisit.

— Bouge l'index sur la détente de ton arme et je l'égorge.

La pointe de la lame s'enfonçait un peu dans le cou d'Alexandrine. Une perle de sang apparut.

Franckie baissa le canon de son revolver.

— Ça va, souffla-t-il.

Il regarda son amie.

— Tu connais cette dingue ?

— Non, avoua Alexandrine.

— Vous êtes qui au juste ? questionna le photographe.

— Une amie de M. de Carvelaire. Ça vous dit quelque chose ?

Ils se turent.

— Bon, eh bien, maintenant que les présentations sont faites, on va pouvoir causer, hein ?

— On va où ? interrogea Alexandrine.

— Où tu veux, chérie.

L'instant d'après, la jeune femme poussait une porte. Celle d'une pièce entièrement plongée dans le noir.

— Allume, fit Julia, méfiante, avant d'en franchir le seuil.

— L'interrupteur est là-bas, indiqua vaguement Alexandrine.

Entraînant l'inconnue qui marchait à ses côtés collée contre sa hanche, la lame du poignard toujours plaquée sur sa gorge, la jeune femme traversa lentement la pièce.

Puis il se passa quelque chose que Julia Jacquinot ne comprit pas dans un premier temps. Vers le milieu de la salle, brusquement, ses pieds rencontrèrent le vide. Puis elle chavira, émettant un « splatsh » retentissant.

Cinq secondes plus tard, Alexandrine avait allumé la lumière.

Julia pataugeait dans la mini-piscine ronde en marbre noir creusée au milieu de la pièce pour les simulacres de noyade qu'exigeaient certains clients.

— Espèce de salope ! hurla Julia Jacquinot.

Elle n'avait pas lâché son couteau.

Franckie se rua en avant.

— Donne ça, commanda-t-il en désignant du bout de son Coonan Baby

l'arme de Julia.

Celle-ci s'extirpait, ruisselante, de la piscine. Folle de rage et les yeux exorbités. Ronds comme ceux de la « maman des poissons » de Bobby Lapointe dont le souvenir revint une fois de plus à la mémoire de Frankie.

« *La maman des poissons A les yeux tout ronds...* »

— Donne ça ! répéta-t-il.

Elle tendit le bras.

— Nooon ! cria Alexandrine qui avait déjà compris.

D'une détente fantastique, Julia avait plongé la lame de son couteau dans la poitrine du photographe. Celui-ci ne bougea pas, d'abord, puis il se replia en deux, comme pris de hoquet.

Puis il s'effondra à genoux.

« *La maman des poissons...* »

Il n'avait toujours pas lâché son revolver. Dans les convulsions qui l'envahissaient, son index en pressa la détente. Trois fois. Un bruit de tonnerre roula à travers tout l'appartement.

Puis la chanson de Bobby Lapointe s'éteignit à jamais dans son cerveau. Et il s'écroula. Foudroyé.

Avec un rugissement de triomphe, Julia se précipita sur Alexandrine.

Au moment précis où la serrure de l'appartement de cette dernière explosait sous les balles d'un RMR Spécial Police actionné par le capitaine Aimé Brichot. Lequel, après avoir entendu les trois détonations de l'arme de Frankie, avait décidé de faire une entrée en force chez Alexandrine Montessier.

L'instant d'après, son RMR Spécial Police toujours au poing, Brichot surgissait dans la salle équipée d'une mini-piscine en marbre noir.

Brandissant de l'autre main sa plaque de police.

Il y eut un instant de silence total.

Puis Brichot regarda Julia. Julia Jacquinot qu'il avait longuement suivie à travers Paris et qui avait eu le bon goût de prendre le métro plutôt qu'un taxi pour se rendre quai de Grenelle. C'est toujours mieux, le métro, que les taxis, pour les filatures.

— Lâchez ça, commanda-t-il à la jeune femme. C'est fini.

Il y eut le bruit du poignard à lame rétractable tombant au sol. Puis celui des menottes que Brichot passait à la patronne du *Kif-Klub*. Enfin seulement il s'empara de son téléphone portable et composa le numéro de celui de Boris Corentin, comme ce dernier le lui avait demandé une demi-heure auparavant.

Boris coupa la communication.

— Julia Jacquinot vient d'être arrêtée, annonça-t-il à Xavier-Amédée de Carvelaire.

Les lèvres déjà fort minces au naturel du leader politique se pincèrent encore jusqu'à ne former qu'un trait presque imperceptible.

— Je suppose, murmura-t-il, que je vais être obligé de vous suivre ?

Boris hocha la tête.

— J'ai bien peur que votre fortune, votre parti et votre notoriété ne vous soient plus d'aucun secours.

Ses yeux noircirent.

— J'ai bien peur aussi que votre avenir politique ne soit définitivement compromis.

Des larmes montèrent aux yeux de Xavier-Amédée de Carvelaire. Des larmes de rage...

— Tout ce que j'ai fait, prononça-t-il, je l'ai fait pour protéger le Mouvement. Mais ça, je suppose que vous ne pouvez pas le comprendre...

Boris remua des mâchoires.

— Je crains que non, en effet... Vous pourrez toujours essayer plus tard avec les jurés, grinça-t-il. Allons-y.

Boris Corentin, totalement nu, se retourna sur le côté. Sa main droite glissa, épousant les délicieuses rondeurs du corps féminin étendu près de lui. Ses doigts se perdirent dans la forêt profonde et crépitante qui s'épanouissait en triangle doré au bas de son ventre.

La jeune femme gémit sous la caresse. Cuisses ouvertes, elle tendit vers lui son buisson ardent.

— C'est si bon de faire l'amour, lâcha-t-elle d'une voix molle de plaisir en se tordant au milieu des draps que des heures et des heures d'effusions avaient trempés de sueur. Jamais je ne me sens plus vivante qu'entre tes bras.

Vivante... Bien d'autres ne l'étaient plus. Aurore de Carvelaire pour commencer. Frankie Bordoni non plus. Ni Sigourney. Ni Ondine, retrouvée massacrée au domicile du photographe défunt.

Ni, bien entendu, Mircea Badescu, le meurtrier d'Aurore.

Quant au malheureux Théo Charron, il était introuvable. Avant de mourir, Frankie avait vaguement dit à Alexandrine qu'il avait trouvé une cachette « du tonnerre » à son ex-confrère dans un cimetière des environs de Paris. Mais où ? Pour le moment le mystère demeurait entier.

Xavier-Amédée de Carvelaire, lui, s'était fendu d'une confession en bonne et due forme, allant jusqu'à évoquer l'autre chantage, celui d'Antoine Danesco, alias Valesco. Lequel avait sans doute descendu Théo Charron mais il allait être difficile de le prouver car, la veille au soir, on avait retrouvé l'avocat « suicidé » de deux balles dans la tête.

Un crime mystère, lui aussi. Et tout cas dans l'état actuel de l'enquête.

Quant à Hubert de Joubart, il s'en tirait avec les honneurs de la guerre et avait repris la direction du MDVF. Lequel, entre parenthèses, plongeait dans les sondages depuis l'arrestation de son fondateur pour le meurtre, entre autres, de sa propre épouse... Il allait falloir beaucoup de talent à M. de Joubart pour redresser la barre, et ce n'était vraiment pas gagné d'avance.

Quinze jours étaient passés depuis l'arrestation de Julia Jacquinot et de de Carvelaire. Le surlendemain de Noël, Alexandrine Montessier avait appelé Boris. Puisque la police finalement l'autorisait à quitter Paris, au moins de façon provisoire, elle voulait le prévenir qu'elle s'en allait le lendemain.

— Où ? avait-il demandé.

— En montagne. J'ai besoin de me reposer, de tout oublier... Mais avant...

Elle avait hésité, puis elle s'était jetée à l'eau.

— Vous avez été chic avec moi. Je... Je voulais vous remercier...

— Je n'ai fait que ce que je croyais devoir faire, avait protesté Boris.

Alexandrine avait bien sûr été interrogée. On avait même failli retenir contre elle la charge de non dénonciation de criminel puisqu'elle avait hébergé pendant quelques heures Frankie Bordoni, meurtrier d'Ondine. Mais on avait décidé finalement de laisser tomber. Son seul tort était d'avoir reçu des confidences de l'homme qu'elle aimait et, par ailleurs, elle avait bien failli y laisser sa peau lorsque Julia Jacquinot avait débarqué chez elle.

— Alors disons, avait soupiré Alexandrine au bout du fil, que vous m'offenseriez en refusant de passer la soirée avec moi...

— Désolé, avait répliqué Boris après quelques secondes d'une douloureuse hésitation. Mais, compte tenu de votre implication dans cette affaire, ce serait un mauvais service à nous rendre, à vous comme à moi. De toute façon, ne regrettez rien, ma soirée est déjà retenue.

Il avait raccroché en soupirant. Alexandrine était une créature somptueuse et il se sentait héroïque d'avoir su résister à la tentation de croquer dans ce beau fruit défendu.

Le téléphone avait retenti presque aussitôt. Il avait failli ne pas décrocher, incertain quant à sa détermination à pouvoir opposer un nouveau refus à la dominatrice des quais de Grenelle, puis il s'était résigné à le faire...

— Tu fais quoi, ce soir, mon bel amour ? lui avait alors demandé une voix douce et déterminée à la fois.

Une voix qu'il connaissait bien. Celle de Ghislaine Duval-Cochet. Son amie. Sa femme de cœur. Sa complice de toujours. Son éternelle « fiancée ». Son *alter ego* féminin...

— Mais... J'ai rendez-vous avec toi, évidemment ! avait aussitôt enchaîné

Boris avec un large sourire carnassier sur les lèvres.

Ils venaient donc de dîner ensemble. Puis, d'un commun accord, ils étaient rentrés au studio de Boris, rue de Turbigo.

— Tu m'as tuée, souffla la jeune femme en creusant le ventre et en frémissant des hanches sous la caresse.

Puis elle ajouta, d'une voix molle de plaisir :

— Mais des morts comme ça, j'en voudrais tous les jours, toute l'année, toute la vie...

Elle se retourna sur le ventre, lui offrant la vision inoubliable de ses fesses.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Presque trois heures du matin.

— Tu as sommeil ?

Il la regarda.

— Un peu. Pas toi ?

— Si, bien sûr, mais je crois que j'ai encore envie.

Elle secoua les boucles blondes de son abondante crinière.

— Qu'est-ce que tu veux, c'est ta faute aussi, tu es trop doué... minaudent-elle.

Elle s'était réinstallée sur le dos, cuisses très écartées. Cela faisait des heures qu'ils faisaient l'amour, mais le désir fouetta de nouveau Boris. Il roula vers elle, l'enfourcha, lui releva les jambes jusqu'à ses propres épaules et la pénétra d'une poussée énergique.

Elle rit. Il lui arrivait souvent de rire, comme ça, avant de crier.

Effectivement, sous les coups de boutoir de Boris, le rire de Ghislaine se transforma vite en cris de plus en plus stridents. Et Boris, surfant sur la tempête qu'il était en train de déchaîner, oublia pour quelques heures le monde de folie et de sang qui était son lot quotidien. Et qui, dès l'aube, le redeviendrait.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

TABLE